

Une femme trop fière

Barbara Cartland

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Barbara Cartland

Une femme trop fière



BC

Résumé :

Lady Sibley n'en croit pas ses oreilles : le comte de Droxford, son amant préféré, n'obtiendra la charge de lord-lieutenant que s'il se marie ! Ainsi en a décrété le roi. La solution ? Dénicher une donzelle naïve et docile, qui acceptera leur liaison. Karina Rendell, qui écoutait leur conversation perchée sur un arbre, propose au riche et séduisant comte de l'épouser : il aura son titre, elle échappera à la vie misérable que lui fait mener son père. Marché conclu... Marché de dupes ! Naïve, Karina ne l'est pas. Docile, encore moins ! Lord Droxford n'imaginait pas que sa jeune épouse lui attirerait les pires ennuis et que ses immenses yeux verts séduiraient le Tout-Londres. Et ce n'est qu'un début...

NOTE DE L'AUTEUR

Il est à signaler, à l'intention des lecteurs qui s'intéressent à l'histoire, que le cheval du roi Guillaume IV a effectivement eu un accident lors des courses d'Ascot, le 5 juillet 1831.

La description du cortège royal et du dîner qui fut donné au château de Windsor s'appuie sur des documents d'archives ; sont également authentiques les détails sur les hôtes qui y furent conviés et les trésors que fit admirer le roi à cette occasion.

A l'époque, le projet de réforme électorale déclencha les passions et les hommes politiques s'affrontèrent lors de débats houleux qui font désormais partie de l'Histoire de l'Angleterre.

Le couple, à l'élégance sophistiquée, traversa la pelouse d'un pas lent puis contourna une haie d'hortensias. Au milieu d'un petit espace dissimulé par la verdure, se dressait une tonnelle recouverte de rosiers grimpants et de chèvrefeuille. A cet endroit, les deux promeneurs se trouvaient à l'abri des regards des nombreux invités qui se pressaient à la garden-party du duc de Sevm, la plus importante réception de l'été.

De ce sanctuaire discret, seule était perceptible une musique lointaine. L'homme et la jeune femme qui avaient cherché refuge en ce lieu parurent se étendre. D'un geste vif, lady Sibley se retourna, rejeta la tête en arrière et dans une attitude de quasi-abandon, murmura d'une voix frémissante:

— Enfin ! Je pensais que nous n'arriverions jamais à nous retrouver en tête à tête !

— Permettez-moi de vous féliciter, Georgette, répondit le comte de Droxford, vous êtes plus ravissante que jamais, ce soir.

Ce qui était exact. Lady Sibley, dont chacun depuis cinq ans vantait la beauté, était amoureuse, et ce sentiment adoucissait son regard parfois un peu dur. A cet instant, la passion qui se lisait sur son visage s'accordait bien au parfum flottant autour d'elle. Un parfum capiteux qui n'appartenait qu'à elle.

— Oh, Alton, nous ne nous sommes pas vus depuis plus d'une semaine..., soupira-t-elle. George a tenu à regagner la campagne et vous savez comme j'abhorre venir ici quand il y a tant de distractions et d'amusements à Londres.

— J'ai beaucoup regretté votre absence, moi aussi, très chère, répondit le comte.

— Pourquoi ne pas nous retrouver ce soir, à l'endroit habituel ? George va certainement s'endormir dès la fin du dîner et, après cette réception, il ne s'étonnera pas de me voir lasse. Je monterai de bonne heure à ma chambre, et je vous rejoindrai un peu plus tard, comme les autres fois...

Elle parlait avec fougue, mais s'interrompit soudain et leva les yeux vers le comte. Il était vraiment très séduisant, mais en cet instant il fronçait les sourcils de façon si sévère que ceux-ci se rejoignaient

presque, lui donnant une expression inquiétante, même pour qui le connaissait bien.

— Que se passe-t-il ? demanda anxieusement la jeune femme. Je vois bien que vous êtes préoccupé...

— Je suis bien plus que préoccupé...

— Mais pourquoi donc ? Que s'est-il passé ?

— C'est sans aucun plaisir que je vous annonce cette nouvelle, ma chère Georgette, mais le fait est que je vais être obligé de me marier.

— Vous allez vous marier..., murmura lady Sibley d'une voix quasi inaudible.

Les dernières paroles du comte avaient de toute évidence causé un tel choc à lady Sibley qu'elle recula d'un pas et le regarda avec stupéfaction. Toute tendresse avait disparu de ses yeux et sa bouche s'était durcie en une ligne mince.

— Parfaitement, me marier, répéta le comte avec amertume. Épouser quelque stupide jouvencelle ! Et qui plus est, je dispose seulement d'un mois pour la trouver, demander sa main et convoler !

— Mais pourquoi ? Que s'est-il passé ? Qui est cette fille ? Je ne comprends pas ! s'exclama lady Sibley.

— Cela ne m'étonne pas, je n'arrive pas à y croire moi-même.

— Alors expliquez-moi vite ! s'écria-t-elle.

— Asseyons-nous, ma chère...

L'espace d'un instant, lady Sibley parut sur le point de refuser. Elle se ravisa pourtant, s'approcha du banc sous la tonnelle et, sans quitter des yeux le visage du comte, s'assit, les mains jointes. Comme il restait silencieux, contemplant les massifs de fleurs d'un air absent, elle insista :

— Allons, mon ami, racontez-moi ce qui est arrivé. J'avoue que je suis bouleversée par la nouvelle que vous venez de m'annoncer...

— Vous n'ignorez pas, commença le comte, que la charge de lord-lieutenant du comté a de tout temps appartenu à ma famille. Mon père a assumé ces fonctions jusqu'à ses derniers jours, et avant lui mon grand-père et mon arrière-grand-père. A la mort de mon père, Sa Majesté me trouvait trop jeune pour être son représentant dans le comté, et c'est pourquoi cette charge fut provisoirement confiée à lord Handley.

— Il me semble que vous m'en avez déjà parlé, l'interrompit lady Sibley, mais quel rapport y a-t-il avec votre mariage ?

— Comme vous le savez, lord Handley est décédé il y a deux semaines. Hier, je suis donc allé voir notre Premier ministre pour lui demander quand il avait l'intention d'annoncer officiellement ma nomination.

Le comte se tut. Il revoyait clairement la scène : le Premier ministre, l'orateur le plus accompli de son temps, était assis derrière

son bureau, au 10, Downing Street. Connaissant lord Grey depuis son enfance — c'était un vieil ami de son père et il avait souvent séjourné au château de Droxford Park —, le comte s'étonnait de lui voir cet air embarrassé, comme s'il avait à lui annoncer une mauvaise nouvelle.

— Je regrette profondément, Droxford, mais je ne peux vous promettre cette charge.

Le comte, n'en croyant pas ses oreilles, s'était brusquement redressé.

— Vous voulez dire que Sa Majesté a l'intention de l'accorder à quelqu'un d'autre ? Mais cette charge a toujours appartenu à ma famille !

— Je le sais aussi bien que vous, mon cher. Mais le roi m'a donné de nouvelles instructions.

— Et quelles sont-elles ?

— Sa Majesté désire que ceux qui ont pour mission de la représenter dans les comtés soient mariés.

Le comte était resté sans voix.

— Je me doutais que cette nouvelle vous causerait un choc... (Le Premier ministre parlait de cette voix calme et enjôleuse, avec laquelle il savait apaiser les plus violents orateurs de la Chambre des Communes.) Vous comprenez, continua-t-il avec un sourire d'excuse, Sa Majesté est fermement décidée à rendre à la monarchie toute sa dignité. Le roi souhaite faire oublier les excès du règne de son frère et, étant lui-même un heureux époux, il est persuadé que le mariage a sur l'homme un effet équilibrant, il pense donc que les membres de la noblesse ayant une vie conjugale sans nuage sont les plus qualifiés pour le représenter.

— C'est vraiment le comble de l'hypocrisie ! s'était exclamé le comte avec irritation. Alors que le roi distribue généreusement des titres de noblesse aux divers bâtards qu'il a eus de madame Jordan, il exige maintenant de ses sujets qu'ils renoncent aux plaisirs d'un célibat dont il a lui-même profité sans vergogne !

— Je sais, avait acquiescé lord Grey. Mais tout ceci est de l'histoire ancienne. Le roi entend agir dorénavant dans l'intérêt de notre pays. Lui et la reine sont d'ailleurs décidés à donner l'exemple, à tous leurs sujets.

— Vous voulez donc dire que si je ne me trouve pas une épouse, la charge de lord-lieutenant sera attribuée à quelqu'un d'autre ?

— Vous comprenez bien que je n'ai pas le choix ! avait répliqué le Premier ministre.

— Je sais ce qui a poussé Sa Majesté à prendre cette décision ! C'est la conduite de lord Beaton qui s'affiche ouvertement avec une petite jeunesse du corps de ballet. Il l'emmène dans toutes les cérémonies officielles et toutes les dames respectables sont outrées

parce qu'il insiste pour la leur présenter.

— Il est exact que depuis sa nomination, lord Beaton a causé quelques déboires à Sa Majesté... En fait, nous l'avons prié de bien vouloir démissionner.

Le comte leva un sourcil ;

— Encore une innovation ? Je pensais qu'il était fort rare, voire impossible, qu'un lord-lieutenant soit relevé de ses fonctions.

— Je crois que George Grenville, mon prédécesseur, a démis son frère de la charge de lord-lieutenant du Buckinghamshire. Mais je suis d'accord avec vous, c'est une mesure exceptionnelle. C'est pourquoi Sa Majesté doit se montrer prudente dans le choix de ses nouveaux représentants.

— Pourrais-je lui parler ? avait demandé le comte.

Alton Droxford n'ignorait pas, en effet, que le roi Guillaume IV, d'un tempérament bienveillant et affable, refusait rarement les faveurs qui lui étaient personnellement demandées.

Mais lord Grey avait hoché la tête :

— Je crains que cela ne soit parfaitement inutile. Le roi et moi en avons discuté plusieurs fois et sur ce point précis, Sa Majesté a l'appui de la reine. Vous savez ce que cela signifie...

— Certes ! M. Grenville vient de m'envoyer une lettre de Brighton. Il m'écrit que la reine, d'une étonnante pruderie, interdit aux dames de porter des toilettes décolletées lors de ses réceptions.

Les deux hommes avaient échangé un regard entendu.

— Les temps ont bien changé, avait remarqué le Premier ministre. George IV, lui, n'aurait pas aimé qu'on le privât d'un tel spectacle !

Le comte n'avait pu retenir un sourire, qui s'était vite effacé lorsqu'il avait demandé :

— De combien de temps puis-je disposer pour trouver une épouse ?

— Cette charge a donc tant d'importance à vos yeux ?

— Je suis très fier de mes ancêtres. Mon père a su assumer ses responsabilités vis-à-vis du comté et faire preuve d'une sagesse et d'une générosité qui furent appréciées de tous. Il était à la fois aimé et respecté, Vous le connaissiez, et vous savez bien que je n'exagère pas.

— C'est vrai. J'ai toujours considéré votre père comme un homme remarquable, indépendamment du fait qu'il était un de mes meilleurs amis.

— Et j'ai l'intention de suivre son exemple. Je trouve très agréable d'être célibataire, et vous devez reconnaître que je n'ai jamais causé l'ombre d'un scandale. Ma conduite n'a jamais été susceptible d'offenser les princes qui nous gouvernent. Il me serait en conséquence intolérable que quelqu'un d'autre que moi fût chargé de représenter le roi dans notre comté. (Le regard dur, il avait continué :) En fait, grâce à mon père et à mes aïeux, il n'y a dans le comté aucune

organisation charitable, aucune école dans laquelle ma famille n'ait pas joué un rôle majeur. Mon père en parlait toujours comme de *son* comté, et j'ai tendance à réagir comme lui.

— Je suis persuadé que si je lui en faisais la demande, Sa Majesté accepterait de différer sa décision d'un mois. Mais je serai franc avec vous, Droxford. Je crois qu'il serait important d'attendre davantage. En fait, Sa Majesté a déjà quelqu'un en vue !

— Le duc de Severn, je suppose ?

— Exactement.

— Mais Sa Grâce ne possède que cinq mille hectares de terres, cultivées à la diable, mesquinement gérées, et son avarice est la fable du comté !

— Vous oubliez qu'il est marié, ce qui en fait un personnage éminemment respectable, avait objecté le Premier ministre avec une pointe d'ironie.

— Sapristi ! Il faudra me passer sur le corps avant de donner cette charge au duc de Severn ! Lord Grey, vous aurez de mes nouvelles d'ici peu !

Lorsqu'il était sorti du 10, Downing Street, Alton Droxford avait l'air si sombre que le cocher et le laquais s'étaient lancé des regards anxieux. Quand monsieur le comte se fâchait, tout le monde tremblait, depuis le majordome jusqu'au dernier des marmitons. Et ce soir-là, une grande tension avait régné dans la maison.

Son récit terminé, le comte se frappa la cuisse en s'exclamant :

— Je préférerais envoyer le duc brûler en enfer plutôt que de lui laisser la charge qui me revient de droit !

— Ce serait certainement une insulte inacceptable, approuva lady Sibley. Mon ami. George déteste le duc de Severn autant que vous.

— Alors trouvez-moi une épouse !

— Cela ne devrait pas poser de grandes difficultés. Et finalement, le fait que vous soyez marié aura peut-être ses avantages...

— Que voulez-vous dire ?

— Je pensais à nous deux... répondit-elle d'un ton suave. Vous comprenez, mon cher, vous êtes si séduisant que dès votre apparition sur la scène, les maris ont la triste habitude de devenir follement jaloux. George en est déjà à vouloir montrer les dents ! Mais quand vous aurez pris femme, il sera beaucoup plus facile de vous inviter... Si l'invitation inclut votre épouse.

Le comte ne répondit pas. Lady Sibley, ayant retiré ses longs gants de chevreau blanc, tendit les mains et les posa dans les siennes.

— Alton, mon cher, cessez de vous tracasser pour ça. Je me charge de vous trouver une épouse accommodante. Parée des diamants de la famille Droxford, elle fera une hôtesse tout à fait décorative, et elle ne vous gênera pas, vous verrez !

— Mais je n'ai aucun désir d'épouser une bécasse ! protesta le comte.

— Si vous ne trouvez rien à redire au comportement de votre femme et si elle ne se mêle pas de vos autres... occupations, rétorqua lady Sibley en appuyant sur ce dernier mot, il me semble que le mariage est une bonne solution.

Le comte approcha ses lèvres des mains de la jeune femme.

— Vous essayez de me reconforter, ma chère Georgette, et je vous en suis reconnaissant, car cette perspective est loin de me réjouir. Je n'ai pas le moindre désir de me marier, ni de m'encombrer d'une épouse pour laquelle je ne ressentirai aucune affection.

— Mais songez à quel point ce serait désespérant pour moi s'il en était autrement ! Notre bonheur a été si parfait, ces derniers mois... Que vous tombiez réellement amoureux d'une autre femme me briserait le cœur.

Sa voix vibra d'émotion. Pour la première fois depuis le début de leur entrevue, il la regarda dans les yeux.

— Vous êtes si belle, Georgette...

— J'aimerais que vous pensiez toujours ainsi..., murmura-t-elle en approchant ses lèvres du visage du comte.

Il inclina la tête, posa ses lèvres sur la bouche de la jeune femme et ils échangèrent un long baiser passionné.

Puis lady Sibley s'écarta légèrement et commença à enfiler ses gants.

— A ce soir, Alton. Et n'oubliez jamais que notre amour est ce que j'ai de plus précieux au monde...

— Je serai là, très chère, promit-il. Ne me faites pas attendre trop longtemps!

Il parlait d'une voix légèrement rauque et la jeune femme devina qu'elle avait éveillé son désir. Elle le regarda sous cape, parfaitement consciente de son irrésistible charme.

— Je vais voir si je peux vous trouver une épouse. Je suis sûre que les candidates au mariage ne manquent pas dans la région. Les filles élevées à la campagne sont plus dociles et moins habituées au luxe. L'idéal serait de trouver une petite à la fois naïve et ignorante.

— Mon Dieu, Georgette ! On dirait que vous parlez d'un jardin d'enfants ! Moi qui n'ai jamais pu souffrir les fruits verts !

Lady Sibley eut un rire dé gorge:

— Je m'en réjouis! Car j'ai l'intention d'être encore longtemps celle qui partage vos jeux d'adulte, Alton !

Elle se leva et eut un petit sursaut lorsque le comte, se redressant, la prit dans ses bras.

— Vous êtes toujours aussi troublante, ma chère... Et je ne connais aucune autre femme capable d'accueillir avec autant de calme et de

bon sens l'annonce de mon prochain mariage.

— Comme je vous l'ai dit, répliqua-t-elle, vous allez voir que tout va très bien s'arranger et qu'en fin de compte votre mariage nous facilitera les choses.

Elle lui offrit à nouveau ses lèvres, qu'il baisa avec passion. Puis, se dégageant de son étreinte, elle ajouta :

— Laissez-moi quelques minutes pour me mêler aux invités. Il ne faut pas que l'on nous voie arriver ensemble.

— Très bien. A ce soir, Georgette.

— Et je vous promets de ne pas vous faire attendre, chuchota-t-elle d'une voix lourde de sous-entendus.

Elle disparut entre les buissons d'hortensias. Le comte tira sa montre de son gousset, y jeta un coup d'œil et, ramassant le chapeau haut de forme posé à côté de lui sur le banc, l'inclina sur sa tête, à la façon des dandys. Il allait quitter la tonnelle lorsqu'une voix basse mais claire l'appela :

— Lord Droxford !

Il sursauta, regarda autour de lui, mais ne vit rien.

— Je suis là ! reprit la voix.

Étonné, il leva les yeux et, à travers le feuillage épais du chêne centenaire qui surplombait la tonnelle, aperçut un petit visage en forme de cœur tourné vers lui.

— Que faites-vous là-haut ? demanda-t-il sèchement.

— Si vous m'attendez un instant, je vous l'expliquerai, répondit la voix.

Le comte serra les dents, contrarié. De toute évidence, quelqu'un avait été témoin de son entrevue avec lady Sibley. Serait-ce adroit d'offrir un cadeau à cet intrus en échange de son silence ? Fallait-il lui proposer une guinée, ou peut-être moins ? Les parents de l'enfant s'étonneraient de le voir en possession d'une telle somme et risqueraient de l'interroger... Lord Droxford cherchait déjà une pièce de moindre valeur dans son gilet lorsqu'il entendit un bruit de dégringolade le long du tronc du vieux chêne. Contrairement à ce qu'il avait supposé, ce ne fut pas un petit garçon qui s'avança dans la clairière, mais une adolescente, vêtue d'une méchante robe de coton, tachée de vert par l'écorce moussue de l'arbre, et bien trop petite. Au-dessus de la ceinture de satin bleu pâle, sa poitrine était étroitement moulée dans le corsage qui n'était plus du tout à sa taille.

Dès qu'il eut compris qu'il ne s'agissait pas d'une gamine dont il eût été facile d'acheter le silence, le comte examina plus attentivement cette espionne en jupons. La jeune fille, qu'il n'avait jamais vue auparavant, était ravissante, très menue, avec une ossature délicate et un visage fin que dévoraient d'immenses yeux frangés de cils noirs. Des yeux limpides, d'un vert pailleté d'or, remarqua le comte, et non

de ce bleu banal qui accompagne généralement les cheveux blonds. Ceux de l'adolescente avaient la couleur des blés mûrs, avec des reflets cuivrés, ce qui expliquait sans doute la blancheur de son teint.

— Ainsi, vous avez écouté, attaquait-il d'un ton accusateur.

Elle acquiesça.

— Cet arbre est notre poste d'observation, à Elizabeth et moi. Mais cette année, Elizabeth est en bas avec les invités.

— Et qui est Elizabeth ? interrogea le comte.

Non qu'il fût vraiment intéressé par la réponse...

Il était fasciné par la chevelure de la jeune fille, par ce blond vénitien dans lequel venaient danser les rayons du soleil.

— Elizabeth est la fille de votre hôte le duc de Severn. Elle fait son entrée dans le monde cette année, alors elle est présentée à toutes les personnalités du comté telles que vous.

— Ainsi, vous savez qui je suis ?

— Naturellement ! Vous êtes le comte de Droxford. Je vous ai déjà vu l'an dernier et en ce moment tout le monde parle de vous.

Le comte leva un sourcil désapprobateur.

— Et vous, quel est votre nom ?

— Je suis Karina Rendell. Vous avez connu mon père, il y a quelques années.

— Vous voulez dire sir John Rendell, qui représentait cette circonscription au Parlement ?

— Oui, c'est mon père.

— Mais bien sûr... Je me souviens très bien de lui... Et vous habitez tout près d'ici, si je ne me trompe ?

— Nos terres, enfin ce qu'il en reste, jouxtent celles du duc, répondit Karina.

— Et pourquoi n'êtes-vous pas à la garden-party ?

Un sourire illumina son visage.

— Vous voulez vraiment savoir la vérité ?

— Bien sûr !

— D'abord parce que je suis trop jolie et ensuite parce que je n'ai rien à me mettre.

— Trop jolie pour aller à la garden-party ?

— Lorsqu'il s'agit de ses filles, la duchesse n'apprécie pas trop la concurrence. Je ne suis admise, à la table ducale que lorsqu'il n'y a pas d'autres convives.

Le comte réprima un sourire : cette petite, décidément, n'était pas banale !

Il regarda de nouveau sa montre et dit :

— Je crois que je ferais mieux de rejoindre le reste des invités...

— Monsieur le comte, attendez, s'il vous plaît ! se hâta de dire Karina. J'aurais pu ne pas me montrer et vous n'auriez jamais su que

je vous avais entendus. Mais j'ai une requête à vous présenter...

Le comte se raidit, mais elle soutint sans flancher son regard sévère, le fixant droit dans les yeux. Ses joues, pourtant, s'empourprèrent légèrement.

— ... Je me demandais, articula-t-elle lentement, si, puisque vous cherchez une épouse, vous accepteriez d'examiner ma candidature ?

Le comte resta coi, trop surpris pour répliquer. Enfin, il répondit froidement :

— Vous avez entendu des paroles qui ne vous étaient pas destinées et que vous n'aviez aucun droit d'écouter. Je ne peux que vous prier de tout oublier.

— Mais pourquoi le ferais-je ? Lady Sibley vous a dit qu'elle vous trouverait une épouse accommodante et qui sache tenir son rang, ce dont je me sens tout à fait capable. Étant donné que vous êtes prêt à épouser une parfaite inconnue, je ne vois pas pourquoi vous refuseriez ma candidature !

— C'est votre habitude de demander à des étrangers de vous épouser ?

Il avait eu l'intention de la vexer mais elle sourit d'un air amusé.

— Ça me serait difficile, car je n'ai guère l'occasion d'en rencontrer ! Je ne vois que les anciens compagnons de chasse de Père, qui essaient de m'embrasser dans les couloirs quand il a le dos tourné, bien qu'ils soient en général mariés et pères d'une demi-douzaine d'enfants tous plus âgés que moi !

— Vous êtes donc si désireuse de vous marier ? demanda lord Droxford.

— Vous le seriez aussi, si vous étiez à ma place, répliqua-t-elle. Vous comprenez, depuis la mort de Mère, Père ne s'intéresse plus à rien. Il a démissionné de son mandat au Parlement. L'hiver, il va à la chasse, s'il ne se porte pas trop mal, mais l'été, il reste cloîtré à la maison et il...

Elle s'interrompit, mais le comte aurait pu terminer sa phrase pour elle : il se souvenait vaguement avoir entendu dire que sir John Rendell s'adonnait à la boisson.

— C'est pourquoi j'aimerais beaucoup vous épouser, continua Karina sans lui laisser le temps de parler. Et si votre seule raison de vous marier est d'obtenir cette charge de lord-lieutenant du comté, je ne vois pas pourquoi je ne ferais pas aussi bien l'affaire que ces bécasses dont lady Sibley va sans aucun doute vous présenter une brochette.

— Je crois qu'il vaudrait mieux ne pas mentionner lady Sibley, dit fermement le comte.

— Elle est très belle, n'est-ce pas ? Et vous êtes le plus beau et le plus séduisant galant qu'elle ait jamais eu. L'an dernier, elle avait

amené sir Hubert Bracket ici. Elizabeth et moi ne l'avons pas trouvé bien du tout!

— Elle l'a amené où ? demanda le comte d'un air furieux.

— Ici, sous la tonnelle. A chaque garden-party, elle amène son amant du moment pour un petit tête-à-tête dans la verdure. Celui de l'année d'avant nous avait bien fait rire en...

— Allez-vous vous taire! l'interrompit le comte, vous ne devriez pas me raconter tout cela !

— Je vous demande pardon, dit Karina d'un ton surpris. Mais vous ne pensez quand même pas être le premier à avoir été séduit par la beauté de lady Sibley ?

Le comte ne répondit pas et elle continua gaiement :

— Elizabeth et moi, nous l'appelons *le serpent*, parce qu'on dirait qu'elle fascine les hommes, comme s'ils étaient de petits lapins qu'elle allait dévorer. Non que j'aie jamais vu un serpent fasciner un lapin, mais j'ai entendu dire que cela arrivait.

— Si vous n'arrêtez pas de parler de cette façon, tonna le comte, je vais vous secouer comme un prunier ! Et vous n'aurez que ce que vous méritez ! De quel droit grimpez-vous aux arbres pour écouter les conversations personnelles des autres ?

— Voyons, ne vous fâchez pas ! dit la jeune fille d'un ton suppliant. Si je vous ai dit des choses qui ne vous ont pas plu, je m'en excuse... Je pensais seulement que vous étiez homme à préférer entendre la vérité, plutôt que des *Oui, monsieur le comte! Non, monsieur le comte !* prononcés les yeux baissés, selon le code des bonnes manières que la duchesse fait observer à ses filles.

— Peut-être feront-elles de meilleures épouses, si elles savent se comporter en société, rétorqua le comte.

— Je pensais, que vous ne vouliez pas d'une bécasse !

— Mais je ne veux pas non plus d'une langue de vipère !

Il y eut un instant de silence.

— Cette remarque désagréable n'était pas indispensable, monsieur, dit enfin Karina à voix basse.

La dignité de sa réponse plut au comte qui la regarda. Elle avait légèrement tourné la tête et le menton haut, l'air désapprobateur, elle n'en était pas moins ravissante.

— Vous étiez en train de m'expliquer pourquoi vous pensez être l'épouse qu'il me faut... continua-t-il plus doucement.

Elle leva vers lui un regard plein d'espoir.

— Vous voulez dire que vous envisagez de demander ma main ?

— Disons que je ne refuse pas d'examiner votre proposition... Il se peut que les autres jeunes filles soient moins enthousiastes que vous.

— Mais ce ne sera pas le cas de leurs parents, répondit-elle doctement. Il ne faut pas croire que leurs filles auront leur mot à dire!

— Vous ne pensez pas que vous exagérez? Les jeunes filles ne font plus de mariages forcés, de nos jours. Si le prétendant ne leur plaît pas, il suffit qu'elles le disent.

— Pas s'il s'agit d'un homme aussi éminent que vous ! Vous êtes ce que le duc appelle « une belle prise ». J'ai toujours trouvé l'expression assez vulgaire, mais si Sa Grâce l'emploie, c'est qu'elle doit être acceptée par la bonne société.

— Et vous n'êtes pas de son avis? demanda le comte d'une voix amusée.

— Si, naturellement. Et si vous jetez, ne serait-ce qu'un œil dans la direction d'Elizabeth, elle sera bien obligée de vous accepter, tout comme sa sœur a été obligée d'épouser lord Hawk.

Le comte se souvenait de lady Hawk, une jeune femme dont le joli visage était toujours triste.

— Vous voulez dire qu'elle ne désirait pas se marier avec lord Hawk ?

— Évidemment, répondit-elle avec mépris. Il est horrible, grossier et désagréable. Il a essayé de me prendre dans ses bras, une fois, mais je lui ai donné un coup de poing dans l'estomac et j'ai profité de ce que je l'avais fait tousser pour me sauver.

— Je vois que vous êtes capable de vous défendre ! remarqua le comte d'un ton moqueur.

— Je n'avais que quatorze ans, à l'époque, et il n'est pas toujours aussi facile de s'en sortir... Mais nous parlions de Mary: elle était très amoureuse d'un jeune officier sans fortune. Le duc lui a dit que si elle essayait de le revoir, il la battrait et l'enfermerait dans sa chambre, au pain et à l'eau. Et naturellement, Sa Grâce s'est plainte auprès du colonel du régiment auquel appartenait le jeune officier, qui fut envoyé servir à l'étranger.

— Seigneur ! s'exclama le comte. Et vous pensez qu'on ferait subir ce genre de traitement à toute jeune fille qui refuserait de m'épouser?

— Sans aucun doute. Après tout, vous êtes plus riche que lord Hawk, vous avez plus de prestance, vous êtes de toute évidence un bien meilleur parti.

— Vous ne pensez pas qu'une jeune fille pourrait aussi souhaiter devenir ma femme ?

— Si. Vous pourriez facilement trouver quelqu'un qui désire vous épouser. Et même qui s'éprenne de vous. Mais il faudrait que vous lui fassiez la cour. Or, il se trouve que vous disposez de peu de temps et que vous avez d'autres... occupations...

Le regard du comte s'assombrit en pensant qu'il était obligé d'agir ainsi à la hâte.

— C'est pourquoi, continua Karina, je me permets de vous suggérer — ce n'est qu'une suggestion — de me choisir comme épouse. Vous

voyez, moi, je désire vous épouser. Je vous trouve très beau, très élégant. Vous avez beaucoup plus de charme que tous les autres hommes que j'ai vus en compagnie de lady... (Elle se mordit la lèvre, puis continua en hâte :) Je veux dire... certains hommes sont si gauches quand ils sont amoureux...

— Je suis heureux d'apprendre que vous approuvez mon comportement, remarqua le comte d'un ton sarcastique.

— Je suppose que vous me trouvez effrontée... Toutefois, votre charme n'a pour moi aucun intérêt, puisque j'accepte d'être une épouse accommodante. Et bien sûr, jamais je ne me mêlerai de vos liaisons, qui sont, paraît-il, fort nombreuses. Quant à « tenir mon rang », j'imagine que cela signifie faire tout ce que l'on attend d'une comtesse, être courtoise envers les fermiers, rendre visite aux pauvres du domaine... Est-ce que je me trompe ?

— C'est à peu près cela, acquiesça le comte.

Il y eut un petit silence que Karina rompit en ajoutant d'un ton hésitant :

— Monsieur le comte... vous avez sans doute remarqué que je ne suis pas très grande... et vous devez penser qu'un diadème serait un peu écrasant sur ma tête. Mais je ressemble beaucoup à Mère, dont tout le monde disait qu'elle était très belle, alors peut-être serais-je quand même digne de vous.

— Je suis sûr que vous feriez honneur à Droxford Park, répondit poliment le comte.

Il était impossible de ne pas fondre devant cette amusante jeune personne.

— Quant à ma lignée, continua-t-elle, les Rendell vivaient dans ce comté bien avant le règne de Henry VIII. Ma mère était la fille du comte O'Malley. Sa famille habite en Irlande, ce qui fait que je ne la connais pas. Nous n'avons jamais eu assez d'argent pour faire le voyage et je suppose qu'ils n'ont guère de fortune non plus. Mais autrefois, les O'Malley ont été rois d'Irlande. Vous ne feriez donc pas une mésalliance en joignant nos deux arbres généalogiques.

— Je vois que vous venez d'une excellente famille, miss Rendell, répondit gentiment le comte qui avait lu de l'anxiété dans les beaux yeux verts.

— Merci. Je pourrais ajouter que je ne me comporterai jamais de façon voyante ou vulgaire, mais ceci est sous-entendu dans le fait de tenir son rang, n'est-ce pas ?

— Tout à fait.

— Enfin, vous avez dit que vous ne vouliez pas d'une bécasse. Je parle français et italien couramment, j'ai de bonnes notions d'allemand, et je me débrouille assez bien en grec, qui était l'une des langues favorites de mon père. En revanche, je dois avouer que je suis

nulle en latin !

Elle regarda le comte d'un air soucieux.

— Je ne crois pas qu'une épouse ait absolument besoin de connaître le latin, la rassura-t-il.

— Je ne suis pas non plus très brillante en mathématiques, mais j'aidais Père à composer tous ses discours, avant qu'il ne renonce à la Chambre des Communes. Et j'ai beaucoup lu... (Une ombre d'anxiété passa de nouveau dans ses yeux.) Quoique je ne sois pas très au courant des nouveautés car, ces derniers temps, nous n'avions pas les moyens d'acheter des livres ou des journaux. Mais il m'est parfois arrivé d'emprunter des ouvrages à la bibliothèque du duc, alors je n'aurai pas de peine à combler mes lacunes.

— Je vois que vous avez reçu une excellente éducation.

— Je dois vous faire un autre aveu : quand je joue du piano, cela fait hurler tout le monde, y compris le chien ! ajouta Karina, de toute évidence décidée à ne rien lui cacher. Et comme vous le voyez, j'ai quelques taches de rousseur sur le nez, c'est à cause du soleil, j'oublie toujours de mettre un chapeau quand je monte à cheval. Si vous avez la bonté de m'accepter en tant qu'épouse, je vous promets de ne plus jamais sortir sans chapeau !

— Voilà qui est certes tout à fait rassurant ! dit gravement le comte en maîtrisant son envie de rire.

— J'ai un peu l'impression que vous vous moquez de moi, remarqua Karina d'un ton accusateur. Mais j'essaie seulement d'être tout à fait franche avec vous. La franchise est essentielle, entre mari et femme, vous ne croyez pas ?

— Certainement. En fait, je tiens à ce que ma femme, quelle qu'elle soit, me dise toujours la vérité. Et j'entends qu'elle m'obéisse.

Elle leva vers lui des yeux interrogateurs :

— En tout ?

— En tout, rétorqua-t-il sévèrement.

L'idée vint à Karina qu'il serait effectivement risqué de contrarier le comte. Malgré son allure nonchalante, presque blasée, un éclat métallique au fond de ses yeux gris laissait soupçonner que lorsqu'il désirait quelque chose, rien ne l'y faisait renoncer.

Il sortit une nouvelle fois sa montre de son gousset.

— Je dois maintenant aller retrouver les autres invités.

— Si vous envisagez sérieusement ce dont nous venons de parler, dit Karina, accepteriez-vous de rendre visite à mon père demain ? Je ne voudrais pas insister... mais j'aimerais savoir à peu près quand vous viendrez afin que je puisse veiller à ce qu'il ne... (Elle hésita.) A ce qu'il ne sorte pas.

Ce n'était pas ce qu'elle avait commencé à dire, devina le comte.

— Que je décide ou non de demander votre main, j'aurai grand

plaisir à revoir votre père. Je serai à Blake Hall (c'est bien le nom de votre demeure ?) juste avant midi, si cela vous convient.

— Cela me convient parfaitement. Et quand vous ferez connaissance avec les autres candidates rassemblées par lady Sibley, vous ne m'oublierez pas ?

— Je crois qu'il me serait très difficile de vous oublier... J'ai l'impression, miss Rendell, que nous venons d'avoir une conversation plutôt inhabituelle.

— Vous voulez dire, rétorqua-t-elle avec un sourire espiègle, que vous n'avez pas l'habitude d'être demandé en mariage par des jeunes femmes ?

— Le cas ne s'est encore jamais présenté, en effet.

— Mais, voyez-vous, je ne fais pas partie de la brochette que l'on va vous présenter à la garden-party. Alors si je n'étais pas descendue vous parler, comment aurions-nous pu faire connaissance ? J'aurais été obligé de vous arrêter au bord de la route, ce qui eût été encore plus inconvenant !

— Vous avez bien agi. Puis-je ajouter que je suis très heureux de vous avoir rencontrée, miss Rendell, et que j'attends avec impatience d'avoir le plaisir de saluer votre père demain matin.

Sur ces mots, il s'inclina profondément tandis que Karina faisait une révérence.

— Et comment allez-vous rentrer chez vous ? demanda-t-il avec curiosité.

— Auriez-vous l'intention de me ramener en phaéton ? Voilà qui ferait sensation!... Non!... je vais retourner comme je suis venue : en escaladant le mur d'enceinte. Mon cheval m'attend de l'autre côté.

— C'est votre chemin habituel ?

— Mais oui ! Je n'ai aucun autre moyen pour venir au château; et je n'avais pas envie de faire trois kilomètres à pied par cette chaleur.

— Vous avez vraiment réponse à tout. Au revoir, miss Rendell. Je dois dire que vous m'avez donné matière à réfléchir...

Elle souriait encore lorsqu'il se détourna pour partir et il aperçut une petite fossette au coin de sa bouche. Elle était ravissante et, bien habillée, serait une vraie beauté. Mais ce n'était pas le genre de femme dont il voulait pour épouse, elle était beaucoup trop intuitive, elle voudrait tout savoir. Non, malgré sa beauté, Karina Rendell ne correspondait pas au type de femme dont il voulait faire la comtesse de Droxford. Pourtant elle aurait porté avec grâce les diamants de la famille, au mieux les saphirs. Il avait toujours pensé que ces pierres et les turquoises convenaient mieux aux blondes.

Il revit sa mère, entrant dans sa chambre d'enfant. Elle portait un diadème et un collier aux reflets bleutés qui donnaient à son teint une pureté éclatante; ses cheveux ressemblaient ainsi à une cascade d'or.

C'était étrange... Jamais il n'avait eu de liaison avec une blonde, alors que les brunes comme Georgette — cheveux d'un noir de jais et teint de magnolia — éveillaient toujours son désir... Les rubis convenaient mieux à ce type de femme, mais des diamants étincelleraient comme des étoiles dans la chevelure blond doré de Karina... ces cheveux d'une nuance si chaude, qu'elle relevait négligemment, et qui devaient être très longs.

Étant petit, il était fasciné par les cheveux de sa mère. Une fois, il l'avait suppliée de les dénouer pour lui : il voulait voir si elle pouvait s'asseoir dessus ! En riant, sa mère avait cédé à sa demande, et le spectacle de ces boucles soyeuses qui lui retombaient sur les reins était resté gravé dans sa mémoire.

Il traversa la pelouse en direction de la garden-party. A mesure qu'il s'approchait, la musique devenait de plus en plus forte. Le bruit des voix lui parvenait nettement maintenant.

« Je n'ai jamais eu de maîtresse avec des cheveux aussi longs... C'est l'occasion de m'en trouver une ! »

Un sourire mi-cynique, mi-amusé sur le visage, il fendit la foule en direction des plumes écarlates dont était garni le chapeau de lady Sibley.

Habilement mené par le comte en personne, le phaéton tourna dans l'allée menant à Droxford Park. Le comte leva les yeux vers la somptueuse résidence où vivait sa famille, depuis des générations. Partiellement restauré par Vanbrugh, l'architecte du palais de Blenheim, le château était l'un des plus importants du pays. Il dominait la région, imposant et grandiose, mais non dépourvu d'une grâce presque éthérée, comme si l'artiste avait pensé aux contes de fées en le construisant. Je n'ai jamais rien vu de plus beau ! s'était exclamé le roi George III lors de sa première visite.

La vaste demeure, entourée de lacs, de jardins et d'un parc dessiné par Capability Brown en personne, faisait l'orgueil du comte. Il considérait le domaine comme un patrimoine à aimer, entretenir et embellir avant de le transmettre à ses descendants.

Depuis le premier comte, qui avait reçu son titre après la bataille d'Azincourt, chaque génération de Droxford avait contribué à augmenter la fortune et les trésors de la famille. La collection de tableaux était sans pareille et seuls les Van Dyck et les Gainsborough de la couronne pouvaient rivaliser avec ceux des Droxford. Le patrimoine comportait aussi des sculptures de Gibbons, qui comptaient parmi les meilleures de l'artiste, et ceux qui voyaient pour la première fois les plafonds peints par Thomhill et les fresques de Laguerre ne trouvaient pas de mots pour exprimer leur admiration. Et ce n'était pas seulement pour ce qui était du décor ou du mobilier que le comte vivait sur un pied royal : ses écuries abritaient trois cents chevaux, et mille personnes travaillaient pour le domaine : cultivateurs et jardiniers, selliers, vitriers, brasseurs, charpentiers, bûcherons et forestiers, forgerons et ferronniers. En fait, comme l'avait une fois remarqué lord Grey au cours d'un de ses séjours, Droxford Park était « un véritable État dans l'État. »

Mais ce soir-là, le visage d'Alton Droxford avait le même air sombre que la veille en quittant le 10, Downing Street car il pensait aux jeunes filles qui venaient de lui être présentées. Comment pourrais-je un instant envisager de faire de l'une d'elles la châtelaine de Droxford Park, de lui demander de jouer ce rôle autrefois si parfaitement assumé par ma mère? se dit-il en regardant les tours et

les clochetons qui donnaient à l'édifice sa silhouette romantique. Jamais il n'avait vu tant de banalité et de médiocrité réunies. Certes, il n'avait pas l'habitude de fréquenter des jeunes filles. Il préférait de beaucoup la compagnie de couples mondains et prenait grand soin de ne pas se laisser persuader par les redoutables douairières d'être le cavalier d'une oiselle juste sortie du nid. Mais s'il était obligé de se résoudre à épouser l'une de ses oies blanches, alors c'était à désespérer de l'intellect de sa future descendance.

« *Oui, monsieur le comte...* », « *Non, monsieur le comte...* », avaient-elles minaudé, les yeux invariablement et chastement baissés, exactement comme le lui avait prédit Karina.

A mesure que l'après-midi passait, il se sentait de plus en plus troublé par tout ce que celle-ci lui avait si franchement, si naïvement raconté. Il ne pouvait s'empêcher de penser à ce qu'elle lui avait appris sur l'habitude de lady Sibley d'emmener son amant du moment sous la tonnelle et se demandait si, en ces précédentes occasions, elle avait eu pour eux le même regard de brûlante passion. Leur avait-elle offert ses lèvres avec la même avidité? Les avait-elle, comme lui, invités à la retrouver le soir dans le petit temple grec du jardin de lord Sibley ? D'ailleurs, pour quelle raison ce temple était-il si confortablement meublé, avec des chaises longues et un canapé garni de coussins moelleux ? Pourquoi les fenêtres étaient-elles munies de volets empêchant que ne filtre à l'extérieur la lumière d'une bougie ? L'idée que la voluptueuse Georgette ait pu y donner rendez-vous à d'autres hommes ne lui était jamais venue à l'esprit. Mais maintenant, toutes ces questions le tourmentaient.

« A ce soir... », lui avait chuchoté la jeune femme tandis qu'il prenait congé sur la pelouse du parc.

Des invités du duc conversaient poliment autour de l'orchestre et sous les grands arbres. Cette scène de personnages élégants évoluant dans un cadre idyllique semblait sortir d'un des tableaux de la collection Droxford. Mais quand lui revinrent à l'esprit les jeunes filles que venait dé lui présenter lady Sibley, il avait eu envie de jurer comme un païen : quel plaisir alors de voir la réaction des jouvencelles et d'effacer les sourires flagorneurs des ambitieuses mamans qui les accompagnaient!

En écoutant lady Sibley le présenter à toutes ces pâles donzelles, insignifiantes, apparemment muettes et dociles, il sentait sur lui l'œil spéculateur de leurs mères.

—La marquise de Melchester... Lady Mary Fortesque... Lord Droxford... Lady Longforde... Miss Amelia Longforde... Lord Droxford...

Les présentations s'étaient succédé. Droxford ne s'était guère donné de mal pour faire la conversation à ces jeunes personnes. Il savait

pourtant que le mariage avec l'une d'elles lui vaudrait la charge de lord-lieutenant.

— C'est une bien belle soirée, miss Longforde.

— Oui, monsieur le comte.

— Vous aimez ce genre de réception ?

— Oui, monsieur le comte.

— Les distractions de Londres ne vous manquent pas, quand vous êtes à la campagne ?

— Non, monsieur le comte.

Seigneur ! Ne pouvaient-elles pas varier un peu leurs réponses ?

Sur le chemin du retour, il avait donné libre cours à son agacement trop longtemps contenu.

— Le diable les emporte ! Il doit bien exister quelque part des jeunes femmes à l'esprit moins vide, capables de répondre autrement que par des monosyllabes.

Il avait parlé à voix haute et le palefrenier, derrière lui, demanda :

— Monsieur le comte a dit quelque chose ?

— Non, je parlais tout seul !

Il n'allait tout de même pas épouser une de ces filles ! C'était absolument hors de question ! Il se demanda si lady Sibley n'avait pas délibérément choisi de le présenter aux plus insignifiantes et aux moins séduisantes des jeunes invitées. A moins que, comparées à elle, toutes les femmes ne semblent complètement dépourvues de personnalité.

Georgette était somptueuse, sans aucun doute. Mais comme cette effrontée de petite Rendell le lui avait fait remarquer, il n'était pas le premier à la trouver à son goût. Karina et la fille du duc, qui avait l'air d'un petit lapin effrayé, la surnommaient « le serpent ». Ce n'était certes pas cette pauvre Elizabeth qui en avait eu l'idée !

— Au diable cette gamine ! Elle n'avait aucun droit de nous écouter !

Son irritation redoubla lorsqu'il se souvint qu'elle l'avait averti : aucune de ces jeunes filles ne l'épouserait par amour, à moins qu'il ne fasse d'abord l'effort de s'intéresser à elle. Pourtant, n'est-ce pas le devoir d'une épouse que d'aimer son mari ? Il s'occuperait d'elle de temps en temps, tout en veillant à ce qu'elle ignore ses liaisons. Elle pourrait résider à Droxford Park et lui donner des héritiers, tandis qu'il se distrairait à Londres. L'une ou l'autre des sages créatures qu'il avait rencontrées cet après-midi serait sans doute prête à jouer ce rôle...

Mais comment se résigner à trouver en revenant chez lui une telle maîtresse du logis ? Comment supporter de la voir assise à la place qu'occupait autrefois sa mère dans le salon, lorsqu'elle recevait avec tant de grâce les invités de marque qui affluaient au château ? Le

charme de sa mère avait séduit le régent, lors de sa visite à Droxford Park. Le comte s'en souvenait parfaitement, comme il revoyait toutes les jolies femmes invitées à la grande réception donnée à cette occasion. Il entendait encore les brillantes discussions de politiciens tels que Melbourne, sir Robert Peel, Palmerston. Il n'avait pas non plus oublié l'élégance sophistiquée des dandys dont s'entourait le régent, les *Bucks* et les *Corinthiens*, dont les rires et les traits d'esprit avaient fait de cette soirée un moment pétillant comme du champagne. Comment ces jouvencelles muettes et gauches pourraient-elles jamais recevoir dignement si brillante compagnie ?

— Qu'importe ! Je vais me trouver une veuve, quelqu'un qui sera à la hauteur !

Mais il eut beau passer en revue toutes ses relations, il ne trouva parmi elles aucune jeune veuve assez belle et bien née pour jouer le rôle qu'il attendait d'elle.

Il arrêta les chevaux au pied du perron. Le soleil déclinant baignait la cour d'honneur d'une ombre mauve mais les fenêtres des étages supérieurs flamboyaient. Du haut des marches, le comte balaya du regard le paysage, le pont sur le lac qu'il venait de franchir et les cygnes noirs pour lesquels Droxford Park était célèbre. Leurs silhouettes se détachant sur l'eau moirée étaient d'une sombre élégance qui n'était pas sans lui rappeler la grâce de lady Sibley..

Les lilas violets, mauves et blancs étaient en fleur et le vent lui apportait leur parfum. Il apercevait aussi les corolles roses des amandiers que sa mère avait fait planter au bord du lac et qui faisaient de cet endroit un lieu de rêve. Quelques pétales tombés sur l'eau flottaient comme de minuscules barques sur les vaguelettes léchant le pied des grands iris jaunes. Le parc, ce soir-là, était féerique et le comte se détourna, profondément ému par toute cette beauté.

Il entra dans le grand vestibule, orné de statues de marbre. Le plafond était l'œuvre d'un peintre italien venu tout exprès de Florence. Au milieu d'une haie de laquais en livrée, le comte se dirigea vers la bibliothèque, située sur l'autre façade et ouvrant sur des jardins à la française. Le majordome lui ouvrit la porte et demanda :

— Monsieur le comte désire-t-il quelque chose ?

— Un cognac.

Masters, qui était au service de la famille depuis plus de quarante ans, fit un signe et l'un des laquais se hâta d'apporter le nécessaire.

Le comte traversa la pièce, tapissée de livres rares et dont la monumentale cheminée en pierres de taille était surmontée d'une toile de Stubbs. représentant le grand-père du maître de maison sur son cheval favori.

— Dites-moi, Masters, que savez-vous de sir John Rendell ?

— Je crains que sir John Rendell ne soit pas au mieux de sa forme,

monsieur le comte...

Le comte souleva un sourcil et attendit la suite.

— ... Sir John ne s'est jamais remis de la mort de son épouse, continua Masters. On raconte qu'il a perdu toute sa fortune au jeu et qu'il a mené après son veuvage une vie si dissolue qu'on l'a ramené un jour chez lui dans un état désespéré.

— C'est regrettable. Je me souviens de lui comme d'un fort bel homme, qui excellait à la chasse à courre.

— Certes, monsieur le comte! Feu le père de monsieur le comte disait toujours que l'on pouvait être certain que sir John serait à la mise à mort.

— Et il a abandonné sa charge au Parlement?

— Pour autant que je sache, monsieur le comte, son état de santé ne lui permettait plus d'assister aux débats.

— Merci... c'est bien ce que je pensais.

Le comte souhaitait mettre un terme à cette conversation, mais Masters ne se retira pas.

— Lady Rendell venait fréquemment ici, autrefois, continua-t-il. Il n'y eut jamais plus douce et courtoise personne. Sir John, en revanche, a toujours eu un caractère difficile. Il court sur lui de bien tristes bruits maintenant...

— Vraiment? demanda le comte avec intérêt.

— On dit que, désespéré par la mort de son épouse, qui avait sur lui une excellente influence, sir John Rendell passe son chagrin sur sa fille. Il n'a que cette enfant, monsieur le comte, et d'après ce que j'ai entendu dire, elle est aussi jolie que l'était sa mère.

— Qu'entendez-vous par « passer son chagrin » sur elle ?

— Ce ne sont que des rumeurs, monsieur le comte, mais il paraît que sir John Rendell, quand il est gris, se montre très brutal envers sa fille... (Masters toussota.) Elle est encore toute jeune, monsieur le comte, et fragile si elle tient de sa mère. Il n'est pas juste que de telles choses existent, mais que peut-on y faire ? Chacun est maître chez soi, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, acquiesça le comte en se demandant quelle était la part de la médisance dans ces rumeurs.

Karina affirmait que le duc avait menacé sa fille aînée de la battre et de l'enfermer si elle refusait de lui obéir. Il découvrirait maintenant que, selon les dires de Masters, sir John Rendell, qu'il avait toujours considéré comme un homme honorable et intelligent, brutalisait sa fille, cette petite fée aux immenses yeux verts, si différente de toutes les jeunes filles qu'il avait connues jusque-là.

Il était monstrueux qu'une enfant soit maltraitée par un ivrogne, surtout quand il s'agissait de son propre père!

Quoi qu'il en soit, il irait, comme promis, rendre visite à sir John le

lendemain. En attendant, il avait lui aussi ses problèmes et ce n'était pas le moment de perdre son temps à songer à Karina... dont la pensée pourtant ne le quitta pas tandis qu'il dînait seul dans la vaste salle de banquet où pouvaient s'asseoir à l'aise plus de cent personnes. C'était Vanbrugh qui avait décoré cette pièce, dans un style grandiose, avec des murs couverts de fresques et des meubles et bibelots d'une valeur inestimable. Le comte s'assit à une table ornée d'orchidées cultivées dans ses propres serres et garnie de vaisselle d'or appartenant à la famille depuis le règne de Charles II. Les mets qui se succédèrent avaient été préparés par le cuisinier du château, célèbre dans tout le pays. Pourtant le comte mangea à peine et renvoya presque tous les plats sans y toucher. Ses yeux ne quittaient pas la chaise vide en face de lui, à l'autre bout de la longue table cirée. Il essayait d'y imaginer, conversant avec lui et parée des bijoux destinés à la future comtesse de Droxford, l'une ou l'autre des jeunes filles qui lui avaient été présentées ce jour-là. Comment pourrait-il supporter d'avoir en face de lui miss Longforde, avec ses yeux vides et son sourire niais ou bien lady Mary Fortesque qui souffrait d'un léger strabisme. Ou bien cette autre petite oie au menton boutonneux, ou cette autre encore qui avait eu un rire hystérique en faisant la connaissance du comte et n'avait même pas eu le courage de le regarder en face. Comment Georgette avait-elle pu croire un instant qu'il accepterait d'épouser une donzelle de cet acabit ? Pourtant, il ne l'ignorait pas, chacune d'elles avait un arbre généalogique impressionnant et serait accueillie à bras ouverts par la haute société. Qui plus est, le roi n'hésiterait pas à la considérer comme une épouse tout à fait convenable pour un lord-lieu-tenant !

Repoussant son assiette, il quitta la salle avant que Masters n'ait eu le temps de lui servir son porto. Le vieux majordome le regarda partir d'un air consterné, tandis que derrière son dos, les deux laquais échangeaient un clin d'œil entendu. Pour eux, la seule explication possible à une conduite aussi inhabituelle était une querelle d'amoureux.

Si le comte avait pu deviner que tous ses domestiques étaient au courant de son programme pour la soirée, il n'en aurait été que plus irrité. Ils croyaient, s'imaginait-il en demandant son cheval, qu'il allait faire une simple promenade au crépuscule. Mais ni le palefrenier qui lui amena le fougueux étalon, ni le laquais qui l'accompagna jusqu'à la porte, ni le vieux Masters qui s'inclina lorsqu'il partit, n'ignoraient sa destination.

Le comte poussa sa monture au galop et prit la direction du nord, vers les bois qui séparaient Droxford Park de la propriété de lord Sibley. Les derniers arbres se trouvaient à environ sept kilomètres à vol d'oiseau et il ne fallut pas longtemps au comte pour les atteindre.

Le domaine de lord Sibley n'était pas très vaste et les folles dépenses londoniennes de son épouse lui coûtaient trop cher pour qu'il pût se permettre d'entretenir à la campagne une nombreuse domesticité. Il se contentait de louer ses terres à des métayers. Il était donc peu probable que lord Droxford fût aperçu par un employé du maître de céans.

Le comte s'avança sans bruit entre les arbres jusqu'à un petit temple qui avait été érigé dans le jardin par le père de l'actuel lord Sibley. Il semblait vide mais quand lord Droxford ouvrit la porte, il aperçut deux chandelles allumées. Lady Sibley avait tenu sa promesse.

Allongée sur un sofa, appuyée sur des coussins de soie, vêtue d'un fin peignoir de mousseline rose voilant à peine sa voluptueuse nudité, elle était la séduction incarnée.

Le comte ferma la porte derrière lui et donna un tour de clef. Il posa son chapeau, ses gants et sa cravache sur une chaise et s'approcha. Son froncement de sourcil disparut et une lueur s'alluma dans ses yeux.

— Vous êtes très belle, Georgette, dit-il d'une voix rauque.

— Je vous attendais... répondit-elle.

Le visage offert, les lèvres entrouvertes, l'expression de ses yeux trahissaient son désir. Il se pencha vers elle. Et tandis que deux bras l'attiraient en une étreinte violente et passionnée, la chaleur et la douceur des lèvres de la jeune femme lui firent oublier le monde.

Pour la énième fois, Karina s'approcha de la porte et regarda en direction de l'allée : personne en vue, ni voiture ni cavalier. Elle poussa un petit soupir.

« Je ne m'attendais pas vraiment à ce qu'il vienne... » Mais les pleurs n'étaient pas loin.

Elle avait dû se donner du mal pour obtenir de son père qu'il se lève, se rase et aille s'installer dans son cabinet de travail où il avait presque l'air respectable. Il ne lui avait épargné ni injures ni imprécations, l'avait accusée de se mêler de ce qui ne la regardait pas, jusqu'à ce que, par un de ces rapides changements d'humeur dont il était coutumier, il fût pris de remords et la suppliât de lui pardonner de s'être montré si désagréable :

— Je suis un mauvais père pour toi, Karina. Tu as raison, nous avons bien peu de visites ces temps-ci. Je suis très reconnaissant à Droxford de venir me voir et je te promets de te faire honneur. Mais donne-moi quelque chose à boire, sans cela je n'y arriverai pas !

— Vous avez déjà bu, Père. Et vous savez bien que vous êtes un hôte beaucoup plus distrayant lorsque vous n'avez pas bu de cet horrible cognac qui vous empêche de parler clairement et vous fait tourner la tête !

— Bon Dieu ! Si je ne peux même pas boire dans ma propre maison... commença sir John, qui ajouta en hâte : Non, non, je vais faire comme vous dites !

— Je vais vous apporter du café. Père.

— Ce breuvage de sorcière!... Enfin, ce sera mieux que rien, maugréa-t-il.

Karina courut à la cuisine demander à madame James de préparer du café le plus vite possible. Elle n'osait pas laisser son père seul, mais la gouvernante, très âgée, n'y voyait plus très clair et prendrait beaucoup de temps.

Il n'y avait plus que deux serviteurs à Blake Hall, et comme ils n'étaient pas souvent payés, ils ne seraient certainement pas restés s'ils avaient pu aller ailleurs. James était entré au service de la mère de Karina au moment de son mariage. Il avait maintenant plus de soixante-dix ans, souffrait de surdité et vaquait à ses occupations en pantoufles de feutre car ses pieds gonflés ne supportaient pas les chaussures. Quant à madame James, elle perdait à ce point la mémoire que si Karina n'avait pas préparé elle-même presque tous les repas, tout le monde aurait jeûné !

Ce matin, Karina avait, à force de supplications et de chantage, obtenu de James qu'il mette sa livrée et en astique les boutons. Ses pantalons élimés étaient ravaudés à plusieurs endroits mais il avait quand même meilleure allure que d'habitude : généralement, il se déplaçait emmitouflé, dans un châle car les courants d'air n'étaient pas bons pour ses rhumatismes.

Dès qu'elle l'avait informé de la visite de lord Droxford, le père de Karina avait commencé à lui causer des problèmes. Elle s'apercevait maintenant qu'elle avait fait une erreur en le prévenant la veille: il avait déjà beaucoup bu lorsqu'elle était rentrée et comme sa goutte le faisait souffrir, le moindre changement était susceptible de l'irriter.

— Droxford ? Qui est ce Droxford ? demanda-t-il d'une voix pâteuse.

— Vous ne pouvez pas avoir oublié le comte de Droxford, protesta Karina. Son père était veneur et vous aimiez chasser le renard sur ses terres.

— Ah, Droxford ! Pourquoi ne l'avez-vous pas dit plus tôt?

Le père de Karina était grand, puissamment bâti, et avait autrefois été fort bel homme. Mais il avait maintenant le visage marbré et gonflé par l'alcool, le nez couperosé, les yeux bouffis, les cheveux grisonnants et le front dégarni. D'une main tremblante, il approcha de ses lèvres un verre de cognac et sa fille remarqua que la carafe posée près de lui était déjà à moitié vide.

— Je vous en supplie, Père, écoutez-moi avant de continuer à boire ! Lord Droxford est fort désireux de renouer avec vous. Il a l'intention

de vous rendre visite demain matin, alors, je vous en prie, recevez-le aimablement. Vous aurez plaisir à recevoir un hôte de marque, pour changer !

— Que voulez-vous dire, « pour changer » ? attaqua-t-il aussitôt.

— Il venait tellement de personnages de haut rang ici, du temps où vous étiez membre du Parlement, expliqua Karina. Je me souviens des réceptions que vous donniez alors. Vous faisiez rire vos invités, Père, et après ils me disaient toujours combien ils vous trouvaient brillant.

— Et je ne le suis plus ?

— Vous êtes souffrant, Père, et votre goutte vous tourmente. Vous savez aussi bien que moi que vous ne devriez pas tant boire... cela ne fera que rendre votre pied plus douloureux.

— Personne ne m'empêchera de boire à ma soif!... Du moins tant que je pourrai m'acheter du cognac... A ce propos, je me demande où passe tout l'argent que je vous donne!

— Il y a bien longtemps que vous ne m'avez rien donné, protesta la jeune fille. Et j'ai bien peur que, si nous ne leur payons pas une partie de ce que nous leur devons, nos fournisseurs refusent de nous servir.

— Maudits insolents ! Je leur apprendrai de quel bois je me chauffe ! s'emporta sir John.

— Allons, père, ne vous fâchez pas, dit Karina d'un ton suppliant. Nous serons seulement obligés de vendre encore une part de notre patrimoine. Malheureusement, il ne nous reste pas grand-chose, à part les tableaux et les meubles de la chambre de Mère. Ceux-ci, j'en suis sûre, paieraient une grande partie de ce que nous devons à nos fournisseurs.

— Comment osez-vous proposer une telle monstruosité ? s'exclama sir John, rouge de colère. Comment avez-vous le front de suggérer que je puisse me défaire de ce qui appartenait à votre mère ? C'est à elle, et personne n'y touchera, vous m'entendez ! Et certainement pas vous, espèce de petite intrigante, toujours en train d'essayer de m'extorquer de l'argent!... Vous êtes comme toutes les femmes, jamais satisfaites à moins qu'on ne vous couvre d'or ! Nom de nom, je préférerais vous voir mourir de faim sous mes yeux plutôt que de vendre ce qui appartenait à votre mère !

— Dans ce cas, j'ai bien peur que cela ne nous arrive à tous les deux, père?

Karina ne semblait pas troublée outre mesure par cet éclat de colère et son impassibilité parut irriter son père bien davantage que ne l'auraient fait des pleurs ou de la crainte. Tendant soudain le bras, il la gifla brutalement. Le coup, auquel elle ne s'attendait pas, la fit vaciller, et elle dut se retenir au fauteuil de son père pour ne pas tomber. Il se pencha et lui agrippa le bras :

— Il n'est pas question que vous, vendiez les biens de votre mère,

vous m'entendez ? Et si je vous prends en train de le faire dans mon dos, je vous ferai regretter d'avoir jamais vu le jour ! C'est compris ?

Il la secoua sauvagement, serrant son bras fragile comme dans un étau.

— Je comprends, père, répondit-elle tout bas. Et de toute façon, je ne ferai jamais rien de ce genre sans vous en parler... Malheureusement, cette bouteille était la dernière qu'acceptait de nous livrer le marchand de vin. Il me l'a dit quand il est venu ce matin.

— La dernière!

Sir John lâcha le bras de sa fille et enfouit son visage dans ses mains.

— Mais vous savez aussi bien que moi que je ne peux pas me passer de boire !

Elle se leva lentement. Elle avait la joue encore rouge mais le regard qu'elle posa sur son père, qui pleurnichait comme un enfant, était tendre malgré tout.

— Soit... Vendez ce que vous voulez, marmonna-t-il, mais ne m'en parlez pas... Je ne peux supporter cette idée... Les objets favoris de votre mère, me voici en train de les boire !

Il se tut, saisit son verre de cognac, et le vida d'un trait. D'ici peu, il serait ivre mort. Karina le savait et partit à la recherche du vieux James : s'ils n'arrivaient pas rapidement à le faire coucher, son père ne pourrait plus monter les escaliers et serait obligé de passer la nuit en bas.

Elle se frotta le bras à l'endroit où il l'avait serré. Elle avait mal, elle aurait certainement un bleu demain matin. Mais enfin, il ne l'avait pas frappée aussi fort qu'il le faisait d'habitude, quand il la laissait à demi consciente. Elle avait appris à dissimuler cannes et cravaches lorsqu'il se mettait à boire; ces temps-ci, c'était pratiquement tous les jours.

Le lendemain matin, toutefois, sir John, déguisé, était à peu près présentable. Karina espérait que le comte ne tarderait pas trop.

En quittant la cuisine pour retourner au cabinet de travail de son père, elle jeta un dernier coup d'œil par la porte d'entrée et son cœur fit un bond : deux chevaux, dont elle aurait donné n'importe quoi pour être propriétaire, entraient par la grande grille. Lord Droxford apparut, haut perché sur le siège de son phaéton, maniant les guides avec dextérité. Il portait à la boutonnière un œillet jaune assorti à la couleur de son gilet.

— Il arrive ! Il arrive ! James ! Vite ! Va à la porte, je vais l'accueillir en bas des marches. Reste à l'intérieur de la maison, toi !

Comprenant que le vieil homme était trop sourd pour l'entendre, elle se précipita dans le couloir et tira le serviteur dans le vestibule.

— Lord Droxford arrive! lui hurla-t-elle à l'oreille.

— J’veus ai bien entendue, miss Karina... J’veus avais entendue la première fois ! J’arrive ! J’peux point marcher vite avec mes pieds, ils me font mal à c’tte heure... très mal... j’ai point fermé l’œil de la nuit !

— Oui, je sais, James. Mais tiens la porte ouverte, c’est tout, tu n’as rien d’autre à faire !

Elle le poussa vers son poste au moment où le comte arrêta ses chevaux en bas des marchés. Le visage radieux, les yeux pétillants, elle se précipita à sa rencontre. Descendant de sa voiture, Alton Droxford trouva Karina plus ravissante encore que la veille. Sa robe était toujours trop juste pour elle, mais au moins elle était impeccablement repassée et le vert de la ceinture était assorti à ses yeux. De ses cheveux, le comte ne pouvait détacher le regard : ils avaient toujours cette chaude couleur dorée du blé mûr. Ce matin, adroitement arrangés en une coiffure élégante, ils encadraient son visage comme un halo flamboyant. On dirait un turban de rayons de soleil, pensa le comte en la regardant descendre les marches dans la lumière de l’été.

— Vous êtes venu ! dit-elle.

C’était presque un cri de joie.

— J’avais tellement peur que vous ne changiez d’avis !

— Lorsque je promets quelque chose, je ne l’oublie pas ! rétorqua hautainement le comte.

— Je me doutais bien que vous étiez homme de parole, répondit-elle avec un sourire, mais cela ne m’a pas empêchée d’avoir peur...

— Peur de quoi ?

— Père attend avec impatience votre visite. Si vous n’étiez pas venu, il aurait été terriblement déçu.

Elle le vit jeter un rapide coup d’œil vers la porte, comme s’il s’attendait à y apercevoir sir John.

— Père souffre de la goutte, ce qui l’empêche de vous accueillir comme il le souhaiterait. Voudriez-vous avoir la bonté de venir dans son cabinet de travail ?

— Certainement...

En entrant dans le manoir, il aperçut James figé près de l’entrée, presque au garde-à-vous. Ses yeux firent machinalement le tour du vestibule. Le comte remarqua l’absence de meubles et les espaces moins fanés sur le mur, où étaient autrefois suspendus tableaux et miroirs. Karina le conduisit, à travers un long couloir agrémenté d’un triste tapis troué, jusqu’au cabinet de travail de son père. Moins nue, cette pièce aurait pu être extrêmement agréable. Mais elle ne contenait que quelques sièges, un bureau si vermoulu qu’il devait être pratiquement invendable et une table en chêne, sur laquelle se dressait un énorme bouquet de fleurs.

— Lord Droxford... Mon père..., dit Karina de la porte.

Sir John tendit la main :

— Pardonnez-moi, Droxford, mais je suis incapable de me lever pour vous recevoir. Cette maudite goutte non seulement me gâche la vie, comme vous vous en doutez, mais elle est aussi en train de me faire perdre mes bonnes manières !

Le comte fut surpris de voir cet homme qu'il avait connu actif, en pleine forme, transformé en épave. Mais il ne le montra pas. Il serra la main de sir John avec un sourire amical.

— Désirez-vous une tasse de café, monsieur le comte ? demanda Karina.

— Du café ! s'exclama Sir John. Est-ce là tout ce que vous trouvez à offrir à un vieil ami ? Du vin, Karina, ou bien du cognac. Que préférez-vous, Droxford ?

Le comte lut la muette prière dans les yeux de Karina :

— Il est un peu tôt pour boire de l'alcool. Un café en revanche, me ferait grand plaisir, et je suis sûr que vous allez me tenir compagnie.

Sir John aurait énergiquement refusé si Karina ne lui avait posé une main sur le bras, arrêtant les mots qui se formaient sur ses lèvres.

— D'accord, grommela-t-il, une tasse de café. J'en attendais une, justement.

— Je suis sûre qu'il est prêt, maintenant, dit Karina.

La jeune fille se tourna vers la porte et ce mouvement laissa apercevoir les bleus laissés par son père sur son bras blanc. Alton Droxford reconnut aussitôt la marque de doigts brutaux. Masters n'avait donc pas exagéré !

Karina dut attendre à l'office. Elle avait elle-même astiqué le service à café et le plateau le matin, mais madame James ne se souvenait plus de ce qu'elle avait fait du sucre. Karina revint avec appréhension vers le bureau: n'allait-elle pas, en revenant, entendre son père parler de sa voix rauque et coléreuse ?

Elle fut ravie de l'entendre rire à propos d'une remarque du comte. Quand elle eut posé le plateau sur la table et versé le café, son père prit la tasse qu'elle lui tendit et but sans faire le moindre commentaire. Elle hésitait sur la conduite à adopter: devait-elle laisser les deux hommes en tête-à-tête ou se mêler à leur conversation ? Elle n'eut pas à se décider car après avoir bu son café, le comte se leva :

— Cela m'a fait le plus grand plaisir de vous revoir, Rendell... J'espère que vous reviendrez vite parmi nous.

— Je ne retournerai jamais à la Chambre des Communes, rétorqua sombrement sir John. Je n'ai plus les moyens de faire campagne, en fait je n'ai même plus les moyens de vivre.

— Je suis désolé d'apprendre que vous êtes dans une telle situation, répondit le comte. J'espère qu'une fois rétabli vous accepterez de venir dîner chez moi. J'ai à présent l'intention de m'installer dans le comté et d'y vivre régulièrement

— Vous allez reprendre la charge de lord-lieutenant, je suppose, maintenant que Handley est mort...

Ce soudain d'éclair d'intuition, quand on s'y attendait le moins, était typique de son père, pensa Karina. Elle avait dû lui parler de la mort de lord Hanley, à moins que ce ne fût un de ses vieux compagnons de chasse. Et il se souvenait parfaitement que la charge de lord-lieutenant du comté revenait à Alton Droxford.

— Vous avez vu juste, répondit le comte d'un ton ferme. Sa Majesté devrait d'ici peu m'accorder officiellement ce titre.

Il sortit de la pièce, précédé de Karina.

— Je voudrais vous parler, dit-il.

Elle se dirigea vers le salon, une pièce encore plus nue que le bureau. Seuls un tapis, un sofa et les rideaux des fenêtres témoignaient du faste d'antan. Tout le reste avait été vendu, les meubles, les tableaux, le miroir sculpté qui ornait autrefois la cheminée, le petit secrétaire en noyer devant lequel s'asseyait sa mère pour faire son courrier, jusqu'aux chaises marquetées qui durant cinq générations s'étaient transmises de père en fils.

Sans tenter d'excuser l'absence de mobilier, Karina, les doigts serrés et les yeux levés d'un air interrogateur, attendit que le comte prît la parole. Mais la question qu'il lui posa la surprit.

— Vous n'avez pas de famille qui puisse vous accueillir ?

— Pourquoi ?

Il regarda les bleus sur son bras et demanda :

— Cela arrive souvent ?

— A chaque fois qu'il pense à ma mère, répondit-elle calmement. Il l'aimait tellement, il lui est intolérable de vivre sans elle. Alors, sa colère s'abat sur moi, son unique fille.

— Et que se passerait-il si vous partiez ?

Elle battit des paupières et rougit :

— Père a une... amie. Elle sait bien mieux que moi veiller sur lui, mais elle refuse de venir s'installer ici tant que j'y suis. Mais si Père était seul, elle viendrait. Elle est très généreuse et dispose d'une petite fortune personnelle. C'est une des raisons pour lesquelles j'aimerais bien être... mariée.

Il y eut un moment de silence.

— A propos de ce mariage... Vous êtes la plus acceptable de toutes celles que j'ai vues défiler hier ! Et au moins vous devriez m'être reconnaissant de vous sauver de ce genre de brutalités.

— Vous... vous voulez dire que... vous allez m'épouser ?

— Oui. Mais souvenez-vous que je le fais à mon corps défendant. J'abhorre les circonstances qui m'obligent à prendre une épouse alors que je n'ai aucun désir de me marier. Je ne serai sans doute pas un mari particulièrement agréable, Karina, alors ne venez pas vous

plaindre plus tard... Vous savez ce qui motive ma décision, j'espère que vous ne vous faites aucune illusion !

— Non, rassurez-vous. Mais je suis ravie de me marier avec vous, monsieur le comte. Pas seulement pour échapper à... tout cela, mais aussi parce que je suis sûre que nous nous entendrons très bien.

Son ton enthousiaste fit, malgré sa colère, briller les yeux du comte.

— Dieu seul sait à quoi je m'engage en vous épousant ! s'écria-t-il. Je serais sans doute plus tranquille en demandant la main d'une des oiselles sans cervelle qu'on m'a présentées hier après-midi !

Une fossette apparut sur la joue de Karina :

— Ne vous avais-je pas dit qu'elles ne vous répondraient que par des *Oui, monsieur le comte ! Non, monsieur le comte ?* Je parie qu'elles n'ont même pas levé les yeux en vous parlant.

— Si vous ne m'en aviez pas si sournoisement averti, je l'aurais sans doute à peine remarqué...

— Vous ne pouvez pas m'en vouloir d'avoir tenté de mettre de mon côté toutes les chances de les coiffer au poteau !

— C'est donc ainsi que vous considérez ce qui s'est passé ?

— L'équivalent d'une victoire à Ascot ! répliqua-t-elle.

Il ne put s'empêcher de rire.

— Vous êtes incorrigible ! Mais lorsque vous serez ma femme, vous serez obligée d'apprendre non seulement à bien vous comporter, mais aussi à tenir votre langue.

— J'espère être surnommée « l'amusante comtesse de Droxford », rétorqua Karina. Je vous promets de ne jamais vous répondre aussi naïvement que mes rivales.

— Je suppose qu'il me faut maintenant annoncer la nouvelle à votre père... Je dois, si je ne me trompe, aller lui demander votre main.

— C'est trop tard, vous feriez mieux de me laisser le lui annoncer. Quand pensez-vous que nous devrions nous marier ?

— Je n'y ai pas encore réfléchi...

— Puis-je faire une suggestion ?

— Naturellement.

— Alors, je crois que nous devrions ne pas perdre de temps, au cas où Sa Majesté déciderait de ne pas attendre et de confier la charge au duc de Severn.

— Croyez-vous que si cela se produisait, je reviendrais sur ma parole ?

— Je n'en ai pas le moindre doute, répondit-elle franchement. Mais vous voulez être sûr de votre charge et je veux être sûre de vous ! (Elle hésita un instant avant d'ajouter :) Ne pourrions-nous pas nous marier discrètement dans la chapelle de Droxford Park, sans prévenir

personne ? Après, vous pourrez toujours expliquer que la cérémonie a été célébrée en toute intimité, pour cause de maladie dans la famille de la mariée. Ce qui ne serait pas tout à fait faux: avouez que père ferait mauvaise figure à un grand mariage !

— Je comprends ce que vous voulez dire...

— Ensuite, nous pourrions partir pour Londres, afin d'échapper aux visites de félicitations de tout le comté. Quand les gens liront la nouvelle dans *La Gazette*, nous serons partis. Vous n'avez même pas besoin d'indiquer la date du mariage.

— Vous semblez avoir pensé à tout. J'avoue que je me sens un peu dépassé...

— Si vous y réfléchissez, vous verrez que c'est probablement la solution la plus sage.

— Vous avez raison, admit-il. Mon chapelain peut nous marier, et nous partirons pour Londres aussitôt après. Cela coupera court aux questions et aux commérages.

En prononçant ces dernières paroles, il pensait plus précisément à lady Sibley. Il se doutait bien qu'elle ne serait pas particulièrement enchantée en voyant l'épouse qu'il s'était choisie. Quoiqu'on puisse dire de Karina, son charme et sa beauté étaient indéniables.

Elle avait tourné la tête, et son profil aristocratique se découpait maintenant sur le mur du salon.

Elle est superbe ! pensa-t-il. Tout le monde va imaginer que je suis passionnément épris d'elle.

— Nous allons suivre votre proposition à la lettre, continua-t-il. Je pars immédiatement chercher à Londres une dispense de publication de bans. Je serai de retour demain matin et ma voiture viendra vous prendre dans l'après-midi. A trois heures, cela vous conviendrait ? Nous pourrions être à Londres pour dîner.

— Je serai prête. Si je peux persuader Père de venir, il me mènera à l'autel. Sinon, je suppose que vous pourrez trouver un autre témoin ?

— Aucun problème, répondit le comte en jetant à la jeune fille un regard intrigué.

Il n'avait jamais imaginé qu'une aussi jeune fille puisse parler avec tant de calme et de raison de son proche mariage.

Karina leva vers lui des yeux qui brillaient comme des escarboucles :

— Je dois vous remercier de votre offre, monsieur le comte, dit-elle cérémonieusement. Je vous promets d'être une épouse accommodante, de tenir mon rang et de ne pas me mêler de vos autres... occupations. C'est un marché entre nous, et j'espère que vous ne le regretterez jamais.

— Je l'espère aussi, Karina.

Il approcha de ses lèvres la main de la jeune fille. Il n'y avait rien de plus à ajouter. Il s'effaça pour qu'elle le précède dans le vestibule, sortit et monta dans son phaéton. Debout sur les marches, elle leva son bras nu en signe d'adieu. Elle ressemble à une jeune divinité de la mythologie grecque, songea-t-il.

Il calma ses chevaux avant de prendre les rênes. Mais déjà, l'avenir le remplissait soudain d'une étrange appréhension.

— Au diable le roi ! maugréa-t-il à voix basse. Je n'ai nul besoin dans ma vie d'une épouse comme Karina Rendell, et encore moins d'une de ces stupides jouvencelles...

Karina monta dans la voiture qui l'attendait depuis plus d'un quart d'heure. Au dernier moment, elle avait eu tellement de détails à régler à Blake Hall qu'il lui avait été impossible d'être prête avant.

En descendant les marches, elle avait regardé d'un air approbateur la superbe paire d'alezans qui tiraient le plus neuf et le plus élégant des landaus du comte. Elle aurait bien aimé prendre elle-même les rênes, plutôt que de trôner sur les coussins à l'intérieur de la voiture. Elle eut un petit sourire en pensant à la stupéfaction du comte si jamais elle arrivait, assise à la place du cocher, et celui-ci relégué à l'intérieur. Elle avait l'intuition qu'il n'apprécierait pas ce genre de plaisanterie... Elle espérait bien toutefois avoir un jour le courage de le prier de lui acheter un cabriolet qu'elle pourrait conduire elle-même, bien qu'une telle demande dût obligatoirement susciter une question: où avait-elle appris à guider des chevaux ?

A la mort de sa mère, le père de Karina était parti pour Londres, la laissant sans argent pour payer les serviteurs, et même pour acheter à manger. Elle s'était alors aperçue qu'elle pouvait gagner ce qui, à l'époque, lui paraissait une somme considérable, en travaillant pour le compte d'une écurie située à trois kilomètres de Blake Hall, L'établissement, récent et de grande classe, louait des chevaux de selle et d'attelage. Le propriétaire avait du mal à trouver dans la région de jeunes cavaliers assez expérimentés pour l'aider à assouplir les bêtes qui commençaient à faire la réputation de sa maison. C'était un homme d'une quarantaine d'années, qui fréquentait toutes les foires aux chevaux de la région et cultivait ses relations avec les autorités et ses clients londoniens. Lorsque Karina lui proposa ses services, il l'embaucha sans hésiter. C'est ainsi qu'elle passa chaque jour de nombreuses heures à habituer ses chevaux à une selle ou à conduire des phaétons à deux, trois, ou même quatre chevaux sur piste du manège ou le long des routes de campagne. Elle fit ce travail avec beaucoup de plaisir, non sans penser combien sa mère eût été choquée de la voir accepter de l'argent pour une tâche qu'elle aurait considérée comme servile. Pourtant, durant les longs mois d'absence de son père, ce fut grâce aux guinées rapportées de l'écurie que personne à Blake Hall ne mourut de faim.

Karina s'appuya au dossier rembourré et ferma les yeux, songeant aux chevaux qu'elle allait pouvoir monter quand elle serait l'épouse du comte. Elle avait toujours entendu dire qu'il était expert dans ce domaine. Étant sa voisine, elle avait suivi ses succès aux courses et savait qu'il avait à l'entraînement des pur-sang qui seraient sans doute les favoris des grandes manifestations hippiques de la saison prochaine.

Sa passion pour les chevaux lui avait presque fait oublier pourquoi elle se rendait à Droxford Park. D'ailleurs, elle n'arrivait pas à y croire... N'était-elle pas en train de rêver ? Était-ce bien elle, en route pour sa cérémonie de mariage ? Elle avait eu tellement à faire depuis la visite de lord Droxford qu'elle avait à peine eu le temps de penser à ce que signifiait vraiment « épouser le comte ».

Dès le départ de celui-ci, elle avait préparé le déjeuner de son père, puis s'était hâtée de descendre aux écuries où travaillait Jim, un jeune fils de fermier, qui l'aidait à s'occuper des chevaux. En échange, Karina l'autorisait à les monter. Sir John aurait été furieux d'apprendre qu'un petit paysan du coin avait l'effronterie de monter ses chevaux de chasse. Mais lorsque le palefrenier, qui n'avait pas reçu ses gages depuis six mois, était parti, Karina n'avait pu assumer seule l'entretien des deux bêtes en plus de tout ce qu'elle devait faire à la maison, et l'aide de Jim était une bénédiction.

— Selle-moi Martin-Pêcheur, lui avait-elle ordonné. Puis tu iras jusque chez M. Abbott, le marchand de meubles de Severn, et tu lui demanderas de venir me voir ce soir, ou demain matin à la première heure. Tu lui diras que c'est très urgent !

— Vous voulez dire celui qui habite dans la maison tout contre l'église, mam'zelle ?

— Oui. Et veille bien à lui faire promettre de venir sans faute. Jim, c'est d'une importance capitale.

— J'lui dirai, mam'zelle.

Il posa la selle d'amazone sur le dos de Martin-Pêcheur, serra la sangle, glissa les rênes par-dessus la tête de l'animal et aida Karina à monter. Elle disposa soigneusement sa robe de façon à ne pas la déchirer, se dirigea, à travers champs comme d'habitude, vers le domaine du duc de Severn. Mais au lieu de laisser, comme à l'accoutumée, son cheval à la limite des deux propriétés, elle contourna le château, pour passer par la porte de derrière.

En descendant de cheval, elle eut la chance d'apercevoir un palefrenier inoccupé.

— Pourriez-vous surveiller Martin-Pêcheur ? Ou bien l'emmener à l'écurie, si vous avez du travail. J'irai l'y chercher plus tard !

L'homme acquiesça.

— Merci beaucoup, c'est très aimable de votre part...

Elle accompagna ces mots d'un sourire si éblouissant que l'homme remarqua en entrant dans l'écurie :

— Dommage que la fille de Sa Grâce ne soit aussi jolie que miss Rendell, la petite de Blake Hall ! Elle aurait plus de chances de trouver un mari !

Une fois dans le château, Karina suivit les couloirs dallés de la partie de la maison réservée aux serviteurs, jusqu'à un petit escalier menant au second étage. Comme elle s'y attendait, elle trouva Elizabeth dans la salle d'études, occupée à un travail de tapisserie, dans lequel elle excellait. Par un heureux hasard, elle était seule, la gouvernante ayant emmené ses plus jeunes frères et sœurs en promenade.

Lorsque la porte s'ouvrit et qu'Elizabeth vit son amie, elle se leva aussitôt :

— Karina ! J'espérais bien que tu allais venir ! Je t'ai même attendue hier soir ! Je meurs d'envie de savoir ce que tu penses de la garden-party !

— Tu t'es bien amusée ?

— Pas du tout ! C'était abominable ! répondit franchement la jeune fille. Mère n'a pas arrêté de me présenter à des messieurs. Naturellement, à la minute où je les regardais, tout ce que j'étais censée dire me sortait de la tête et bien sûr, fatigués de la compagnie d'une muette, ils finissaient par s'éloigner. Mère était furieuse. « Parlez Elizabeth, voyons!... Peu importe ce que vous dites, mais parlez ! »

Karina éclata de rire :

— Ma pauvre Elizabeth, il faut vraiment que tu arrives à surmonter cette timidité.

— Mais je n'y peux rien... Et tu sais combien je déteste la foule ! Je n'avais qu'une envie, te rejoindre dans notre arbre. Tu voyais bien, de notre poste de vigie ? Et lady Sibley est venue à la tonnelle ? Je parie qu'elle y a emmené lord Droxford, je les ai vus déambuler ensemble sur la pelouse !

Mais Karina s'aperçut qu'elle était absolument incapable de raconter ce qu'elle avait vu à Elizabeth. Était-ce par gêne, ou par la loyauté envers son futur époux ? Elle n'aurait su le dire, mais il était au-dessus de ses forces de décrire le comte en train de faire la cour à lady Sibley ou d'apprendre à Elizabeth combien il désirait être nommé lord-lieutenant du comté. Fuyant le regard curieux de son amie, elle détourna la tête et, peu habituée à mentir, balbutia en sentant le rouge lui monter aux joues :

— Je ne suis pas restée longtemps, ce n'était pas amusant là-haut, sans toi !

— Quel dommage ! Et moi qui pensais que tu aurais tant à me raconter ! Lady Sibley m'a présentée à lord Droxford. Il est séduisant,

très séduisant même, mais il me fait peur. Je n'ai pas trouvé un seul mot à dire, ce qui a rendu mère, encore plus furieuse !

— J'ai besoin de ton aide, Elizabeth...

— A quel propos ? Encore des ennuis chez toi ? Ton père n'est pas retombé malade, j'espère...

Karina hocha la tête:

— Non, non, c'est autre chose... Il a été invité par lord Droxford à lui rendre visite, demain après-midi. Je dois l'accompagner, mais... je n'ai absolument rien à mettre!

— Tu es invitée à Droxford Park ! Mais c'est une grande nouvelle, Karina ! C'est une réception ?... Je me demande si lady Sibley sera présente...

— Je ne crois pas... répondit évasivement Karina. Elizabeth, accepterais-tu de me prêter une robe ? Je te promets d'y faire très attention.

— Bien sûr ! Mais mère ne doit pas le savoir, elle serait extrêmement fâchée, tu sais !

— Je n'en doute pas ! Mais tu comprends bien que je ne peux pas aller à Droxford Park dans cette toilette !

En disant ces mots, elle jeta un coup d'œil à la robe de coton, bien trop juste pour elle, dont elle était vêtue.

Elle venait d'avoir quinze ans lorsque sa mère était morte, trois ans auparavant. Depuis, elle n'avait jamais eu d'argent pour s'acheter une toilette neuve. Maintenant, elle regrettait amèrement de ne pas avoir conservé les vêtements de sa mère car, bien que légèrement démodés, ils étaient tous superbes. La plupart d'entre eux étaient même somptueux, car lady Rendell, en tant qu'épouse d'un membre du Parlement, devait assister à de nombreuses cérémonies officielles.

Mais quand sir John, ayant perdu au jeu tout ce qu'il possédait, était revenu de Londres si malade que ses jours étaient en danger, Karina avait vendu les vêtements de sa mère. Rien que d'y penser, elle en rougissait encore. Cependant, à l'époque, l'offre d'une voisine lui avait paru une chance à ne pas laisser passer. La jeune femme se mariait dans deux semaines et quittait aussitôt le pays. « Cela me laisse si peu de temps pour acheter mon trousseau ! avait-elle ajouté. Les vêtements de votre mère me vont parfaitement, je vous en prie, laissez-moi vous les acheter. J'ai économisé vingt livres, et je suis prête à payer tous ceux que vous accepterez de me vendre ».

Karina avait eu l'impression de commettre un sacrilège mais elle ne pouvait plus aller travailler à l'écurie de chevaux de louage et son père étant souffrant, les factures s'étaient accumulées : l'infirmière, le docteur, le pharmacien, les nourritures raffinées destinées à aiguïser l'appétit du malade et surtout le combustible pour éviter qu'il ne prenne froid. L'hiver était peu clément et le charbon coûtait cher. Le

marchand lui avait clairement fait comprendre qu'il n'en livrerait pas un sac de plus tant qu'elle n'aurait pas payé les précédents. Les vingt livres leur avaient permis de passer l'hiver. Jamais Karina n'avait osé avouer à son père d'où était venu l'argent, dépensé à cette époque.

Mais maintenant, elle songeait avec regret à toutes ces jolies robes qu'elle aurait pu retoucher. Elle savait que le comte lui achèterait les toilettes convenant à son rang. Mais elle ne pouvait tout de même pas lui mendier une robe de mariée !

— Viens voir, dit Elizabeth en prenant Karina par la main. Mère a grogné à chaque nouvelle facture de couturier, mais elle espère, grâce à ces toilettes, changer le vilain petit canard en beau cygne blanc ! Pauvre maman ! J'aimerais tant avoir le courage de lui dire qu'elle se fait des illusions...

Karina avait toujours adoré le sens de l'humour d'Elizabeth et son aptitude à se moquer d'elle-même. Mais la timidité de son amie l'empêcherait toujours de briller en société.

Quand je serai mariée, pensa-t-elle, je l'inviterai à Londres. Je pourrai peut-être lui trouver un mari gentil et compréhensif... Mais n'était-ce pas le mari que désiraient toutes les femmes ? Elizabeth serait sans doute terrifiée par un mari comme lord Droxford. Et moi-même, il n'aurait pas de mal à m'intimider...

Karina n'eut pas le temps de s'appesantir sur cette idée, Elizabeth vait ouvert les portes de sa penderie, laissant apparaître une profusion de robes toutes plus ravissantes les unes que les autres, blanches, pour la plupart, comme il convenait à une débutante, et toutes à la dernière mode.

Cette saison, les tailles étaient très cintrées et les jupes amples, portées sur plusieurs jupons de soie. Les décolletés bateau laissaient voir les épaules et des manches bouffantes, en tulle ou en gaze, contrastaient avec le corsage taillé près du corps.

Toutes les robes d'Elizabeth étaient gracieuses et élégantes, mais trop ornées, avec des rubans, des plumes, des fleurs, des nœuds, des volants, des ruchés...

— Mère a toujours préféré la simplicité, murmura-t-elle comme si elle se parlait à elle-même.

— Moi aussi, répondit Elizabeth. Je trouve que dans la plupart, j'ai l'air d'un saumon dressé sur un plat d'argent, avec trop de persil et de mayonnaise !

— Laquelle peux-tu me prêter ?

— Pas celle-ci, ornée de guipure, car je ne l'ai encore jamais mise, ni celle-là, avec les nœuds et des boutons de rose : c'est la préférée de maman. (Elle en décrocha une autre :) Mais il y a celle-là... Mère pensait qu'elle avait fait une erreur en la commandant, alors il est peu probable qu'elle me dise de la mettre, du moins avant que tu ne me la

rendes.

Elle lui tendit une robe de mousseline immaculée. La jupe, portée sur trois jupons de soie, était très ample mais sans ornement, le décolleté n'était bordé que d'une fine dentelle posée à plat et les manches gigot n'étaient pas d'une taille exagérée.

— Elle est ravissante! Bien plus jolie que les autres !

— C'est aussi mon avis, mais Mère la trouve trop austère.

— Je peux vraiment la mettre demain?

— Bien sûr. Enveloppons-la soigneusement. Tu es venue à cheval, je suppose ?

— Évidemment. Mais je suis sûre que je peux m'arranger avec un paquet, Martin-Pêcheur ne prend pas de risques, il n'est plus tout jeune.

— Tu ne veux pas de chapeau ?

— J'avais oublié...

— Je n'en manque pas, tu sais...

Elle ouvrit un profond tiroir dans lequel se trouvaient une demi-douzaine de chapeaux, qu'elle sortit un par un.

Les calottes cylindriques, tellement à la mode à l'époque de la Régence, avaient cédé la place à des coiffures moins volumineuses, portées sur le sommet de la tête et ornées de plumes et de fleurs. Tous les chapeaux d'Elizabeth étaient au goût de la duchesse, très décorés et, aux yeux de Karina, bien trop écrasants pour quelqu'un de menu. Mais il y en avait un qui lui plaisait, blanc, tout simple. Il était fait pour aller avec la robe qu'Elizabeth lui avait prêtée: en dentelle blanche, s'attachant sous le menton par des rubans de mousseline bordés d'une minuscule dentelle assortie.

Karina l'essaya : ses cheveux et son visage étaient comme auréolés d'un halo immaculé qui la faisait paraître très jeune et en même temps exceptionnellement jolie.

— Je peux réellement te l'emprunter?

— Oui, mais comment vas-tu le ramener chez toi ?

— Sur ma tête ! Je vais partir par l'escalier de service, personne ne me verra...

Karina embrassa chaleureusement son amie.

— Merci, chère Elizabeth, je n'oublierai jamais ta générosité. Je te redevrai cela, je te le promets !

— Mais je ne veux pas ! protesta Elizabeth. Tu sais bien que notre amitié signifie pour moi plus que je ne saurais dire. Je ne m'amuse qu'avec toi. Je déteste faire mon entrée dans le monde et aller à toutes ces horribles réceptions. Mère n'arrête pas de me gourmander, je me sens maladroite, ce qui me rend muette comme une carpe !

— Tout cela changera un jour, va: En attendant, pense à moi demain et souhaite-moi que tout se passe bien à Droxford Park.

— Bien sûr ! répondit Elizabeth. Mais tu ne vas quand même pas me dire que tu es anxieuse à l'idée d'y aller ! Rien ne t'effraie, toi, et je suis sûre que le terrifiant lord Droxford en personne ne te ferait pas peur.

— Je n'en suis pas si sûre !

Elle embrassa de nouveau Elizabeth et descendit en courant l'escalier de service, sa robe de mariée dans un paquet sous le bras et son chapeau de noces sur la tête.

Le lendemain, après s'être contemplée dans le miroir de sa chambre, Karina ne se reconnut pas. Elle n'avait plus rien à voir avec la sauvagette qui était descendue d'un arbre pour demander à lord Droxford de l'épouser.

La robe prêtée par Elizabeth mettait en valeur la finesse de sa taille, si menue qu'elle avait dû rétrécir la ceinture de plusieurs centimètres, et soulignait avec délicatesse la douce courbe de sa jeune poitrine. La mousseline blanche et le petit chapeau immaculé posé sur les cheveux d'or semblaient rendre son teint de lis encore plus transparent et faisaient ressortir l'éclat de ses immenses yeux verts.

En se voyant dans la glace, elle avait poussé un petit soupir de satisfaction, mais une fois descendue au rez-de-chaussée, elle avait découvert que tout allait mal.

En effet, la veille, M. Abbott, dès réception du message apporté par Jim, s'était empressé de venir à Blake Hall. Karina lui avait vendu pratiquement tout ce que contenait la chambre de sa mère puis avait aussitôt fait parvenir à leurs différents fournisseurs l'argent qui leur était dû. Malheureusement, le marchand de vin, bien content d'être payé d'une créance dont il commençait à désespérer, avait aussitôt apporté au manoir une caisse de cognac. Le vieux James, qui n'avait pas touché ses gages depuis des mois, avait jugé que l'heure était à la célébration et monté une bouteille dans la chambre de son maître.

Quand Karina s'était aperçue de ce qui se passait, son père était complètement ivre et elle n'avait pu le mettre au lit. Et ce matin, sir John était d'une humeur exécrable. Lorsqu'elle était descendue pour voir s'il était en état d'assister au mariage, il l'avait accusée des pires méfaits, en particulier d'avoir dépensé pour elle-même l'argent obtenu en vendant les meubles de sa mère. Elle n'avait pu l'empêcher de la frapper qu'en lui donnant à boire. A l'heure du repas, il était incapable de parler, ou même de bouger.

Quand, une fois habillée, elle était descendue attendre la voiture qui devait la conduire à Droxford Park, elle s'était aperçue que son père, ayant glissé de son fauteuil, gisait sur le sol. Elle et le vieux James avaient eu le plus grand mal à le relever, et elle avait craint un instant que ses efforts ne fassent craquer la robe d'Elizabeth. Ils

avaient finalement réussi à tirer et pousser sir John dans son fauteuil. Mais il était à demi inconscient et lorsque Karina était allée lui faire ses adieux, elle s'était rendu compte qu'il ne savait même pas qui lui parlait.

Avant de quitter la maison, elle avait chargé Jim d'apporter à Mme Arbuthnot, l'amie de son père, une lettre dans laquelle elle lui expliquait qu'elle se mariait et la priait de venir dès que possible s'installer au manoir. Karina savait qu'elle viendrait: depuis dix ans, elle nourrissait pour sir John un amour aussi fervent que désintéressé. Il l'aimait aussi, à sa façon, et jusqu'à ce que sa goutte empire au point de lui interdire de quitter le manoir, il allait lui rendre visite trois ou quatre fois par semaine.

En quittant Blake Hall, elle avait poussé un petit soupir de soulagement car elle laissait maintenant à quelqu'un d'autre les responsabilités qui, depuis trois ans, avaient pesé si lourd sur ses épaules.

Mais quand le landau, quittant la route, tourna dans l'allée menant à Droxford Park, elle se sentit soudain effrayée par ce qui l'attendait. Elle avait oublié que le château, qu'elle n'avait vu que deux ou trois fois auparavant, était si imposant. Le soleil était caché et un amoncellement de nuages se reflétait dans le lac. Avec les cygnes noirs glissant sur les eaux couleur de plomb, le paysage n'était pas très engageant.

«Ma future demeure... Serai-je capable de m'y retrouver dans ce dédale de pièces, de commander une armée de serviteurs, de recevoir avec grâce ? »

En demandant au comte de la prendre pour épouse, elle n'avait songé qu'à la personnalité de celui-ci, et oublié son éminente position sociale, son énorme fortune, ses nombreuses propriétés. Pourtant, elle en avait entendu parler depuis son enfance : Droxford Park, où le roi George IV avait fait plusieurs séjours, Droxford House, à Londres, où un bal donné par le comte avait rivalisé avec les réceptions les plus fastueuses du régent à Carlton House. Et puis, ses autres propriétés... un pavillon de chasse dans le Leicestershire, un château médiéval en Écosse, un vaste manoir en Irlande... Et aussi l'écurie de courses du comte, son yacht, et des douzaines d'autres biens dont le souvenir lui venait à l'esprit comme un essaim d'abeilles. Comment avait-elle eu l'effronterie de demander à un tel homme de l'épouser ? Comment avait-elle pu, ne fût-ce qu'un instant, se croire capable de jouer le rôle qu'il attendrait nécessairement de son épouse ?

Elle eut une folle envie d'ordonner au cocher de faire demi-tour et d'envoyer au comte une lettre expliquant qu'elle ne pouvait l'épouser, que c'était une erreur d'avoir cru ce mariage possible. Une idée la rassura cependant : le comte n'avait pas la moindre envie de l'épouser,

il ne le faisait que pour obtenir sa charge de lord-lieutenant. Si elle le décevait en n'étant pas à la hauteur du rôle qu'il lui demandait de tenir, ce serait sa faute à lui autant que la sienne. Ce raisonnement calma ses craintes et avant que d'autres pensées ne fissent renaître son appréhension, le landau arriva devant la porte. Elle aperçut une longue rangée de laquais en livrée et le majordome, debout sur le seuil.

Les yeux baissés, elle monta l'escalier, parfaitement consciente de tous ces regards qui la jaugeaient.

— Monsieur le comte vous attend à la chapelle, miss Rendell, dit respectueusement le majordome. Il m'a prié de vous transmettre ses hommages et de vous remettre ceci.

Il lui tendit un bouquet d'orchidées blanches. Karina le prit, touchée par cette attention du comte. Elle tremblait néanmoins de tous ses membres en suivant le majordome, qui traversa le grand vestibule et la conduisit le long de vastes couloirs décorés de toiles de maîtres et meublés de pièces rares d'ébénisterie française et anglaise. Le chemin lui parut long et son cœur battait si fort dans sa poitrine qu'elle n'entendait même pas le crissement des jupons de soie sous sa robe. Elle s'accrochait à son bouquet comme s'il avait été une bouée de sauvetage.

Enfin, après avoir traversé une enfilade de pièces, elle entendit les accents d'un orgue et vit devant elle, grandes ouvertes, les portes sculptées de la chapelle. Le majordome s'effaça et elle entra seule.

Dehors, le soleil venait d'apparaître entre deux nuages et un rayon de lumière filtra à travers les vitraux, illuminant les bancs sculptés et donnant aux bouquets qui décoraient l'autel une beauté presque céleste. Karina ne savait pas qu'elle était elle-même semblable à une fleur. Debout, immobile, entre les battants du portail, elle avait l'air dans sa robe blanche d'une rose blanche. Ses yeux, agrandis par l'appréhension, illuminaient son petit visage encadré de dentelle et auréolé d'or.

Elle vit alors le comte qui l'attendait au pied de l'autel, extrêmement élégant dans une veste de whipcord bleu foncé. Son expression était si grave, si sombre et si sévère qu'elle en resta clouée sur place. Il descendit alors à sa rencontre et sourit en arrivant près d'elle:

— Votre père n'a pu vous accompagner? demanda-t-il sur le ton de la conversation.

Son aisance rassura Karina:

— Il ne se sentait pas suffisamment bien, répondit-elle en levant ses yeux verts vers le comte.

Puis, assez bas pour que le chapelain n'entende pas, elle chuchota:

— Vous... vous êtes bien sûr que... que vous voulez m'épouser?

— Il est trop tard pour avoir des doutes, répliqua le comte... Allons, Karina, je suis sûr que tout se passera mieux que nous ne le craignons tous les deux !

L'intuition du comte, qui avait exactement deviné ce qu'elle ressentait, ne la surprit pas. Il lui offrit son bras, qu'elle prit machinalement, et la conduisit au milieu du chœur entendre la bénédiction nuptiale.

Au cours du trajet vers Londres, Karina eut du mal à se remémorer les détails de la cérémonie. Elle avait entendu la voix du comte, posée mais grave, prononcer les paroles sacramentelles, mais lorsqu'elle les avait répétées après lui, elle avait cru écouter la voix d'une inconnue.

Après la bénédiction, ils étaient allés boire une flûte de champagne dans un immense salon,

— Y a-t-il quelque chose que vous voudriez faire avant de partir ? avait demandé le comte.

— Pourrais-je voir vos chevaux ?

Le comte avait eu l'air surpris. Ses invités à Droxford Park choisissaient généralement de visiter sa galerie de tableaux, ou bien d'admirer la vaste salle des banquets, le salon de musique ovale, l'exceptionnelle bibliothèque, ou de déambuler dans l'orangerie où poussaient des plantes tropicales, enfin de voir quelques-unes des merveilles qui abondaient au château. Mais personne n'avait jamais, lors d'une première visite et avant même d'avoir parcouru la maison, demandé à voir les écuries.

— Si vous le désirez, avait-il répondu, je serais ravi de vous montrer quelques-uns de mes pur-sang.

Il avait remarqué qu'en quittant la maison elle avait non seulement posé son bouquet, mais aussi retiré ses gants. C'est avec stupéfaction qu'il avait vu le visage de Karina s'illuminer devant les chevaux, auxquels il tenait le plus. Jamais il n'aurait imaginé qu'elle s'y connaissait dans ce domaine. Elle avait insisté pour entrer dans la stalle d'un étalon qui avait blessé deux garçons d'écurie, et que le chef palefrenier lui-même comparait à un vrai démon.

— Avec moi, il se comportera bien, avait-elle assuré.

Et c'était exactement ce qui s'était passé. Elle avait parlé tout doucement à l'étalon jusqu'à ce qu'il la laisse lui caresser l'encolure, puis le chanfrein.

— Comment se fait-il que vous sachiez calmer cet animal indomptable ? demanda le comte.

— Je crois que j'ai toujours su parler aux chevaux, répondit Karina. Les chevaux s'agitent quand ils sentent qu'on a peur d'eux. Mais si on les aime, ils le savent aussi.

Elle jeta un coup d'œil au chef palefrenier, comme pour demander confirmation :

— C'est exact, madame la comtesse. Mais il y a peu de gens qui savent y faire!

— Mais alors, vous devez avoir été en contact avec un grand nombre de chevaux! s'exclama le comte.

Sachant que sir John, même du temps où il était membre du Parlement, n'était pas assez riche pour s'offrir une écurie, il s'étonnait de son expérience. Elle pensa avec un peu de culpabilité à tous les chevaux à demi dressés, parfois même à peine débourrés qu'elle avait montés. Mais ce n'était pas le moment d'avouer son travail à l'écurie de louage et elle détourna l'attention de lord Droxford en le complimentant sur sa plus récente acquisition.

Quand ils quittèrent finalement Droxford Park, il était déjà tard et comme le comte était pressé d'arriver, ils voyagèrent dans son léger phaéton tiré par quatre chevaux fougueux. Le landau, plus haut, suivait derrière.

Karina sentait que le vent de la course la décoiffait, mais elle s'en moquait. La vitesse était excitante, de même que le fait d'être assise à côté du comte et d'être maintenant, aussi incroyable que cela puisse paraître, son épouse devant Dieu et les hommes.

Lorsque le majordome de Droxford Park s'était avancé pour leur adresser ses vœux de bonheur, elle avait enfin compris qu'elle était désormais comtesse de Droxford, la châtelaine de Droxford Park et l'épouse d'un des hommes les plus fortunés et les plus importants du pays. Comment cela avait-il été possible ? Et si ce n'était qu'un rêve ?

Droxford House, la résidence londonienne du comte, était presque aussi impressionnante que le château.

Datant de plus d'un siècle, elle se dressait en bordure des vertes frondaisons de Hyde Park et avait été modernisée par l'actuel comte juste après son accession au titre. C'était un hôtel particulier aussi magnifique qu'imposant dont le comte avait fait sa résidence principale. Il y régnait une atmosphère accueillante et chaleureuse, moins guindée qu'à Droxford Park.

Elle monta dans sa chambre faire un brin de toilette et vit en redescendant que le comte s'était déjà habillé pour dîner. Sa veste de satin vert olive lui allait à merveille et deux émeraudes scintillaient, l'une à sa cravate, l'autre au gousset de son gilet.

— Je crois qu'un peu de champagne s'impose... suggéra le comte lorsque Karina fit son entrée dans un des grands salons illuminés de centaines de bougies dans des chandeliers de cristal.

Des fleurs de serre disposées dans des coupes parfumaient l'atmosphère.

— J'ai déjà sablé le champagne aujourd'hui, remarqua-t-elle avec un sourire. Cela semble bien osé d'en boire une seconde fois !

— On ne se marie pas tous les jours !

— C'est vrai !

Un peu gênée par la boutade du comte, elle ne savait comment entamer la conversation. Dans le petit silence qui suivit, le majordome annonça :

— Le capitaine Frederick Farrington !

— Mon Dieu, Freddie, je t'avais complètement oublié! s'exclama le comte... N'avions-nous pas décidé de dîner ensemble ?

— C'est bien de toi, Alton ! s'écria le capitaine Farrington, jeune officier élégant et séduisant. La semaine dernière, nous avons projeté d'aller jeter un coup d'œil aux colombes ramenées de France par l'Abbesse...

Remarquant alors la présence de Karina, il s'arrêta net et la regarda.

— Karina, je vous présente Frederick Farrington, un très vieil ami, Freddie, voici mon épouse !

Le capitaine en resta bouche bée.

— Tu plaisantes ? balbutia-t-il.

— Mais non, rétorqua le comte, nous venons de nous marier, cet après-midi.

— Alors c'était vrai, ce que tu m'as dit l'autre jour avant de quitter Londres ? J'ai pensé que tu divaguais et qu'il était impossible que tu envisages de...

Se rendant compte qu'il manquait par trop de courtoisie, il se tut et, s'approchant de Karina, lui baisa la main.

— Je suis votre serviteur, lady Droxford! Pardonnez-moi mes mauvaises manières, mais votre mari m'a littéralement abasourdi. En qualité de vieil ami, j'espérais quand même être invité à son mariage !

— Personne ne l'a été, répondit Karina.

— Il s'est donc déroulé de manière infiniment plus agréable que ces manifestations mondaines auxquelles nous avons tous deux trop souvent assisté à Londres, intervint le comte.

— Marié ! répéta Freddie. Vraiment Alton, si je ne l'avais pas entendu de ta propre bouche, je refuserais de te croire ! Mais loin de moi l'idée de te blâmer !

Il accompagna ces mots d'un sourire admiratif à l'adresse de Karina, qui lui sourit en retour. Freddie lui semblait très sympathique.

— Un doigt de champagne, Freddie ? offrit le comte.

— Je serais ravi de boire à votre santé, naturellement, mais ensuite, je vais vous laisser. Je comprends très bien que tu aies oublié que nous devons dîner ensemble, Alton. Je vous prie tous les deux d'excuser mon intrusion et de ne pas m'en vouloir de m'être montré importun.

— Mais tu ne l'es pas le moins du monde, voyons ! dit fermement le comte. Reste dîner, nous serons enchantés d'avoir ta compagnie.

Le capitaine Farrington regarda Karina.

— Oui, oui, restez, je vous en prie. Et si vous et... mon mari... deviez sortir ce soir, ne pourrais-je vous accompagner ?

Elle comprit à l'expression du capitaine Farrington que, quel que fût le lieu où ils avaient prévu de passer la soirée, ce ne devait pas être un endroit pour elle.

— Non, non, se hâta-t-il de répondre. Mais Londres abonde en distractions. Vous êtes sûrs que vous ne préféreriez pas dîner eh tête-à-tête ?

— Tout à fait, rétorqua le comte avant que Karina ne pût parler.

— Alors, où pourrions-nous aller ensuite ? réfléchit à haute voix le capitaine Farrington.

— Il faut que je vous avertisse tout de suite que je n'ai pas de robe du soir, interrompit étourdiment Karina, alors peut-être feriez-vous mieux de me laisser ici. Cette robe est la seule que je possède, et encore n'est-elle pas vraiment à moi... on me l'a prêtée.

En disant ces mots, elle vit l'expression de stupéfaction sur le visage du capitaine. Fronçant le sourcil, le comte intervint :

— Je vous prie de m'excuser, Karina, j'aurais dû y penser...

— Heureusement qu'Elizabeth et moi sommes de la même taille, continua-t-elle. Je ne pouvais pas vous demander de m'acheter une robe neuve avant que nous ne soyons mariés, vous comprenez.

— Effectivement, c'eût été plutôt inconvenant ! remaqua-t-il d'un air amusé. Toutefois, nous allons y remédier dès demain. Vous n'aurez aucun mal à trouver dans Bond Street un trousseau complet.

— Quel plaisir en perspective ! s'écria joyeusement Karina.

— Encore un peu de champagne, Freddie ? offrit le comte en sortant la bouteille du seau d'argent aux armes des Droxford et en se versant un verre de vin pétillant.

— J'en ai bien besoin ! Je t'avoue, Alton, que je ne sais plus où j'en suis...

— Il est normal que tu sois un peu intrigué, mais nous en reparlerons... Maintenant, voyons plutôt où emmener Karina ce soir.

— Je sais ce qui pourrait être amusant, suggéra le capitaine Farrington. Que diriez-vous des jardins royaux de Cremome ?

— Seigneur, cet endroit existe toujours !

— Ils viennent d'être rouverts par le baron Random de Berenger, expliqua le capitaine. Il a construit un stade dans lequel il donne des leçons de divers sports. Il paraît même qu'il a des femmes parmi ses élèves.

— Qu'apprennent-elles ? demanda avidement Karina.

— Toutes sortes de sports tels que le tir à l'arc ou au pigeon. Et il y a une méthode nouvelle pour apprendre à nager aux élèves. En outre, on donne tous les soirs un concert, suivi d'un bal.

— Tout cela est bien tentant ! s'exclama Karina.

— Tu crois que nous pouvons y emmener Karina, Freddie ? demanda le comte d'un ton dubitatif.

— Oui, j'en suis même sûr. Beaucoup de nos amis y sont allés et ma sœur dit qu'elle y a passé un excellent moment. Il y a une bohémienne dans une tente, où ils se sont tous fait prédire l'avenir. Et le baron projette d'ajouter encore de nombreuses attractions... Naturellement, cela deviendra vite une sorte de fête foraine banale, et il est certain que ce sera alors trop mal fréquenté pour que la bonne société puisse s'y rendre, mais on dit que les jardins valent à peine d'être vus avant qu'ils ne soient envahis par la populace.

— Oh oui ! Allons-y, s'il vous plaît ! insista Karina.

Le comte accepta finalement d'aller y faire un petit tour après le dîner. Le repas dura longtemps car le chef s'était surpassé pour célébrer le mariage de monsieur le comte, et il faisait nuit quand ils arrivèrent aux jardins de Cremome.

Le parc, illuminé par des lampions multicolores, bordait la Tamise et était pourvu de discrètes petites charmilles. Le comte et le capitaine Farrington veillèrent à ce que Karina ne s'attarde pas dans ce coin et elle fut bientôt captivée par les compétitions de tir au pigeon, puis par le tir à l'arc et le jeu de palets.

Son enthousiasme pour toutes ces nouvelles attractions était contagieux. Le capitaine lança des défis au comte, pariant de fortes sommes, et tous deux se moquèrent l'un de l'autre et taquinèrent Karina. Ses remarques étaient si spontanées, elle était si gaie et naturelle que le comte rit beaucoup et, contrairement à ce qu'il avait craint, passa une excellente soirée.

Quand il oublie ses grands airs et sa dignité, il est vraiment très agréable, pensa Karina.

Le concert plut beaucoup à Karina mais le comte, trouvant quelques-uns des chants plutôt vulgaires et le public trop agité, refusa de rester pour le bal, à la grande déception de Karina.

Il était plus de minuit quand ils revinrent à Droxford House.

— Merci pour cette délicieuse soirée, dit Karina au capitaine Farrington qui lui faisait ses adieux.

— J'ai passé un très bon moment, dit-il en s'inclinant pour lui baiser la main. Nous nous reverrons d'ici peu, madame la comtesse, j'espère...

— Je l'espère aussi...

Elle jeta un coup d'œil au comte, attendant qu'il confirme sa réponse.

— A demain au *White's*, Freddie, dit brièvement celui-ci

— Très bien. Et félicitations, mon vieux ! Tu n'as pas besoin de mes vœux, il est clair qu'avec une si jolie épouse tu ne peux que nager dans

le bonheur.

Sa sincérité parut embarrasser lord Droxford qui sembla soudain très absorbé par une pile de lettres sur un guéridon.

Dès que leur invité fut sorti, Karina fit à son mari une petite révérence:

— J'ai passé une journée merveilleuse, murmura-t-elle. Je ne peux arriver à croire qu'il ne s'agit pas d'un rêve!

— Vous me voyez ravi d'apprendre que votre soirée vous a plu, répondit poliment le comte.

Un peu désappointée, elle se retira dans sa chambre. La pièce était vaste, majestueuse même, et luxueusement meublée. D'un baldaquin doré tombaient des tentures de soie bleu pâle, retenues des deux côtés par des angelots sculptés et dorés à la feuille, importés d'Italie. Le mobilier était français et le tapis d'Aubusson représentait un parterre de roses parsemé de rubans bleus.

Elle aurait voulu examiner toutes ces merveilles, mais elle était si fatiguée qu'elle décida de remettre au lendemain l'exploration de sa chambre, ainsi que du reste de la maison. Elle retira sa robe, sans penser qu'elle était censée sonner pour demander l'aide d'une femme de chambre. Elle se débrouillait seule depuis tant d'années qu'il ne lui vint pas à l'esprit qu'une pauvre servante fatiguée pût attendre quelque part qu'on veuille bien l'appeler.

Elle rangea la robe d'Élizabeth dans l'armoire, puis enfila le vieux peignoir de coton qu'elle portait depuis plus de cinq ans et commença à se brosser les cheveux. Vu leur longueur, cela prenait du temps et, au bout de quelques minutes, elle se sentit si lasse qu'elle décida de se coucher.

Sa vieille chemise de nuit rapiécée était étalée sur la courtepoinete. Elle portait ce vêtement depuis si longtemps qu'il était maintenant bien trop petit et elle ne s'y sentait pas à l'aise. De plus, se dit-elle, une telle vieillerie n'allait pas du tout avec l'élégance et le raffinement de la chambre. Sans plus réfléchir, elle la prit et la lança sur une chaise, puis vêtue de sa seule chevelure, se glissa dans le lit.

Elle se rendait compte maintenant à quel point elle avait souffert de la misère de Blake Hall, des murs nus, des tapis usés, des tapisseries fanées, des rideaux élimés. Elle commençait une nouvelle vie où tout n'était que beauté et elle se sentait belle, elle aussi. Elle poussa un petit soupir de satisfaction.

Un coup fut frappé à la porte et sans attendre la réponse, quelqu'un entra. Pensant qu'il s'agissait de sa femme de chambre, elle leva les yeux et vit, à son grand étonnement, que le comte était devant elle.

Il ferma la porte et, la chandelle à la main, traversa la chambre pour la poser sur la table de chevet à côté de celle de Karina. Muette

d'étonnement, elle le regarda approcher. Il portait une longue robe de chambre en brocart avec un col de velours d'où émergeait le volant blanc d'une chemise de nuit.

— Que faites-vous ici ? Que voulez-vous ? demanda-t-elle d'une voix étranglée.

— Voyons, Karina, n'ayez pas l'air si choquée! Nous sommes mari et femme...

Oubliant qu'elle s'était couchée sans chemise, elle s'assit brusquement et le comte aperçut en un éclair le bout rose de deux adorables seins d'albâtre, avant qu'avec un petit cri, elle ne remonte à deux mains le drap sous son menton.

— Vous... vous voulez dire... que vous avez l'intention de... dormir ici... avec moi?

— Dormir... Si l'on veut ! répondit le comte avec une petite moue ironique.

— Mais vous ne pensez pas... je veux dire... je ne vous... laisserai pas... balbutia Karina.

Le comte s'assit sur le bord du lit et contempla son épouse. Avec ses cheveux blonds descendant en cascade sur ses épaules nues et étalés sur les oreillers, elle était, à la lumière des bougies, d'une beauté à couper le souffle. Ses grands yeux verts paraissaient immenses, mais ils étaient assombris par la crainte et ce fut les lèvres tremblantes qu'elle articula :

— Il faut... partir. Ceci ne faisait pas partie de... de notre marché!

— Mais vous êtes ma femme! insista le comte.

— Une femme que vous avez épousée parce que... cela vous arrangeait, répliqua Karina. Vous avez dit vous-même que... qu'il ne fallait pas que je me fasse d'illusions !

— En tant que mari, j'ai certains droits !

— Alors vous auriez dû m'avertir de... vos intentions... Car si j'avais su, je ne vous aurais pas épousé. Pourquoi me... me voulez-vous ? Vous avez lady Sibley ! Vous êtes allé lui rendre visite le soir de la garden-party et... peut-être même avez-vous passé la nuit dernière avec elle !... Vous croyez que je vais vous laisser me toucher quand je sais pertinemment que c'est avec elle que vous voudriez être ?

— Là n'est pas la question, répliqua froidement le comte. Nous avons décidé d'un commun accord que nous ne mentionnerions jamais le nom de lady Sibley, ni d'aucune autre dame à laquelle je pourrais m'intéresser. Mais il me faut un héritier, Karina, et seule mon épouse peut me le donner.

— Vous pensez vraiment que nous pourrions... avoir un bébé... quand nous ne nous aimons pas ? demanda Karina d'un air scandalisé. Avez-vous pensé à ce que serait ce pauvre enfant ? (Elle rassembla tout son courage pour expliquer:) Votre père et votre mère

s'aimaient... J'ai toujours entendu dire qu'ils étaient heureux ensemble, et c'est pour cette raison que vous êtes comme vous êtes. Mon père adorait ma mère et elle le lui rendait, et... je suis née.

Le comte voulut parler mais elle continua sans lui en laisser le temps:

— Les filles laides ou stupides, ou bien les garçons avec les dents de lapin et un cerveau déficient sont tous nés de parents qui n'éprouvaient rien l'un pour l'autre et ne se sont mariés que par intérêt.

— Une fascinante théorie, mais dont je doute fort qu'elle fasse l'unanimité parmi ces messieurs du corps médical !

— Mais c'est ce que je pense ! s'écria Karina. Et je vous jure, monsieur le comte, que je n'aurai pas... votre enfant tant que... tant que je ne vous aimerai pas.

Le comte resta un instant silencieux, puis, une étrange lueur s'allumant au fond de son regard, il dit d'une voix rauque:

— Alors vous voulez que je gagne votre amour, Karina ?

— Non! cria-t-elle aussitôt. (Puis elle ajouta:) Avez-vous réfléchi aux conséquences ?

— Que se passerait-il donc ? demanda le comte avec curiosité.

— Si je vous aimais, je deviendrais jalouse et je ne pourrais plus supporter les autres femmes dans votre vie, je vous ferais des scènes, je m'accrocherais à vous... Voilà qui bouleverserait tous vos plans. Vous le savez bien, monsieur le comte, ajouta-t-elle avec une nuance de mépris.

— Allons, trêve d'enfantillages, Karina. Laissez-moi vous montrer qu'être mon épouse n'est pas si désagréable.

Il se pencha sur elle comme pour la prendre dans ses bras.

— Si vous me touchez, s'écria-t-elle en se reculant contre l'oreiller, je vous jure que je quitterai cette maison, cette nuit même. Et je ne reviendrai jamais! Vous serez un homme marié, mais sans épouse. Et cela causera un terrible scandale : vous ne serez jamais lord-lieutenant !

Elle était en colère, maintenant, et les mots lui venaient sans hésitation.

Le comte pinça les lèvres et dit:

— Je crois que j'ai fait une regrettable erreur en vous choisissant...

— C'est une erreur parce que vous ne suivez pas les règles du jeu, rétorqua Karina. Arrêtez de tricher, monsieur le comte!

— Comment osez-vous m'accuser de tricher?

Bien qu'il parlât lentement et sans élever la voix, Karina sentit derrière les mots toute la rage qu'il réprimait.

— Il est déshonorant de tricher au jeu, répondit-elle, mais je trouve encore plus déshonorant de tromper quelqu'un qui a eu confiance en

vous. Je croyais que je pouvais au moins... me fier à votre parole !

— Mais je n'ai jamais promis de ne pas vous toucher !

— Je n'ai pas pensé une seconde que vous puissiez en avoir le désir, sachant que vous aviez un penchant pour une autre femme. Vous lui avez dit que vous l'aimiez, vous êtes son... amant, et le fait que vous me vouliez aussi me semble parfaitement répugnant !

Le comte se leva.

— Vous voilà bien loquace, Karina ! J'aurais dû prévoir votre attitude, après l'indiscrétion dont vous avez fait preuve en m'espionnant.

Il s'était levé et la fixait, le regard dur, les lèvres pincées.

— Je ne vais certes pas m'imposer à une femme qui me trouve répugnant ! Aussi, veuillez, madame la comtesse, accepter mes excuses pour vous avoir dérangée. J'espère que vous apprécierez votre nuit de noces solitaire !

Il la salua d'une manière si ironiquement polie qu'elle était presque insultante, puis traversa dignement la chambre et referma la porte derrière lui.

Les lèvres sèches, le cœur battant à grands coups, Karina garda les yeux fixés sur la porte comme si elle pouvait à peine croire à sa victoire.

Bien plus tard, elle souffla sa chandelle mais ne put trouver le sommeil. L'aube pointait quand elle s'endormit enfin.

Le lendemain, la nouvelle comtesse de Droxford se réveilla fort tard. Mais lorsqu'elle sonna pour appeler sa femme de chambre celle-ci, accoutumée aux habitudes de la haute société, lui assura que personne ne s'était attendu à ce qu'elle se levât aux aurores.

— Mais monsieur le comte ? demanda Karina.

— Monsieur le comte est déjà sorti, madame la comtesse.

Karina devina que lord Droxford s'était empressé d'aller annoncer son mariage au Premier ministre. Elle ne le verrait donc pas ce matin. De toute façon, se dit-elle joyeusement, j'ai tant à faire !

Dans le vestibule, Newman, le majordome, vint à sa rencontre :

— Monsieur le comte vous présente ses hommages, madame la comtesse, et vous prie de bien vouloir passer voir M. Wade avant de sortir. (Il devina à l'expression de Karina que celle-ci ne savait pas de qui il s'agissait et ajouta :) M. Wade est le secrétaire particulier de monsieur le comte.

Il la précéda le long d'un couloir au bout duquel il ouvrit une porte menant à un austère cabinet de travail. Un homme assis à une table se leva.

— Madame la comtesse, monsieur Wade, annonça Newman.

Karina s'était attendue à rencontrer un secrétaire d'un certain âge, grisonnant, mais l'homme qui se tenait devant elle était jeune, sympathique, et certainement de bonne naissance. Pourquoi avait-il accepté une situation aussi ennuyeuse ? Mais lorsqu'il traversa la pièce pour venir à sa rencontre, elle vit qu'il boitait et que l'une de ses jambes semblait très raide.

— Permettez-moi de me présenter, madame la comtesse. Je suis Robert Wade, un cousin d'Alton, dont j'ai l'honneur d'être le secrétaire particulier.

— Je suis heureuse de faire votre connaissance, monsieur Wade, répondit Karina avec un large sourire. Je suis sûre que vos conseils me seront très utiles.

— Ne désirez-vous pas vous asseoir ? dit-il en avançant un fauteuil de cuir devant la cheminée.

Karina s'assit et il prit place sur une chaise en face d'elle.

— Vous êtes sans nul doute surprise de voir un si jeune secrétaire,

commença-t-il. Effectivement, je n'ai que deux ans de plus qu'Alton, mais lorsque ma blessure m'obligea à quitter l'armée, il eut pitié de moi et m'offrit de devenir son secrétaire particulier. Je suis très heureux de travailler pour lui, et toute la famille vous dira que j'ai toujours été doué pour les chiffres. En outre, je suis un vrai rat de bibliothèque !

— Alors vous êtes la personne qu'il me faut, car depuis un ou deux ans, je ne suis plus au courant de ce qui se lit.

Robert Wade montra de la main les grands rayons couvrant deux des murs du cabinet de travail.

— Ma bibliothèque est à votre disposition, mais celle d'Alton à Droxford est bien mieux fournie et vous sera beaucoup plus utile.

— J'espère que vous m'indiquerez les ouvrages qu'il faut lire pour ne pas paraître trop ignorante.

— Je doute que vous ayez beaucoup de temps à consacrer à la lecture, rétorqua Robert Wade d'un air amusé. Maintenant que j'ai fait votre connaissance, madame la comtesse, j'ai comme l'intuition que vous allez avoir beaucoup de succès dans le monde.

— Je l'espère, répliqua gravement Karina. Mais pour cela, je dois d'abord me constituer une garde-robe.

Robert Wade acquiesça.

— Alton m'a dit, en effet, que vous deviez faire quelques achats. Il jouit, vous vous en doutez, d'un excellent crédit dans toutes les boutiques de la ville, mais il est toujours prudent d'avoir un peu de monnaie sur soi, ajouta-t-il en se dirigeant vers le bureau. Pensez-vous que dix souverains vous suffiront pour aujourd'hui ?

— Mais je n'ai pas besoin de tant d'argent ! s'exclama Karina. (Puis elle rit et continua :) Cela me semble une somme énorme, mais en vérité je n'ai aucune idée de ce qu'il va me falloir acheter.

— Ne payez rien comptant, à moins que ce ne soit absolument indispensable. Faites envoyer les factures ici et je m'en occuperai.

— Merci ! (Puis, fronçant les sourcils, elle ajouta :) Pourriez-vous m'indiquer où aller ? Voyez-vous, c'est la première fois que je viens à Londres !

— Vous ne connaissez pas Londres ! s'exclama Robert Wade d'un ton incrédule. Alors je comprends que vous vous demandiez par où commencer !

— J'ai besoin très rapidement de plusieurs robes élégantes. Je n'ai que celle-ci... Et encore, elle appartient à une amie et je dois la lui renvoyer avant que sa mère ne découvre que je l'ai empruntée !

Elle s'arrêta un instant, puis reprit :

— Quelle est la meilleure couturière de Londres ?

— Je suppose que la plupart des élégantes vous diraient que c'est Mme Bertin, répondit Wade en pensant aux sommes élevées versées

par le comte à cette artiste renommée.

Puis, voyant les yeux confiants que Karina levait vers lui, il songea qu'en fréquentant un établissement où le comte était si connu, elle risquait d'apprendre beaucoup trop de détails sur le passé de son mari.

— Mais, continua-t-il, je me demande si vous ne seriez pas mieux servie dans une maison qui n'a pas encore été gâtée par une clientèle trop à la mode. (Il sortit une carte de son tiroir.) J'ai appris récemment que la première main de Mme Bertin l'avait quittée pour s'installer à son compte, je suis certain qu'elle serait très honorée de vous avoir pour cliente et ferait de son mieux pour vous satisfaire.

Tout en parlant, il se souvint de ce qu'Yvette, née Elsie Tomkins, lui avait dit :

— Je vous ai apporté moi-même la facture, monsieur Wade, parce que j'ai un service à vous demander.

— Que puis-je faire pour Vous ?

— Je quitte Madame ! Je suis lasse de ses colères et de son avarice ! Cela fait cinq ans que je dirige cet atelier sans jamais recevoir un mot de remerciement. C'est, moi qui crée la plupart des robes, je réussis à faire payer les clients récalcitrants et tout ce que je reçois en récompense, c'est l'ordre d'en faire davantage ! (Elle avait presque les larmes aux yeux.) Je suis incapable de rester une semaine de plus, monsieur Wade, je n'y peux rien...

— Mais en quoi puis-je vous aider ?

— Oh, je n'arriverai jamais à enlever à Mme Bertin la clientèle de lady Sibley, mais lorsque monsieur le comte s'intéressera à une autre dame, glissez-lui un mot en ma faveur, voulez-vous ?

— Certainement, mais malheureusement, les dames dont vous parlez me demandent rarement conseil en matière de toilettes !

— Peut-être pourriez-vous faire une allusion devant M. le comte ? Mais si c'est impossible, ne vous inquiétez pas, je le comprendrai parfaitement.

— Si j'en ai l'occasion, je ne manquerai pas de mentionner votre nom...

C'est là l'occasion rêvée, pensa-t-il en apportant la carte à Karina. Quelle couturière ne serait pas enthousiaste à l'idée d'habiller une aussi ravissante jeune femme que la comtesse de Droxford, dont les achats sont financés par un très riche époux ?

— Merci ! dit Karina en prenant le bristol. Je préfère aller chez quelqu'un qui ne me regardera pas de haut ou n'essayera pas de me persuader d'acheter des toilettes voyantes qui ne conviendraient pas du tout.

— Je suis persuadé que votre goût est excellent, la rassura-t-il.

— Je l'espère bien ! Mais je ne suis pas trop sûre de moi en ce qui concerne les toilettes à la mode. Vous comprenez, c'est la première

fois que je m'achète une robe !

Elle lut la surprise sur son visage et se leva :

— Mais je ne veux pas, dès notre première rencontre, vous ennuyer avec l'histoire de ma vie, M. Wade... Puis-je revenir vous voir ? Cela me fait tellement plaisir d'avoir quelqu'un à qui parler dans cette grande maison qui m'intimide un peu.

— J'en serais très honoré, madame.

— Puisque nous sommes cousins par alliance, pourquoi ne pas m'appeler Karina ? suggéra-t-elle avec un sourire.

— Certainement. Et je vous en prie, Karina, sachez que je suis à votre disposition si vous avez besoin de moi. J'habite la maison, en fait.

— Merci, Robert. Je suis sûre que nous nous entendrons à merveille.

Deux heures plus tard, Karina sortait, les joues roses et les yeux brillants, du magasin de Mme Yvette. La jeune femme était vêtue d'une nouvelle création qui, par bonheur, avait seulement nécessité de petites retouches ici et là. Elle admira rapidement son reflet dans la vitrine. On eût dit l'incarnation du printemps, dans sa robe de batiste vert pâle. Le chapeau de paille d'Italie encadrant son visage radieux était décoré de minuscules boutons de rose et retenu par un large ruban attaché sous le menton.

Le laquais lui tint la porte du landau, mais Karina hésita à monter : elle avait grande envie de montrer sa robe neuve dans Bond Street où elle voyait parader au soleil bon nombre de dames et messieurs de qualité.

— S'il vous plaît, attendez-moi au bout de la rue, dit-elle au cocher, j'aimerais marcher un peu.

Sans remarquer l'expression de surprise sur le visage du serviteur, elle tourna les talons et se mit à flâner sur le trottoir en examinant les devantures. Elle n'avait jamais vu une telle profusion de colifichets, un choix d'autant plus merveilleux que, pour la première fois de sa vie, elle avait de l'argent à dépenser. Elle s'arrêta devant la vitrine d'un bijoutier pour y admirer les broches, les bagues et les colliers. En vraie fille d'Eve, elle était fascinée par leur éclat scintillant et se demandait quel en serait l'effet sur sa peau blanche. Elle n'ignorait pas, car le fait était de notoriété publique, que les bijoux des Droxford étaient splendides. Serait-il déplacé d'en parler à Robert Wade ? Des saphirs seraient magnifiques avec la robe rose pâle qu'elle venait de commander chez Mme Yvette... Une des plus belles robes qu'elle eût jamais vues... Mais pratiquement tout, dans la boutique, lui avait plu, et elle avait eu envie d'acheter presque chacun des modèles qu'on lui avait présentés.

Mme Yvette ne s'était pas contentée de lui vendre des robes.

Tandis que Karina les essayait, elle avait fait apporter de la lingerie convenant à une dame de qualité: une tenue de nuit d'un tissu si fin et transparent qu'il semblait avoir été tissé par des fées, des bas de soie d'un prix exorbitant et un adorable déshabillé en crêpe de Chine bordé de dentelle au point de Venise

— Madame la comtesse aura besoin de beaucoup d'autres articles, je les aurai dans l'après-midi.

Admirant les bijoux dans la devanture, Karina se trouvait la plus heureuse des femmes. C'est alors que, comme un nuage obscurcissant le soleil, la voix ironique du comte lui revint à l'esprit. Il était vraiment très en colère quand il avait quitté sa chambre, la veille au soir. Pourtant, se dit-elle avec optimisme, il avait sûrement compris ce matin, qu'elle avait raison. Elle ne pourrait plus être une épouse accommodante si...

Une voix sirupeuse interrompit sa pensée:

— Délicieux ! Charmant ! La plus jolie petite pouliche que j'aie jamais vue... susurrail quelqu'un à son oreille.

Étonnée, elle se retourna et aperçut à côté d'elle un dandy sur le retour, le haut-de-forme sur l'oreille, la cravate nouée très haut et les pointes du col de chemise touchant son menton, comme le voulait la mode. Son visage était marqué de rides et de larges poches sous ses yeux à demi fermés trahissaient une vie dissolue. Il y avait en lui quelque chose de répugnant qui fit reculer Karina.

— ... Qu'est-ce qui vous plaît, dans cette vitrine, ma jolie colombe ? Quoi que ce soit, vous devez me laisser vous l'offrir. Des diamants, peut-être ? A moins que des saphirs ne vous plaisent davantage. Dites-moi l'objet de votre désir et il est à vous.

— Je crois que... que vous faites erreur, monsieur.

Une lueur dans l'œil de l'inconnu, ou bien son sourire lippu lui fit comprendre qu'il était en train de lui faire des avances. Il la prenait pour l'une de ces femmes que l'on peut impunément aborder dans la rue.

— Mais non, je ne me trompe pas, rétorqua-t-il. Permettez-moi de me présenter: je suis lord Wyman et je vous assure, adorable petite nymphe, que je suis ravi de vous avoir rencontrée.

— Mais vous ne... je veux dire... Vous n'avez pas le droit de... m'adresser... la parole! se défendit Karina.

Devinant qu'elle s'apprêtait à prendre la fuite, il tendit la main comme s'il voulait l'en empêcher. Elle se libéra brusquement et, complètement affolée, partit en courant. Elle crut l'entendre rire, accéléra et se heurta à quelqu'un qui arrivait en sens inverse.

— Oh... Excusez-moi ! balbutia-t-elle.

— Mais c'est lady Droxford ! Que se passe-t-il ? Pourquoi cette hâte

— Capitaine Farrington! s'écria-t-elle hors d'haleine en le regardant avec gratitude. Je suis... si contente... de vous voir! S'il vous plaît, accompagnez-moi, un homme... m'a fait peur !

— Un homme ! Qui donc ? Où est-il ?

— Je vous en prie... partons ! le supplia Karina. C'est ma faute... Je n'ai pas compris tout de suite pourquoi il m'avait adressé la parole... Il m'a dit qu'il s'appelait Lord Wyman...

— Wyman ! Cette brebis galeuse ! Cet ignoble individu ! Il ne faut pas le fréquenter...

— Je n'en ai aucun désir. Je vous en prie, avançons, au cas où il m'aurait suivie.

— Il ne vous importunera pas si je suis avec vous, dit fermement le capitaine Farrington. Mais pourquoi êtes-vous seule ? Vous n'ignorez sûrement pas qu'une dame de qualité ne se promène jamais seule dans Bond Street!

— Cela ne se fait pas ?

— Certainement pas ! Vous auriez dû vous faire accompagner d'une amie ou d'une femme de chambre. Où est votre voiture ?

— J'ai demandé qu'elle m'attende au bout de la rue parce que je voulais regarder les vitrines. Je me rends compte, maintenant que c'était stupide de ma part...

— Tout à fait ! Mais, ajouta-t-il avec un sourire, vous ne pouviez pas le savoir, puisque vous venez d'arriver à Londres.

— Y a-t-il beaucoup de règles de ce genre?

— Oui, malheureusement, et Alton devrait vous en informer.

— Mais non... Il est trop occupé, dit-elle en hâte. Et je vous en prie, ne lui dites pas que je me suis conduite comme une écervelée...

— Vous me prenez donc pour un mouchard ?

Karina, remarquant le sourire sur ses lèvres et la petite lueur amusée dans ses yeux, protesta en riant :

— Bien sûr que non ! J'étais certaine que vous ne me trahiriez pas.

— Vous ne vous êtes pas trompée. Et maintenant, permettez-moi de vous escorter. Si vous souhaitez vous attarder devant une vitrine; vous n'avez qu'à le dire. Je suis parfaitement dressé à satisfaire l'incroyable appétit des dames pour les fanfreluches de Bond Street!

— Comment cela se fait-il ?

— J'ai une sœur ! Ce qui me donne une idée... Désirez-vous que je vous la présente? Harriet est mariée mais elle a été la coqueluche de la bonne société pendant quelques saisons avant de s'éprendre d'un de mes collègues officiers. Elle vous mettrait au courant de tout ce qu'il faut faire et ne pas faire. De plus, cela lui plairait énormément.

— Je ne voudrais pas être un fardeau pour votre sœur, protesta Karina.

— Je suis persuadé que vous ne pourriez jamais l'être pour qui que

ce soit, déclara galamment le capitaine Farrington, et Harriet pourrait vous aider, j'en suis convaincu.

— Alors, je vous en prie, emmenez-moi la voir, si vous êtes certain que je ne risque pas de l'ennuyer.

— A mon avis, Harriet sera tout aussi ravie de vous voir que vous le serez de faire sa connaissance, répliqua le capitaine Farrington d'un air songeur. Elle a grand besoin d'un but pour occuper ses pensées en ce moment!

Karina allait demander au capitaine Farrington ce qu'il entendait par là, lorsqu'un landau fermé s'arrêta juste devant eux. Un homme élégant en descendit et se tourna pour aider une dame à mettre pied à terre.

— Oh, regardez, s'exclama-t-elle, c'est lord Droxford ! Allons lui parler ! Je suis sûre qu'il vient de chez le Premier ministre ! Et je veux aussi lui montrer ma nouvelle robe !

Elle accéléra le pas, et, étonnée, sentit la main du capitaine qui la retenait.

— Non, lady Droxford! dit-il d'une voix étranglée, n'allez pas parler à Alton... Il est occupé...

Karina regarda le comte traverser le trottoir en compagnie d'une très jolie femme brune, vêtue avec élégance et coiffée d'un large chapeau un peu trop chargé de plumes, à son goût du moins.

— Vous ne voulez pas que j'aille parler à mon mari ? s'écria-t-elle. Mais pourquoi donc ?

— Je ne peux pas vous expliquer, répondit le capitaine d'une voix embarrassée, mais je vous en supplie, suivez mon conseil et faites comme si vous ne l'aviez pas vu.

— Mais je ne comprends pas...

Toutefois, tandis que le comte et sa compagne pénétraient dans un magasin, elle s'arrêta et leva les yeux vers le capitaine:

—... Vous voulez dire que... je ne devrais pas... rencontrer la... la personne qui l'accompagne?

Le capitaine détourna les yeux.

— Vous comprenez bien, Karina, que tout ceci ne me concerne pas. Je vous ai simplement donné un conseil que je crois sage.

— Cette femme avec lui, c'est... sa maîtresse? demanda Karina à voix basse.

— Vous ne devez pas poser ce genre de question, rétorqua sévèrement Frederick Farrington, et je n'y répondrai certainement pas. Disons qu'elle est... une vieille amie...

— Comment s'appelle-t-elle?

— Je... je ne m'en souviens pas !

— Mais je tiens à le savoir, insista Karina, et si vous refusez de me le dire, j'entre dans cette boutique et je demande à mon mari de me

présenter !

— Mme Félicité Corwin.

— Merci ! Et merci encore plus de m'avoir empêchée de faire une énorme sottise. Continuons jusqu'à ma voiture...

Ils firent quelques pas en silence, puis Frederick Farrington dit d'un air bourru :

— Je suis désolé de ce qui s'est passé...

— Mais non... répondit-elle d'une voix égale. J'ai été surprise un instant, c'est tout. Je croyais qu'il s'intéressait à une autre personne.

— Comme je vous l'ai dit, Mme Corwin est une ancienne amie. Mais elle n'est pas digne de votre attention.

— Je suppose que je ferais une grosse bêtise en en parlant à mon mari...

— Sans aucun doute, dit fermement le capitaine. Vous ne réussiriez qu'à l'irriter et il m'en voudrait de vous avoir révélé son nom.

— Je ne vous trahirai pas, moi non plus, dit Karina, cette fois sans sourire. C'est simplement que je préférerais être au courant car...

— Mais justement, vous ne devriez pas être au courant ! l'interrompit-il.

— Mais si, il vaut mieux que je sache. Vous comprenez, si je dois être une épouse accommodante, il est préférable que je n'ignore pas de quoi je dois m'accommoder, plutôt que de courir le risque de commettre des bévues, comme je l'aurais fait à l'instant si vous ne m'en aviez empêchée.

— Eh bien, je suppose... (Il hésita un instant, puis lâcha, presque avec colère :) Une épouse accommodante ! Enfin ! A quoi Alton pense-t-il donc ?

— Avant tout à être lord-lieutenant. Ce n'est d'ailleurs pas un secret pour vous : hier, vous avez dit qu'il vous avait prévenu de son intention de se marier. Eh bien, je suis l'épouse qu'il a trouvée !

— Seigneur !

Ils passèrent devant la boutique dans laquelle étaient entrés le comte et Félicité Corwin. Tout en faisant de louables efforts pour regarder droit devant elle et résister à l'envie de glisser un œil de l'autre côté de la vitrine, Karina remarqua qu'il s'agissait d'une bijouterie. Ils étaient presque arrivés à la voiture lorsque Frederick ajouta d'un air embarrassé :

— Écoutez, lady Droxford, je ne veux pas qu'il y ait de malentendu. Alton est l'homme le plus droit que j'aie jamais rencontré. Il est honnête et équitable et ne se conduirait jamais de manière fourbe ou sournoise. C'est un homme d'honneur et si j'avais des ennuis c'est vers lui que je me tournerais de préférence à n'importe qui d'autre.

— Lord Droxford a été parfaitement franc avec moi, vous savez. Il

n'y a aucun malentendu entre nous.

— Je le vois bien mais en même temps, cela ne me paraît pas normal. Je voudrais que vous et Alton soyez... heureux!

— Mais je suis heureuse, très heureuse. Comment pourrait-il en être autrement? Avant de l'épouser, je n'étais rien. Il m'a tout donné...

Le capitaine ouvrait la bouche pour ajouter une remarque mais ils étaient arrivés devant la voiture. Il se contenta de l'aider à monter et dit au cocher de les conduire au 25, Curzon Street.

Harriet Courtney, épouse de l'Honorable Joselyn Courtney, était une très séduisante jeune femme, dont la beauté était quelque peu estompée par la position intéressante dans laquelle elle se trouvait. Dès que son frère fut annoncé, elle sauta sur ses pieds et se précipita vers lui, les bras tendus.

— Oh, Frederick ! Je suis si contente que tu sois venu me voir! Je m'ennuie à pleurer et j'essaie de tuer le temps en trouvant une toilette dissimulant suffisamment ma silhouette pour pouvoir aller assister aux courses d'Ascot. Ma belle-mère prétend qu'il est répugnant de vouloir apparaître en public dans cet état mais je tiens absolument à voir courir le cheval de Joselyn.

Frederick Farrington embrassa sa sœur et, se dégageant de son étreinte, tâta sa cravate afin de s'assurer que ces démonstrations d'affection n'en avaient pas dérangé le nœud compliqué.

— Je vous amène une visite, Harriet !

Karina, qui hésitait timidement sur le pas de la porte, s'avança dans la pièce.

— Lady Droxford, voici ma sœur Harriet Courtney... Harriet, je te présente la jeune épouse de lord Droxford.

— Le comte s'est marié! s'écria Harriet. Seigneur, pourquoi suis-je la dernière à l'apprendre?

Elle fit à Karina une petite révérence que celle-ci, un peu intimidée, lui rendit.

— Que vous êtes belle ! s'exclama spontanément Harriet. N'est-ce pas caractéristique d'Alton de se marier sans prévenir personne avec une femme si jolie qu'elle éclipsera toutes les autres ?

Karina ne put s'empêcher de rire:

— Je vous promets que ce ne sera pas le cas ! Et je vous en prie, excusez votre frère de m'amener ici de façon si peu cérémonieuse, mais je suis venue vous demander des conseils.

— Me demander des conseils! Voilà certes une denrée que je peux toujours offrir en grande abondance et à peu de frais ! Frederick, voulez-vous sonner, s'il vous plaît ? Vous prendrez bien quelque chose, lady Droxford, en m'expliquant ce que vous attendez de moi. Préférez-vous du ratafia ou du marsala, madame la comtesse ?

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, pourrais-je avoir à la place une tasse de chocolat ? J'étais trop excitée pour avaler quoi que ce soit ce matin et comme je viens de passer des heures à essayer des robes, je meurs de faim.

— Il n'y a donc pas de vraie nourriture dans cette maison ? demanda ironiquement Frederick.

— Bien sûr que si ! Le déjeuner sera prêt dans un quart d'heure, restez tous les deux. J'allais manger seule et je trouve cela sinistre. (Se tournant vers Karina, elle continua :) Je ne veux pas vous ennuyer avec mes problèmes, madame la comtesse, mais si j'ai un premier conseil à vous donner, c'est de ne pas avoir un bébé l'été !

Karina rougit, mais Harriet reprit gaiement :

— En hiver, on peut dissimuler ses formes... Cette nouvelle mode des pelisses à larges manches est parfaite ! Mais l'été, que faire ?

Elle eut une moue si comique que la visiteuse éclata de rire :

— Je suis certaine que vous trouverez une solution ! Votre frère m'a dit que vous étiez une spécialiste des règles locales, c'est pourquoi je suis venue vous voir.

Harriet ouvrit de grands yeux et Karina se hâta d'expliquer :

— Je viens de la campagne, où j'ai passé ces trois dernières années à veiller sur mon père. Il... il a été très souffrant. Je n'ai aucune expérience du monde, je ne connais pas les usages de la bonne société londonienne. Le capitaine Farrington a pensé que vous pourriez m'aider...

— Ce sera l'une des tâches les plus passionnantes que j'aie jamais eues à accomplir ! J'ai un peu l'impression d'être une douairière patronnant l'entrée dans le monde d'une débutante, mais ces temps-ci, je suis prête à entreprendre n'importe quoi du moment que cela m'évite de penser à ma silhouette ou d'entendre ma belle-mère me gour-mander. Vous n'imaginez pas quelle chance vous avez que lord Droxford n'ait plus sa mère !

Avant même d'avoir fini sa phrase, elle porta la main à la bouche et lança à son frère un regard plein de confusion :

— C'est le genre de réflexion dont je devrais m'abstenir, n'est-ce pas ?

— Tout à fait !

— Ne vous excusez pas, dit Karina en riant, j'en fais de pires. Je suis tellement habituée à être seule, ou avec des gens qui ne m'entendent pas, que je dis souvent la première pensée qui me vient à l'esprit. Je suis persuadé qu'un de ces jours je vais commettre une bévue monumentale.

— Mais non, je vous en empêcherai, moi ! la rassura gentiment Harriet.

Karina passa l'après-midi à faire des courses en compagnie de Mme

Courtney et ne revint à Droxford House, chargée d'emplettes, que peu avant cinq heures. Harriet l'avait invitée à dîner chez elle le soir même.

— J'ai déjà invité quelques amis et nous serions ravis si vous et Droxford veniez vous joindre à nous.

Karina fit une moue dubitative:

— Je n'ai aucune idée des projets de mon mari...

— Dans ce cas, je vous attends tous les deux, à moins que vous n'envoyiez un laquais dire que lord Droxford vous emmène ailleurs. Ou bien qu'il souhaite dîner seul avec vous...

— Et s'il est invité ailleurs ? demanda Karina d'un ton un peu embarrassé.

Harriet eut l'air un peu surpris mais s'arrangea pour répondre sans hésitation.

— Dans ce cas, venez seule. J'ai toujours davantage d'hommes que de femmes, à mes réceptions. Nous devons aller après dîner jouer à la mouche et à l'écarté chez lady Lumley. Alors comme les messieurs ont toujours un peu tendance à abandonner les dames pour aller jouer, j'ai appris à me faire accompagner de plusieurs cavaliers, afin qu'ils puissent me tenir compagnie chacun à leur tour.

— Vous êtes sûre que je ne vous dérangerai pas ?

— Pas du tout, voyons ! De plus, si je ne vous vois pas dans cette robe de dentelle blanche que nous venons d'acheter, j'en mourrai de déception ! Vous serez ravissante ainsi vêtue et je veux être la première à vous présenter dans le monde. Toute la bonne société sera ce soir chez lady Lumley, et si moi-même je ne risque pas de briller par ma beauté, je pourrai au moins profiter du reflet de la vôtre !

— Vous êtes bien trop gentille avec moi...

— Vous verrez, quand ce sera votre tour ! avait rétorqué Harriet en riant.

La jeune mariée avait détourné les yeux : elle ne donnerait jamais au comte l'enfant qu'il lui avait demandé. Et si elle avait eu tort de refuser ?

Mais le souvenir de lady Sibley, et aussi du visage aperçu ce matin à côté de celui de son mari dans Bond Street lui revint. Combien de femmes lui fallait-il donc ? Elle avait accepté l'existence de lady Sibley dans la vie de lord Droxford, peut-être parce qu'elle la connaissait avant d'unir sa destinée à celle du comte ; mais cette Félicité Corwin... Elle était jolie, élégante. Était-elle, comme l'avait dit le capitaine, une ancienne amie... ou bien plutôt une favorite ?

Elle eut soudain envie d'être avec son mari. Même une querelle était préférable à toutes ces questions qui lui trottaient dans la tête : Où était-il ? Que faisait-il ? Avec qui ?

— Monsieur est de retour ? demanda-t-elle à Newman.

— Non, madame. Monsieur le comte a envoyé un message disant qu'il rentrerait tard ce soir.

— Alors il ne dînera pas ici... dit-elle d'une petite voix.

— Non, madame.

La voix du majordome était calme et impassible, comme s'il trouvait parfaitement normal qu'un jeune marié ne dîne pas avec son épouse le lendemain de ses noces.

— Dans ce cas, voulez-vous envoyer un message à Mme Courtney et lui dire que je serai ravie de dîner avec elle ce soir mais que lord Droxford ne peut pas venir.

— Ce sera fait immédiatement. Madame désirera-t-elle la voiture ?

— Oui, à sept heures et demie.

Karina prit non pas le couloir menant vers l'escalier d'honneur, mais celui qui conduisait au cabinet de travail de Robert Wade. Comme elle s'y attendait, il était plongé dans ses dossiers. Bras écartés, les yeux brillants, elle entra en esquissant un pas de danse.

— Regardez cette métamorphose! Je vous suis tellement reconnaissante de votre aide, Robert! Mon élégance va les épater! Et tout cela grâce à vous ! .

Au même moment, le capitaine Farrington entra au *White's club*, situé dans St. James' Street. Il trouva le comte au bar, un carafon de porto déjà largement entamé à portée de la main.

— As-tu perdu la tête, Alton ? attaqua le capitaine en se laissant tomber sur la chaise voisine.

— Pas que je sache !

— Alors, bon Dieu, que faisais-tu dans Bond Street aux alentours de midi, accompagné de cette personne ?

— Tu as des objections à ce que je fréquente Bond Street ?

— Une seule : ta femme vous a vus et j'ai eu toutes les peines du monde à l'empêcher de se précipiter vers toi pour s'enquérir du résultat de ton entrevue avec le Premier ministre et te faire admirer sa robe !

— Karina m'a vu! Je ne savais pas... En fait, j'avais complètement oublié qu'elle devait aller passer faire ses achats !

— Elle s'est acheté un trousseau, comme tu le lui avais toi-même ordonné hier soir. Bon Dieu, Alton, maintenant que tu n'es plus célibataire, tu pourrais réfléchir un peu à l'inconvenance de t'afficher en public avec tes libellules, spécialement devant quelqu'un d'aussi jeune et innocent que Karina !

— Qui t'a donné la permission d'appeler mon épouse par son prénom ? demanda le comte d'un ton irrité.

— Toi-même, rétorqua Freddie. Hier soir, aux jardins de Cremome, mais j'ai préféré rester plus conventionnel jusqu'à ce que nous ayons

fait plus ample connaissance.

— Tu sembles prendre bien des initiatives, dit aigrement le comte.

— N'essaye pas de m'intimider avec tes grands airs, Alton ! Tu as tort, et tu le sais parfaitement. Je ne me suis jamais senti aussi gêné de ma vie qu'en essayant d'expliquer à Karina pourquoi elle ne devait pas aller te parler.

— Et quelle explication lui as-tu donnée ?

— La vérité ! J'ai essayé de m'en tirer en disant que tu étais accompagné d'une ancienne amie, mais elle m'a demandé de but en blanc si la Corwin était ta maîtresse. Elle est fine mouche, ton épouse, et tu ferais bien de ne pas l'oublier !

— Mêlé-toi de ce qui te regarde !

Le comte prit son verre et, comme s'il avait besoin de se redonner des forces, but quelques gorgées.

— En fait, je t'ai rendu service : j'ai présenté Karina à ma sœur. Elle la conseillera, puisque tu ne sembles pas disposé à le faire.

— Je t'ai déjà dit, tonna le comte, que ceci ne te regardait pas !

— Bon... eh bien si tu n'as pas envie de veiller sur cette délicieuse jeune femme aux superbes yeux verts, d'autres s'en chargeront à ta place.

Le comte regarda son ami d'un air furibond, mais celui-ci, parfaitement imperturbable, traversa tranquillement la salle pour aller parler à un autre membre du club.

Lorsqu'arriva la fin du dîner chez Harriet Courtney, Karina pensa qu'elle ne s'était jamais tant amusée. Ils étaient dix convives, quatre femmes et six hommes. Karina, assise à la droite du maître de maison, avait pour voisin un jeune *Corinthien* aussi spirituel qu'élégant. Dès la fin du premier plat, elle riait et bavardait avec lui, toute gêne oubliée.

Comme Harriet l'avait prédit, sa robe avait fait sensation. Rober Wade, lorsqu'elle l'avait vu en rentrant à Droxford House, avait, sans même qu'elle le lui demande, étalé devant elle un choix de bijoux qui l'avaient éblouie. Il y avait une parure complète de chaque pierre précieuse, et elle avait finalement choisi des diamants pour aller avec la dentelle blanche de sa robe. Autour de son cou scintillait un collier de petits diamants taillés en forme d'étoile et six pierres semblables, montées sur des épingles à cheveux en écaille, avaient été disposées dans sa coiffure par sa femme de chambre. Elle portait un bracelet assorti sur ses longs gants blancs, mais se souvenant que sa mère disait qu'il était vulgaire de porter trop de bijoux, elle avait laissé dans leur écrin les boucles d'oreilles et la broche.

— Vous avez l'air d'une princesse de conte de fées ! s'était exclamée Harriet en l'accueillant.

— J'ai toujours admiré le bon goût de Droxford, lui avait confié le

major Courtney, mais maintenant que j'ai fait votre connaissance, je dois reconnaître qu'il n'a pas d'égal.

Harriet remarqua qu'elle avait de la conversation et n'était pas de ces jolies femmes qui se contentent d'attendre, muettes et l'air supérieur, les compliments de leurs admirateurs.

Après le repas, quand les hommes eurent rejoint les dames au salon, Harriet annonça qu'il était temps de prendre la direction de Grosvenor Square. Là se trouvait le grand hôtel particulier de lady Lumley dont les réceptions, bien que très appréciées, n'étaient pas fréquentées par la très haute société, ce que Karina ignorait, bien sûr.

Lorsque Harriet et ses invités arrivèrent, l'orchestre jouait et les salles de réception étaient illuminées. Des masses de fleurs parfumaient l'atmosphère, et deux salons étaient meublés de tables de jeu recouvertes de feutrine verte. Dans une vaste salle à manger était dressé un buffet abondamment garni des mets les plus raffinés. Le jardin, éclairé par des lampions, n'était pas très grand mais ne manquait pas de coins sombres offrant aux couples une relative discrétion.

Lady Lumley, une grosse femme littéralement couverte de diamants et de perles, accueillit Karina avec effusion. Elle déclara aussitôt que, malgré sa surprise à la nouvelle du mariage du comte de Droxford, elle était très honorée d'accueillir la jeune comtesse parmi ses invités.

Au bout d'une heure, Karina commença à se sentir étourdie par les bavardages, la musique et les nouveaux venus que n'arrêtait pas de lui présenter Harriet Courtney. Un peu abasourdie par toute cette agitation, elle s'assit sur un sofa, un peu à l'écart. Elle aperçut alors un homme de grande taille qui s'approchait de Harriet. Un homme que l'on eût remarqué dans n'importe quelle foule, pensa-t-elle. Il émanait de lui une séduction inhabituelle, un charme à la fois arrogant et subtil. Il la faisait penser à un pirate; un boucanier, et malgré son manque d'expérience, elle devinait que l'expression mélancolique de son visage et la courbe cynique de ses lèvres devaient aller droit au cœur des femmes.

Il se pencha vers Harriet et lui dit quelque chose. Elle secoua la tête, mais il insista et dut réussir à la convaincre, car elle finit par se lever. Tous deux se dirigèrent vers Karina.

— Je suis certain que je commets une erreur, dit-elle, mais sir Guy Merrick insiste pour vous être présenté. J'ai tenté de l'en dissuader, mais il m'a menacée de demander à quelqu'un d'autre de le faire à ma place si je m'obstinais à refuser...

Elle jeta à l'homme qui se tenait à son côté un regard de défi avant de continuer:

— C'est donc le couteau sous la gorge, lady Droxford, que je vous

présente sir Guy Merrick, dont vous n'auriez jamais dû faire la connaissance. C'est un joueur et un débauché qui ne manque jamais d'arriver à ses fins !

— Merci Harriet, rétorqua sir Guy avec un salut moqueur. Au moins, je ne vous reprocherai pas de me critiquer derrière mon dos !

— Et surtout, ne croyez pas un seul mot de ce qu'il vous dira ! lança Harriet en guise de dernier avertissement avant de rejoindre ses amis.

Sir Guy prit place à côté de Karina sur le sofa et, portant à ses lèvres la main de la jeune femme, dit :

— Je suis enchanté de faire votre connaissance, lady Droxford !

— Pourquoi y teniez-vous tant ?

— Me croirez-vous si je réponds que vous êtes la plus ravissante jeune femme que j'aie jamais vue ?

— Non ! Je ne vous crois pas, mais n'en suis pas moins ravie de vous l'entendre dire ! (Voyant son air surpris, elle ajouta :) Jusqu'à ce soir, jamais personne ne m'avait fait de compliments. Aussi me font-ils plaisir, même si je n'y crois pas !

— Personne ne vous a jamais dit que vous étiez belle à ravir ? dit-il d'un ton incrédule. Où vous cachiez-vous donc ?

— A la campagne...

— Et c'est là, je suppose, que vous trouva Droxford ! Le diable l'emporte ! Mais il a toujours tellement de chance que je ne puis même pas me montrer surpris.

— Vous connaissez mon mari ?

— Depuis le berceau ! Il est, permettez-moi de vous le dire, mon plus vieil ennemi.

— Votre ennemi ?

— Exactement. Nous nous haïssons profondément, et je crois le détester en ce moment plus que jamais.

— Pourquoi ? demanda naïvement Karina.

— Parce qu'il vous a découverte avant moi !

Elle eut un petit rire :

— Je suppose que vous êtes en train de me faire la cour ?

Un instant surpris par cette question, sir Guy rit :

— Ce n'est qu'une pâle imitation !

— Alors vous devez me dire ce que je suis censée répondre à cette dernière remarque. Vous comprenez, je suis novice en la matière.

— Une charmante qualité, particulièrement lorsqu'elle s'accompagne d'yeux semblables à des lacs verts.

— Voilà exactement ce que je veux dire, s'écria Karina, vous trouvez toujours une fine repartie ! Moi je ne sais jamais quoi répondre.

— Pourquoi ne pas dire la première chose qui traverse votre

charmante petite tête ? suggéra sir Guy.

— C'est souvent ce que je fais, mais comme je l'ai dit à Mme Courtney, je me rends bien compte que cela risque de m'attirer de graves désagréments.

— Pas nécessairement des désagréments...

Karina rit de nouveau.

— Et pourquoi cette haine entre vous et mon mari ?

— C'est une longue histoire, répondit évasivement sir Guy. Je suis sûr qu'Alton ne manquera pas de vous raconter sa version. En attendant, lady Droxford, permettez-moi de vous avertir qu'il verrait d'un fort mauvais œil que nous fassions plus ample connaissance.

— Il vous en veut à ce point ?

— Bien plus encore que cela, et il se peut qu'il ait tout à fait raison. En même temps, j'ai le plus grand désir de vous connaître mieux et de devenir votre ami.

Karina leva vers lui des yeux interrogateurs:

— C'est vraiment votre amitié que vous m'offrez ? demanda-t-elle en insistant sur le mot *amitié*.

— Pour commencer... rétorqua sir Guy avec un petit sourire. Toutefois je ne fais aucune promesse en ce qui concerne l'avenir!

— On ne peut pas vous reprocher de manquer de franchise...

— Acceptez-vous d'être mon amie, ravissante et séduisante petite lady Droxford ?... Du moins jusqu'à ce que cette amitié entre nous soit interdite, comme je suis convaincu qu'elle le sera.

Avec un petit frisson de crainte, Karina se demanda si elle n'était pas en train de commettre une action répréhensible et si son mari ne risquait pas de se fâcher. Puis elle se souvint de la petite bouche rouge et gourmande de lady Sibley, tendue vers les lèvres du comte... Du joli visage encadré de boucles brunes aperçu chez le bijoutier de Bond Street...

Le comte avait ses amies et elle avait promis de ne jamais s'en mêler. Mais dans ce cas, il n'était que justice qu'elle eût aussi les siens !

Elle se tourna vers sir Guy Merrick:

— J'aimerais beaucoup que nous soyons amis, dit-elle avec un sourire, si vraiment vous le désirez.

Il porta la main de la jeune femme à ses lèvres.

— Si je vous explique à quel point je le désire, cela risque d'être un peu long... Aurez-vous la patience de m'écouter jusqu'au bout ?

— Mais certainement!

Elle était un peu gênée par l'expression qu'elle lisait dans ses yeux, et elle aurait bien voulu qu'il lâche sa main.

— Vous êtes si belle, dit-il d'une voix rauque, si incroyablement belle, que je m'attends d'une minute à l'autre à vous voir vous

volatiliser !

Karina allait protester, mais une voix l'interrompit :

— Venez-vous faire une partie, Merrick ? dit un des invités. Nous vous avons gardé une place à la table d'honneur...

Karina retira sa main de celle de sir Guy.

— Si vous allez jouer, pourrais-je vous regarder faire ?

— Je vous prends comme partenaire, dit fermement sir Guy.

— Mais je ne sais pas...

— Alors je vous apprendrai à jouer ! (Et il ajouta tout bas :) Entre autres choses !

Le comte acheva un substantiel petit déjeuner et, prenant le *Times* posé devant lui sur une sorte de lutrin d'argent, se leva. A ce moment, la porte s'ouvrit et une petite voix dit :

— Puis-je vous parler ?

Levant les yeux, il aperçut sa femme sur le seuil et vit du premier coup d'œil qu'elle portait une robe jaune jonquille extrêmement élégante et coupée à la dernière mode. Il remarqua en même temps ses yeux soucieux et sa pâleur inhabituelle.

— Mais certainement, Karina. Voulez-vous que nous allions dans la bibliothèque? Je pense que vous avez pris votre petit déjeuner...

— Oui... s'il vous plaît... allons dans la bibliothèque, répondit-elle d'une voix tremblante.

Il la suivit de l'autre côté du vestibule. Un laquais leur ouvrit les grandes portes d'acajou, et ils entrèrent dans la bibliothèque, la pièce préférée du comte. Elle était meublée de vitrines chippendale avec de hautes fenêtres donnant sur un petit jardin à l'arrière de la maison. Un jet d'eau chantait dans le soleil et il y avait une multitude de fleurs dans les parterres bordés de chemins dallés.

Le comte s'arrêta devant l'imposante cheminée en marbre. Karina lui fit face, les yeux levés vers lui, silencieuse. Au bout d'un moment, le comte dit doucement :

— Vous semblez bien soucieuse ! Ne voulez-vous pas vous asseoir?

— Merci, murmura-t-elle en s'asseyant tout au bord d'un des grands fauteuils de velours.

— Qu'avez-vous donc à me dire ?

— Je crains que vous ne soyez... très fâché, balbutia-t-elle, au bord des larmes.

Il leva les sourcils d'un air interrogateur.

— Vous allez être très en colère, j'en suis sûre, continua-t-elle de la même voix malheureuse. En fait, je ne serais pas surprise si vous me battiez ou me renvoyiez à la campagne...

— Qu'avez-vous commis de si répréhensible pour redouter une telle punition ? s'écria le comte. Que s'est-il passé ? Vous êtes à Londres depuis si peu de temps !

Elle crispa ses doigts joints et, au prix d'un effort presque

surhumain, articula :

— J'ai perdu... de l'argent... au jeu, monsieur !

— Au jeu ?... Et quand cela ?

— Hier soir... Et la somme que j'ai perdue est si énorme que... que j'ose à peine... vous l'avouer !

Sa voix se cassa mais elle garda la tête haute et ses yeux verts ne fuyaient pas le regard de son mari.

— Combien ?

— Deux mille livres, chuchota-t-elle.

Elle eut l'impression que sa voix lui était renvoyée en écho par tous les murs, de la pièce. Ses phalanges crispées blanchirent mais elle ne détourna ni ne baissa les yeux.

D'un geste lent, le comte s'assit sur la chaise en face d'elle, s'appuya au dossier et croisa les genoux.

— Allons, racontez-moi exactement ce qui s'est passé, suggéra-t-il.

Karina prit sa respiration :

— Mme Courtney nous avait invités tous les deux à dîner, mais... quand je suis revenue ici vous le dire, Newman m'a informée que vous rentriez très tard. Vous vouliez me punir, n'est-ce pas ? C'est pour cette raison que vous m'avez laissée seule ?

Il y eut un petit silence. Puis le comte, dont les coins de la bouche se relevaient comme s'il réprimait un sourire, répondit :

— Ce n'est pas impossible !

— Ce fut... une punition... bien coûteuse, monsieur, dit Karina d'une voix penaud.

— Continuez à me raconter ce qui s'est passé ! ordonna le comte.

— Harriet Courtney m'avait dit qu'elle ne voyait pas d'inconvénient à ce que je vienne dîner sans vous, car elle invite toujours davantage d'hommes que de femmes. C'était très gai, très amusant, et j'aurais bien aimé que... que vous soyez là. Après dîner, nous sommes allés chez lady Lumley.

— Dans Grosvenor Square ?

— Oui. C'était une grande réception et la maîtresse de maison a déploré votre absence.

— Je connais les réceptions de lady Lumley, remarqua sèchement le comte.

— Harriet Courtney m'a présentée à un grand nombre d'invités. Et puis, l'un d'eux... offrit de... m'apprendre à jouer.

— Qui était-ce ?

— Sir Guy Merrick, répondit-elle avec une petite hésitation que son mari ne fut pas sans percevoir. Il m'a avoué franchement que vous et lui étiez ennemis, se hâta d'ajouter Karina, mais avec moi, il fut très... très courtois. Et j'ai pensé que si vous aviez des amis personnels, il n'y avait pas de raison pour... pour que je n'aie pas les miens.

Il y avait une petite nuance de défi dans sa voix et elle parut se raidir dans l'attente d'un éclat de la part de son mari. Mais celui-ci se contenta de dire d'un ton neutre :

— Continuez...

— Au début, j'ai trouvé très excitant de jouer, continua-t-elle avec enthousiasme. Je n'avais jamais vu une telle quantité d'argent ! Les enjeux devaient être très élevés... Sir Guy essaya de m'expliquer le jeu et m'offrit d'être... mon banquier.

Tout en parlant, elle se souvenait de son embarras lorsque, sir Guy l'ayant fait asseoir, elle avait vu devant chaque joueur des piles de pièces d'or.

— Mais je n'ai pas d'argent sur moi ! avait-elle objecté à voix basse.

— Eh bien, je serai votre banquier !

— Vous voulez dire que si je perds, je pourrai vous rembourser plus tard ?

— Exactement. Mais n'ayez crainte, vous ne perdrez pas. Il est de tradition qu'une jolie femme gagne, la première fois qu'elle joue !

Il avait sans doute raison car elle avait eu très vite une petite fortune devant elle. Sir Guy la conseillait sur le nombre de cartes à tirer et le choix de celles dont il valait mieux se défaire. Au bout d'un moment, elle avait eu l'impression qu'elle commençait à comprendre les règles du jeu.

Puis la chance avait tourné. La pile de pièces devant elle avait presque entièrement fondu.

— Ne devrais-je pas m'arrêter maintenant ? avait-elle chuchoté, effrayée, à l'oreille de sir Guy.

— Essayons une autre table... avait-il proposé en lui remettant une poignée de pièces d'or.

Ils avaient circulé de table en table, jusqu'à ce qu'elle ne sache plus si elle avait gagné ou perdu.

Lorsqu'elle gagnait, c'était sir Guy qui ramassait l'argent et il lui donnait ensuite dix ou vingt guinées d'un coup pour miser.

Quand elle eut tenté sa chance à presque tous les jeux, il lui avait proposé une partie de piquet. Karina y avait beaucoup joué avec son père et se croyait imbattable, mais elle s'était vite aperçue qu'elle avait trouvé son maître. Sir Guy jouait à la perfection. En fin de compte, la jeune femme avait jeté ses cartes sur la table avec un soupir exaspéré :

— Je n'arriverai jamais à vous battre !

— Cela vous ennuie, de perdre ?

— Pas vraiment, mais c'est, un peu vexant de se trouver devant un expert et de se rendre compte de sa propre inefficacité !

— Pourquoi vouloir être efficace, ma chère ? Il suffit que vous soyez belle à couper le souffle.

— Les compliments ne remplacent pas l'argent, avait-elle souri... Il

faut me dire combien je vous dois, sir Guy.

Tout en parlant, elle se félicitait d'avoir laissé à la maison les dix guinées que lui avait remises Robert Wade le matin même.

— Vous voulez vraiment savoir ? Permettez-moi de vous faire cadeau de vos pertes... quelles qu'elles soient. Ce sera mon cadeau de mariage, à vous et à votre époux aussi, naturellement.

Sa voix s'était durcie en prononçant ces derniers mots et Karina, se souvenant qu'il lui avait dit combien lui et le comte se détestaient, jugea plus honnête de refuser.

— Il n'en est pas question ! C'est une dette d'honneur ! Je sais parfaitement que les dettes de jeu passent avant tout !

— Je vois que vous connaissez sur le bout du doigt le code d'honneur du joueur, remarqua-t-il avec un sourire ironique.

— Mon père était joueur, et j'en ai beaucoup souffert. Mais je n'aurais jamais accepté qu'il se conduise de façon déshonorante en ne payant point ses dettes.

— Ce qui fait que vous voulez payer les vôtres.

— Parfaitement ! Dites-moi combien je vous dois et je vous enverrai la somme dès demain matin. Et je vous remercie d'avoir accepté d'être mon mentor ce soir.

— Ce fut une joie pour moi, lady Droxford, mais je me demande quelle opinion vous aurez de moi après cette soirée...

— Je me souviendrai de vous comme de quelqu'un de courtois et d'amical.

— Et comment croyez-vous que je penserai à vous ?

Il la regardait avec une telle intensité qu'elle baissa les yeux.

— Je n'en ai pas la moindre idée, avait-elle répondu, gênée. Puis-je maintenant connaître le montant de mes dettes ?

— Je l'estime aux environs de deux mille livres, madame.

Pendant une fraction de seconde, elle avait cru avoir mal entendu. Puis elle avait eu l'impression que le toit s'effondrait et que le salon de jeu dansait devant ses yeux. Elle avait néanmoins réussi à se lever dignement, du moins l'espérait-elle, et à répondre :

— Je vous enverrai... l'argent demain, sir Guy. Et maintenant... il me faut aller à la recherche de Mme Courtney.

Elle l'avait quitté, sans remarquer qu'il ne s'était même pas levé à son départ et l'avait regardée s'éloigner avec une étrange expression sur le visage.

— Je suis restée éveillée... toute la nuit, dit-elle au comte d'un air exploré, à réfléchir... à essayer de comprendre comment j'avais pu perdre une telle somme. Il me semble que quand nous nous sommes mis à jouer au piquet, sir Guy a dit...

— *La mise habituelle, n'est-ce pas ?* interrompit le comte.

— J'ai accepté, parce que je ne voulais pas... montrer mon

ignorance en demandant quels étaient les enjeux.

Sa voix se fit presque inaudible quand avec un triste petit geste, elle ajouta :

— Je regrette beaucoup... bien plus que je saurais l'exprimer ! Je vous en supplie, pardonnez-moi... Je ne sais pas comment je pourrais compenser cette perte, sinon en n'achetant plus de toilettes... et en promettant de ne plus jamais jouer.

Sans répondre, le comte se leva et alla tirer le cordon de la sonnette.

— Apportez-moi une table de jeu et plusieurs paquets de cartes, dit-il au laquais.

Elle le regarda avec de grands yeux.

Il n'ajouta rien tandis qu'on apportait table, cartes neuves et fiches de score.

— Venez-vous asseoir, Karina. Je vais vous enseigner les rudiments des jeux pratiqués lors des réceptions de ce genre.

Elle fut trop stupéfaite pour répondre et assise en face de son mari, l'écoutant attentivement, elle apprit à jouer au faro, à la basset et à la mouche. Elle comprit vite les explications du comte et sut bientôt quelles cartes tirer ou se défausser. Deux heures s'étaient écoulées lorsque le comte jeta sur la table les cartes qu'il avait à la main et demanda :

— Vous comprenez, maintenant ?

— Je m'aperçois que c'est plus compliqué que je ne le pensais. Mais vous, vous est-il déjà arrivé de perdre ?

— Rarement...

— Alors vous êtes de toute évidence un expert, et j'espère que votre élève ne vous fera plus jamais honte.

— Il y a deux choses que je veux que vous me promettiez, Karina, dit-il d'un ton bref. (Elle attendit, mais elle avait deviné ce qui allait suivre.) D'abord, de ne plus jamais jouer avec sir Guy Merrick. Ensuite, de quitter la table de jeu dès que vos pertes se montent à cent livres. Vous me donnez votre parole, Karina ? insista-t-il, le regard sévère.

— Oui. Et j'espère bien ne plus jamais être assez sotté pour perdre cent livres.

— Je vous fais donc confiance...

— Et... et ma dette envers sir Guy ? demanda-t-elle timidement.

— Je m'en occupe, Merrick recevra un chèque dans quelques heures.

— Je suis désolée...

L'étincelle qu'avait allumée dans ses yeux la leçon de jeu donnée par son mari s'éteignit.

— N'en parlons plus. La duchesse de Richmond donne un bal, ce

soir. Aimeriez-vous y aller ?

— Avec vous ? Rien ne pourrait me plaire davantage !

— Il se trouve que j'ai aussi invité quelques amis à dîner. Cela vous donnera l'occasion de porter un des diadèmes de la collection Droxford. Robert vous les a sans doute montrés.

— Bien sûr ! Je n'ai jamais vu d'aussi somptueux bijoux !

— Alors, soyez éblouissante, ce soir, recommanda le comte avec un sourire. Bien qu'il ne s'agisse pas d'une grande réception comme celle à laquelle vous avez assisté chez lady Lumley, toute la haute société sera présente.

Il y avait dans sa voix une pointe de mépris. Pensait-il que lady Lumley n'était pas digne de fréquenter la comtesse de Droxford, ou bien était-ce du dépit parce que Karina était allée sans lui à la réception ?

Elle était soulagée de constater qu'il ne lui en voulait pas, mais le souvenir de son énorme perte au jeu la tourmentait. Que devait-elle penser de sir Guy ? Pourquoi, la sachant si inexpérimentée, l'avait-il laissée s'endetter à ce point ? Ne lui avait-il donc proposé son amitié que pour la tromper plus facilement ?

Quand, le soir venu, elle descendit au salon pour attendre ses invités, elle y trouva le comte et le regarda d'un air interrogateur, se demandant si sa toilette allait lui plaire.

Elle avait choisi la robe rose pâle achetée la veille chez Mme Yvette. Sa nuance s'harmonisait parfaitement avec le collier de saphirs et mettait en valeur son teint d'une blancheur de neige. Sur ses cheveux relevés en chignon était posé un large diadème de saphirs entourés de diamants que la lumière des bougies dans les chandeliers de cristal faisait scintiller de raille feux.

Le comte la contempla un instant, muet de stupeur, Puis à voix basse, comme s'il se parlait à lui-même, il dit :

— Je savais que les saphirs vous iraient à la perfection !

— Vous pensez que je suis... présentable ? Je ne voudrais pas vous faire honte la première fois que nous apparaissions ensemble en public, dit Karina en s'approchant de lui et en levant vers lui des yeux anxieux.

— Vous ne me ferez certainement pas honte..., répliqua-t-il.

Leurs regards se croisèrent et Karina eut l'impression qu'entre elle et le comte quelque chose venait de se passer. Quelque chose d'indéfinissable, mais qui la remplissait d'un étrange bonheur. Troublée, elle attendait qu'il continue, quand Newman vint annoncer l'arrivée de leurs premiers invités.

Il faisait très chaud à Richmond House et l'on eût dit que la duchesse avait décidé d'entasser dans ses salons toute la haute société du pays. Il fallut longtemps au comte et à son épouse pour gravir

l'escalier d'honneur où les attendaient leurs hôtes. Ils s'avancèrent ensuite lentement vers la salle de bal, pleine au point qu'il semblait difficile d'y respirer.

— Allons-nous danser? demanda Karina.

— Non. Si vous souhaitez me retrouver, je serai dans le salon de jeu.

Elle allait le prier de ne pas la laisser seule dans un endroit où elle ne connaissait personne quand elle vit une silhouette fendre la foule dans leur direction : lady Sibley, en robe rouge, coiffée d'un diadème de rubis et de diamants. Elle était, Karina dut bien l'admettre, d'une éclatante beauté.

Karina se raidit. Le comte allait-il présenter son épouse à sa maîtresse ?

— Me feriez-vous l'honneur de m'accorder cette danse ? demanda à ce moment une voix à côté d'elle.

Elle se retourna et reconnut son voisin de table de la veille.

— Avec plaisir, répondit-elle, heureuse d'échapper à la confrontation.

Deux heures plus tard, Karina se retrouva sans cavalier pour la première fois depuis son arrivée. Elle descendit l'escalier d'honneur à la recherche du comte. Elle était gênée d'être obligée de le déranger tandis qu'il jouait, mais elle n'allait pas rester dans la salle de bal à faire tapisserie.

Le salon de jeu était situé au rez-de-chaussée et elle le trouva facilement. Toutes les tables étaient occupées, mais elle ne vit pas le comte. Sans trop savoir dans quelle direction aller, elle s'engageait dans un couloir lorsque, jetant au passage un coup d'œil dans une antichambre, elle aperçut au fond de là pièce son mari assis sur un sofa à côté de lady Sibley.

Comprenant que ce n'était pas le moment de le déranger, elle revint en hâte sur ses pas et trouva un peu plus loin une porte donnant sur le jardin. Après la chaleur écrasante de la salle de bal, l'air frais sur ses joues était un délice.

Le parc était illuminé par des lampions accrochés aux arbres. Ils éclairaient suffisamment les sentiers pour que les invités distraits ne risquent pas de tomber dans le bassin aux nénuphars ou de trébucher sur les plates-formes. Des bancs étaient nichés à l'ombre de tonnelles dont Karina, étant seule, se garda bien de s'approcher.

Elle se réfugia près de la maison, espérant que personne ne la remarquerait. Mais tandis qu'elle écoutait la musique de l'orchestre et admirait les étoiles au-dessus des arbres, elle entendit quelqu'un lui dire:

— Ainsi, vous revoici, lady Droxford!

Elle sursauta, sachant avant même de s'être retournée que l'intrus

était lord Wyman. Jamais elle n'oublierait la voix à la fois mielleuse et menaçante de l'homme qui l'avait abordée dans Bond Street.

— Nous n'avons pas été présentés, monsieur, dit-elle froidement et, espérait-elle, d'un ton propre à le décourager.

En réalité, on eût plutôt dit un enfant effrayé essayant de se faire passer pour un adulte.

— Ce détail trouble madame la comtesse ? Dans ce cas, je vais chercher quelqu'un capable d'officier... Préférez-vous notre hôte ou notre hôtesse ? Je n'aurai aucun mal à les persuader de me rendre ce service !

Il avait l'air si sûr que Karina se sentit ridicule d'avoir insisté sur cette formalité.

— Je connais votre nom et vous connaissez le mien, continua lord Wyman. Je vous assure, ma chère, que cela est amplement suffisant. Venez danser : J'ai le plus grand plaisir de valser avec vous et d'entourer de mon bras cette si tentante petite taille de guêpe.

— Je suis... à la recherche de mon mari, monsieur, dit en hâte Karina.

— Lord Droxford est très occupé, en ce moment.

Elle devina au ton insidieux de sa voix qu'il avait lui aussi vu le comte en compagnie de lady Sibley.

— J'ai déjà promis la prochaine danse!

— Inutile de me fuir, chère petite comtesse : vous n'y réussirez pas ! Néanmoins je trouve très excitant de vous voir battre des ailes comme une colombe dans les rets d'un chasseur... surtout que c'est en vain, car je vous trouve ce soir encore plus séduisante que la première fois que je vous vis. Allons, venez danser...

— Je vous l'ai déjà dit... j'ai un cavalier... bafouilla Karina en s'éloignant d'un pas rapide.

Quelques marches menaient à une terrasse sur laquelle ouvrait la salle de bal. Karina les gravit, suivie de lord Wyman. La lumière tombant des fenêtres éclairait ses petits yeux porcins et elle eut soudain l'impression que sa robe était devenue transparente...

— Vous êtes délicieuse ! Absolument charmante ! Quel dommage que vous ne puissiez venir vous asseoir et parler tranquillement dans le jardin : j'ai tant à vous dire!

— Non... je ne peux pas... Je dois... trouver mon cavalier !

En arrivant sur la terrasse, elle vit avec un indicible soulagement sir Guy qui sortait par la porte-fenêtre pour admirer le parc. En hâte, elle s'approcha de lui.

— Je suis désolée, tout à fait désolée d'être en retard et de vous avoir... fait attendre pour la danse que je vous avais promise, dit-elle en levant vers lui des yeux suppliants.

Il ne pouvait pas manquer de deviner ce qu'elle essayait de lui faire

comprendre!

— Je vous cherchais, en effet, rétorqua-t-il après une imperceptible pause.

Karina se retourna vers son persécuteur:

— Comme vous le voyez, lord Wyman, j'ai retrouvé mon cavalier!

— Alors je vous en prie, accordez-moi la prochaine danse...

Il lui prit là main et la porta à ses lèvres, lui serrant les doigts à les écraser:

— Elle... est déjà prise!

— Alors j'attendrai que vous soyez libre....

Elle retira sa main et dit à sir Guy :

— Allons-nous danser?

— Mais bien sûr !

Karirja le précéda dans la salle de bal en se gardant bien de tourner la tête car elle sentait sur elle les yeux de lord Wyman. L'orchestre jouait une valse et il y avait toujours beaucoup de danseurs.

— Ne pourrions-nous essayer de nous échapper ? demanda Karina.

— Essayons... Je veux vous parler...

Ils descendirent l'escalier d'honneur et sir Guy la conduisit dans le jardin par une autre porte. Ils trouvèrent un banc inoccupé sur lequel Karina s'assit en poussant un soupir de soulagement.

— Que faisiez-vous avec lord Wyman et pourquoi aviez-vous si peur ? demanda sir Guy.

— J'étais seule et je cherchais... mon mari lorsque lord Wyman m'a abordée. Je sais que c'est ridicule, mais... il me fait peur. Il a quelque chose d'inquiétant, il me donne la chair de poule, comme disait ma nourrice.

— Vous avez parfaitement raison. Il est ignoble et je vous conseille de l'éviter.

— Vous ne pensez tout de même pas que je souhaite faire sa connaissance ? C'est lui qui m'a accostée dans Bond Street, alors que j'étais seule... Et ce soir, il a recommencé.

— Vous vous promeniez seule dans Bond Street ?

Karina porta un doigt à sa bouche:

— Je n'aurais jamais dû l'avouer. C'est un peu de ma faute, si lord Wyman s'est cru autorisé à m'accoster, mais maintenant, j'ai l'impression de... de ne pas pouvoir lui échapper!

— Avec moi vous n'avez rien à craindre !

Karina se raidit, se souvenant soudain de ce qui s'était passé la veille.

— Vous m'avez pardonné ? demanda sir Guy.

Il posa son bras sur le dossier du banc derrière elle et se tourna à demi pour mieux la voir.

— Non ! répondit la jeune femme, les yeux fixés sur le jardin.

— J'étais certain que vous aviez décidé de ne plus jamais m'adresser la parole et je me suis demandé toute la soirée comment obtenir de vous quelques instants pour vous dire combien je regrettais ce que j'avais fait et vous supplier de me pardonner.

— Je ne voulais effectivement plus jamais vous adresser la parole, admit Karina. Mais j'étais si effrayée par lord Wyman que lorsque je vous ai aperçu, la seule chose dont je me suis souvenue est que pendant un petit moment, vous aviez semblé vouloir être... mon ami.

— Pardonnez-moi, Karina... (C'était la première fois qu'il l'appelait par son prénom.) Ce n'était pas vous que je voulais atteindre.

— Non... C'était mon mari, n'est-ce pas ?

— C'est exact, Karina, il était dans mon intention d'insulter Alton. Tout ce que j'ai réussi à faire, c'est à passer une nuit blanche à revoir l'expression désespérée de vos grands yeux verts. Et depuis, je ne cesse d'y penser. (Comme Karina gardait le silence, il demanda :) Lord Droxford était très fâché contre vous ?

— Non, il s'est montré indulgent, très indulgent même. Il a dit qu'il allait vous payer. J'espère que vous avez reçu son chèque,

— Je l'ai reçu et déchiré,

Karina sursauta et, pour la première fois depuis le début de leur conversation, regarda sir Guy dans les yeux.

— Vous ne pouvez pas faire cela, c'était une dette d'honneur !

— Pas du tout. C'était l'action d'une canaille que vous ne devriez pas fréquenter, ma chère. Vous avez sûrement compris maintenant qu'il vous aurait été impossible de perdre une si grosse somme en si peu de temps, n'est-ce pas ?

— Vous voulez dire que... vous avez imaginé ce chiffre ? Je n'ai pas vraiment perdu ces deux mille livres ?

— Exactement. Alton l'a immédiatement compris, et c'est ce que je voulais.

— Je... je ne vois pas... dit Karina d'un air malheureux.

— Que feriez-vous si quelqu'un de votre connaissance avait découvert un trésor... une perle d'une valeur extraordinaire par exemple... et refusait de se donner le mal de veiller sur elle ?

— Vous croyez qu'il a deviné ce que vous avez essayé de lui faire comprendre ?

— J'en suis certain. Alton et moi avons pratiquement été élevés ensemble. Pendant vingt ans, nous avons été plus proches que des frères. Je sais exactement comment fonctionne son esprit, et il en est de même pour lui.

— Alors pourquoi cette haine entre vous ?

Sir Guy ignore sa question.

— Vous a-t-on interdit de m'adresser la parole ? demanda-t-il après

un petit silence.

— Non, mais j'ai promis de ne plus jouer aux cartes avec vous.

— Comme c'est généreux de sa part ! s'exclama sir Guy d'un ton sarcastique. Seulement voilà... Est-ce parce qu'il ne me juge pas assez dangereux ou tout simplement parce qu'il s'en moque ? (Karina ne répondit pas et ajouta, soudain grave :) Pardonnez-moi. Nous devrions avoir honte de nous servir de vous comme d'un pion ! Je déteste Alton et Alton me déteste, mais tout ceci n'a rien à voir avec vous... Vous n'étiez qu'une enfant quand est née notre haine... Karina, je suis infiniment coupable. Mais je vous en supplie, soyez généreuse et accordez votre pardon à un homme qui, depuis la minute où il vous a aperçue, n'a plus pensé qu'à vous.

— Il me semble, murmura Karina avec gêne, que vous ne devriez pas... me dire de telles choses.

— Nous avons longuement parlé hier soir, rétorqua sir Guy et nous ne pouvons pas effacer ce qui a eu lieu. Je ne peux non plus nier la fascination qu'exerce sur moi votre beauté. Je suis bien obligé de m'avouer que mon cœur est plein du souvenir de vous, que je désire vous revoir plus que tout au monde. Je suis un imbécile de vous avoir déçue quand vous m'aviez offert votre amitié. Je vous ai beaucoup déçue, n'est-ce pas, Karina? Conclut-il.

— Oui, je vous avais fait confiance...

— Vous n'auriez rien pu me dire de plus cruel, mais je l'ai mérité. Et j'ai tellement honte que je ne sais quoi dire pour ma défense.

— Moi non plus je n'ai pas beaucoup dormi la nuit dernière, murmura Karina. Je n'en peux plus. Je voudrais rentrer...

— Je comprends ! Et moi qui vous impose mes jérémiades !

—Mais non, ce n'est pas cela, protesta Karina. C'est simplement que... je suis complètement désorientée. J'ai vraiment cru que j'avais perdu tout cet argent et que mon mari serait très fâché contre moi. J'ai pensé que vous vous étiez joué de moi en faisant semblant d'être mon ami. J'étais désemparée et malheureuse, j'avais peur... Maintenant, je ne sais plus quoi penser... Lord Droxford a été très indulgent avec moi et m'a amenée ici ce soir, et vous me demandez pardon ! Et moi... j'aimerais que nous restions amis parce que... j'ai si peu d'amis et... les hommes comme lord Wyman me font si peur !

— Oh, Karina, Karina... murmura sir Guy d'une voix presque méconnaissable.

Il lui prit la main gauche et lui retira tout doucement son gant. Puis il embrassa un par un le bout de chaque doigt et finalement posa ses lèvres sur sa paume.

— Vous êtes si jeune, si pure, si incroyablement innocente..., dit-il d'une voix rauque.

— Je crois... que... je devrais... partir... balbutia-t-elle.

Elle sentait qu'elle n'aurait pas dû tolérer qu'il lui baise la main de cette façon. Pourtant, elle avait aimé la douceur de ses lèvres sur sa peau, la force des doigts puissants serrant les siens. Et le son de sa voix qui trahissait son émotion.

— Pauvre petite fille... vous n'en pouvez plus, dit-il tendrement. Laissez-moi trouver votre mari, et s'il n'est pas décidé à partir, c'est moi qui vous ramènerai à Droxford House.

En entendant ces mots, Karina revit le comte et lady Sibley, pressés l'un contre l'autre, dans l'antichambre...

— Je crois bien que... qu'il aimerait rester un peu plus longtemps!

Sir Guy lança un regard perçant.

— Je saurai bien le trouver. Allons, laissez-moi vous ramener à l'intérieur. Il n'est pas question que vous restiez seule ici, vous êtes beaucoup trop ravissante et vous attireriez les hommes comme la lumière attire les papillons.

— Vous m'avez déjà dit cela hier soir.

— Je le pensais. Pouvez-vous douter un seul instant de la sincérité de ce que je viens de vous dire ?

Il attendit sans la quitter des yeux, comme pour l'obliger à lui répondre.

— Je vous crois, finit-elle par murmurer.

— Alors, pardonnez-moi ma perfidie d'hier. Revenons au moment où nous avons fait connaissance, lorsque je vous ai dit que je n'avais jamais rencontré de femme aussi belle que vous. C'est vrai, Karina, vous êtes celle que je cherche depuis toujours. Et quand je vous trouve enfin... il est trop tard !

Il vit l'étonnement sur son visage.

— Non, Karina, je n'essaie pas de vous faire la cour. Je vous dis simplement la vérité, même si je n'ai pas le droit de vous l'avouer...

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que je vous aime. Vous êtes innocente, mon adorée, mais vous n'êtes pas naïve. Quand un homme trouve enfin la femme dont il a toujours rêvé, dont il a toujours porté au plus profond de son cœur l'image idéale, les barrières comme le doute ou la réserve n'existent plus pour lui. (Ses doigts serrèrent plus fortement ceux de la jeune femme.) Je vous aime, Karina et comme je sais que cet amour me fera souffrir, je devrais partir immédiatement. Mais je ne le ferai pas, je resterai près de vous à me torturer, parce que vous êtes l'épouse d'un autre et parce que je sais trop bien que je ne suis pas digne d'effleurer votre main... et encore moins de la baiser.

Brusquement, avec passion, il posa de nouveau les lèvres au creux de la paume de la jeune femme. Puis il se redressa et ajouta brusquement:

— Remettez votre gant, je vais vous ramener à votre mari.

Abasourdie, à la fois effrayée et troublée d'avoir éveillé en lui une si profonde émotion, Karina enfila son gant et suivit docilement sir Guy. Sans échanger un mot ou un regard de plus, ils regagnèrent la terrasse et entrèrent dans la maison.

— Avez-vous une idée de l'endroit où se trouve votre mari ? demanda sir Guy en arrivant dans le vestibule.

— Il m'avait dit qu'il serait dans le salon de jeu, mais la dernière fois que je l'ai vu, il était dans une des antichambres avec... une amie.

— Attendez-moi ici, dit sir Guy. Mais je ne veux pas vous laisser seule, à cause de lord Wyman.

Jetant un coup d'œil autour de lui, il avisa quelques jeunes gens qui discutaient au pied de l'escalier. Il s'approcha de l'un d'eux, un tout jeune homme encore imberbe et dit :

— Lovelace, voudriez-vous avoir l'obligeance de tenir compagnie à lady Droxford pendant que je cherche son mari ?

— Avec plaisir, sir Guy.

Il avait dû s'attendre à devoir veiller sur une douairière ou un laideron car en apercevant Karina, son visage s'éclaira.

— Lady Droxford, permettez-moi de vous présenter Ian Lovelace, dont le père est un vieil ami à moi. Si vous pouviez tous les deux m'attendre ici, je vais faire aussi vite que possible.

— Merci, dit Karina.

Sir Guy alla au salon de jeu et, voyant que le comte ne s'y trouvait toujours pas, se dirigea vers l'antichambre qui lui faisait suite. Le comte et lady Sibley étaient assis sur le sofa où Karina les avait aperçus un moment auparavant.

Ni l'un ni l'autre ne l'avait vu et sir Guy eut le temps de remarquer que l'harmonie ne semblait pas régner entre eux : lady Sibley faisait la moue et ses beaux yeux étaient noirs de colère, tandis que le comte, mâchoires serrées, fronçait le sourcil.

En entendant sir Guy approcher, tous deux levèrent la tête d'un air gêné.

— Mes hommages, lady Sibley, dit sir Guy en s'inclinant devant la jeune femme. M'autorisez-vous à vous dire combien vous êtes belle, ce soir ?

— Merci, sir Guy. Il y a bien longtemps que vous ne m'avez rendu visite. Puisque je suis maintenant de retour en ville, j'espère que vous saurez vous faire pardonner !

— Vous pouvez être certaine, lady Sibley, que j'irai dès que possible vous présenter mes excuses, répondit sir Guy d'un ton à peine ironique.

Lady Sibley le regarda d'un œil aguicheur : elle essayait depuis longtemps de faire sa conquête, mais il se déroba obstinément. Elle le trouvait très attirant, mais il était un des rares hommes de sa

connaissance à avoir ignoré ses avances les plus flagrantes.

Elle allait répondre quand sir Guy se tourna vers le comte:

— Me permets-tu, Alton, de raccompagner ta femme? Elle se sent lasse et désirerait rentrer.

Le comte bondit sur ses pieds:

— Si ma femme est fatiguée, c'est moi qui la ramènerai, dit-il d'un ton irrité. Et je te prierais, Guy, de la laisser en paix!

— A ta guise, rétorqua Guy à voix basse. Si tu préfères la confier aux bons soins de Wyman...

— Wyman! Ce débauché!

— En personne. Puisque toi aussi tu la laisses en paix, il a fallu que ce soit moi qui la protège contre cet ignoble porc.

— Bon Dieu!... Je ne tolérerai certainement pas que tu mettes ton nez dans ma vie privée !

— Je n'ai que faire de ta vie privée. C'est ton épouse qui me préoccupe.

— Ne lui as-tu pas déjà fait assez de mal ? Tu as reçu mon chèque, je suppose ?

— Je te suis très reconnaissant de ta promptitude. Je l'ai déchiré, naturellement tu t'y attendais.

— Même venant d'une canaille de ton espèce, ta conduite est une insulte et j'ai bien envie de régler cela sur le terrain, Guy !

— Tu ne le feras pas, mon cher Alton : tu sais bien que c'est peut-être moi qui te tuerai. J'en brûle d'envie depuis longtemps, et ce soir plus que jamais !

— Et pourquoi ce soir particulièrement ?

— La réponse est en rapport avec ta dernière acquisition... dont tu sembles déjà te désintéresser, comme tu l'as toujours fait avec ce que tu possèdes... Mais tu comprendras certainement très vite qu'une épouse n'est pas un cheval qu'on enferme à l'écurie ou un tableau qu'on suspend sur un mur ! Et que si tu t'en moques, d'autres hommes pourraient, eux, s'y intéresser...

— Va-t'en au diable ! s'emporta le comte. Crois-tu donc que je vais tolérer plus longtemps tes insinuations ? Si nous n'étions pas tous deux les invités du duc de Richmond, je te jure que je t'assommerais !

Sir Guy eut un sourire exaspérant.

— Nous avons toujours été de force égale, Alton, ne l'oublie pas! Si nous en venions aux mains, tu risquerais de le regretter!

— Un mot de plus et je te défie en duel ! Pas une bagarre à coups de poing, un duel au pistolet, Guy !

— Et tandis que nous échangeons ces aménités, remarqua sir Guy d'un ton traînant particulièrement insultant, ton épouse attend que tu veuilles bien la raccompagner à ton mausolée de Droxford House... A moins que tu ne préfères m'en laisser le soin ?

— Je vais la ramener. Et va au diable si tu ne veux pas que ce soit moi qui t'y dépêche ! aboya le comte.

— Alors, permets-moi de te remplacer auprès de la charmante dame que le devoir conjugal t'oblige à abandonner, dit sir Guy en s'asseyant sur le sofa à côté de lady Sibley.

Elle lui dédia son plus délicieux sourire et seul le comte surprit l'éclat d'insolence qui brillait dans les yeux de sir Guy.

— Tu trouveras madame la comtesse dans le vestibule... ajouta négligemment ce dernier.

Le comte marmonna ses adieux à lady Sibley et, l'air fortement courroucé, suivit le couloir jusqu'à l'endroit où l'attendait Karina. Elle vit aussitôt qu'il était de fort mauvaise humeur.

— Vous désirez rentrer, si je comprends bien ?

— Pas... si... cela vous... dérange, balbutia-t-elle.

— J'appelle la voiture, répondit-il froidement.

Karina jeta sa cape sur ses épaules et suivit son mari. Que lui avait donc dit sir Guy pour le mettre à ce point en colère ? Et pourquoi, au lieu d'envoyer le pire ennemi du comte à sa recherche, n'avait-elle pas eu le courage d'y aller elle-même ?... Parce qu'elle craignait trop de se retrouver face à face avec lady Sibley !

Lorsqu'elle connaissait à peine le comte, être le témoin des baisers qu'il échangeait avec sa maîtresse du moment l'avait laissée indifférente. Mais rencontrer à une réception la très séduisante jeune femme dont son mari était amoureux était au-dessus de ses forces.

Et si lady Sibley avait divulgué la vraie raison du mariage hâtif du comte ? Si elle l'aimait sincèrement, pensait Karina, elle ne dirait rien. Mais n'était-ce pas trop espérer d'une femme qu'elle garde pour elle une information aussi croustillante ?

Le comte se jeta sans un mot dans un coin de la voiture. Après quelques minutes, alors que les chevaux descendaient vers Piccadilly, Karina dit d'un ton hésitant :

— Pardonnez-moi... si vous ne désiriez pas partir si tôt !

— Merrick m'a dit que lord Wyman vous avait importunée. Que s'est-il passé ?

— Lord Wyman m'a accostée... il voulait absolument que je danse avec lui... pour pouvoir me tenir dans ses bras... Il me l'a dit !

— Vous semblez avoir une regrettable tendance à faire la connaissance des personnes les plus infréquentables ! dit le comte.

Cette remarque balaya d'un coup l'humilité de Karina. Son mari n'avait aucune raison de lui parler sur ce ton alors que lui-même, sans se préoccuper de savoir si elle avait un cavalier, avait passé toute la soirée en compagnie de lady Sibley.

— Peut-être auriez-vous l'obligeance, monsieur, de me présenter à des personnes plus convenables. Après tout, je ne connais personne à

Londres !

L'argument était irréfutable, et après un silence, le comte reprit d'une voix plus aimable :

— Je vais effectivement vous présenter à quelques-uns de mes amis, Karina. Il nous faut commencer à recevoir, je vais dire à Robert d'envoyer les invitations.

— Je m'en réjouis d'avance !

— Malheureusement, j'ai des obligations auxquelles je ne puis me soustraire, continua le comte, mais je pense pouvoir donner deux dîners cette semaine et nous pourrions peut-être passer une soirée à l'opéra, si cela vous fait plaisir,

— Mais je ne voudrais pas vous ennuyer ! répondit humblement Karina.

— Là n'est pas le problème ! Maintenant que j'ai une épouse, il est important qu'elle fréquente des personnes de son rang et non des déclassés comme lord Wyman ou même... Merrick.

Pendant quelques instants, on n'entendit plus que le bruit des roues sur le pavé, puis le comte continua :

— Que vous a dit Merrick, ce soir ?

— Qu'il avait déchiré votre chèque. Il n'avait demandé cette somme que dans le but de... vous insulter !

— J'avais parfaitement compris !

— Dans ce cas, vous auriez pu me le dire... Ou bien étiez-vous satisfait de me voir m'humilier devant vous et m'excuser d'une erreur que je n'avais pas commise ?

— Je n'avais pas pensé à cela...

— Sir Guy non plus ! J'ignore la raison de votre haine mutuelle, mais vous vous êtes servis de moi l'un contre l'autre... Et dire, continua-t-elle avec un gros soupir, que j'ai passé une nuit blanche à me tourmenter en pensant à la façon dont vous accueilleriez mon aveu, à me blâmer de mon ignorance et à chercher désespérément un moyen de vous rembourser !

— C'est à Guy qu'il faut reprocher cela, pas à moi !

— Mais vous auriez pu me rassurer, ce matin ! Vous n'avez pas été dur envers moi, je vous l'accorde, mais vous n'avez rien fait pour m'empêcher de me sentir profondément coupable, et persuadée que seule une sotte campagnarde pouvait se trouver impliquée dans un tel désastre.

— Vous avez raison, Karina, reconnut le comte, ni Guy ni moi ne devrions nous servir de vous pour assouvir nos rancœurs. Je vous présente mes excuses et j'espère qu'il en fera autant.

— Sir Guy m'a déjà présenté les siennes et je lui ai... pardonné.

— A vous entendre, il semble que vous ayez l'intention d'entretenir avec lui des liens d'amitié que je suis loin d'approuver, dit le comte

d'un ton accusateur.

— Mais n'est-il pas juste que, si vous avez vos amis, j'aie aussi les miens ? Vous avez peut-être de bonnes raisons de détester sir Guy, mais envers moi il s'est montré fort gentil.

Comme elle terminait sa phrase, la voiture s'arrêta devant Droxford House. Un laquais ouvrit la portière, le tapis rouge fut déroulé en travers du trottoir et Karina entra dans le vestibule brillamment éclairé.

Avec un petit serrement de cœur, elle se rendit compte qu'elle avait passé ces précieuses minutes de tête-à-tête avec son mari à se disputer avec lui, au lieu de s'efforcer d'établir entre eux des relations agréables, ou du moins courtoises.

Levant les yeux vers lui, elle remarqua combien il était séduisant en tenue de soirée. Elle s'avança vers lui, prête à s'excuser, à essayer d'amener sur ses lèvres un sourire, peut-être même à chercher dans ses yeux l'expression de tendresse qu'elle y avait devinée quand il l'avait invitée à l'accompagner chez le duc de Richmond. Juste au moment où elle ouvrait la bouche pour parler, elle l'entendait dire à Newman :

— Gardez la voiture !

Il retournait chez lady Sibley ! Sans le regarder, elle lui fit une révérence et dit d'une voix étouffée :

— Bonne nuit, monsieur le comte !

Puis, au bord des larmes, elle gravit l'escalier sans se retourner.

Le comte de Droxford entra au *White's* et, évitant plusieurs membres du club qui auraient pu être désireux de converser avec lui, s'assit à une table de la salle à manger, dans un coin où, espérait-il, il ne risquait pas d'être dérangé.

Il avait à la main une liasse de documents qu'il posa à côté de son assiette avec l'intention de les lire en mangeant. Tous concernaient le projet de réforme électorale qui, depuis deux mois, le préoccupait énormément. Il sortait de la Chambre des Lords. Et ce n'était qu'une des multiples séances auxquelles il devait assister, et qui commençaient de plus en plus à lui peser.

La réforme qui visait à diminuer le pouvoir de la Couronne et à transférer l'influence politique des classes supérieures aux classes moyennes enflammait les esprits. Chacun pensait que non seulement il était grand temps de réformer le système électoral, mais aussi qu'une nouvelle organisation administrative devait absolument favoriser les pauvres et les ouvriers qui, sous le règne du précédent monarque, George IV, avaient déjà organisé un mouvement d'insurrection.

— Bon Dieu, si nous ne prenons pas garde, c'est une révolution que nous aurons sur les bras! s'était ce matin même écrié un des pairs les plus compétents du royaume.

Il y avait eu des émeutes dans toutes les grandes villes. Dans les campagnes, des bandes de paysans avaient mis le feu à des meules et les ouvriers agricoles s'en étaient pris à leurs patrons. À Londres, la nouvelle police mise en place deux ans auparavant par sir Robert Peel avait de plus en plus de mal à contrôler les manifestants devant Buckingham Palace et autour du Parlement. Les miliciens de Peel, surnommés « les homards » ou « les diables bleus », étaient extrêmement, impopulaires mais le seul cri de « Voilà les hommes de Peel ! » suffisait en général à disperser une foule occupée à briser des vitres et à conspuer quelque personnage officiel.

Le Premier ministre, lord Grey, était partisan de la réforme, tandis que l'opposition avait à sa tête le duc de Wellington.

— Comment allez-vous voter, Droxford? avait demandé un collègue du comte alors qu'ils quittaient la réunion.

— Je n'ai pas encore pris de décision, avait répondu celui-ci. Je

suis le premier à reconnaître l'urgence d'une redistribution des sièges, mais les propositions de lord Russell me donnent l'impression d'aller un peu loin...

Naturellement, l'opinion professée par le comte de Droxford était partagée par de nombreux pairs du royaume. Mais en écoutant tous ces discours verbeux, tant à la Chambre que dans les réunions préparatoires, il se disait que la violence des réactions pour ou contre le projet de réforme était telle qu'il vaudrait mieux arriver sans tarder à un compromis.

Le comte était tellement obnubilé par cette affaire qu'il n'avait plus une minute à lui- Chaque jour, il devait assister à des réunions, des débats, des discussions. Il était invité pour des petits déjeuners, des déjeuners, des dîners et des soupers à la demeure de tel ou tel adversaire ou partisan de la réforme.

Comme il n'avait pas songé à expliquer à Karina la cause de ses préoccupations, elle supposait qu'il passait ses soirées en compagnie de la belle et possessive lady Sibley ou de la fascinante Félicité Corwin.

En réalité, le comte n'avait pas revu lady Sibley depuis le bal du duc de Richmond, et il aurait été passablement surpris d'apprendre à quel point Karina le détestait.

Lord Droxford venait de terminer une généreuse portion d'agneau et s'apprêtait à goûter aux délicieux pigeons rôtis, spécialité du cuisinier du club, lorsqu'il s'aperçut que quelqu'un s'était approché de sa table. N'ayant aucune envie d'être dérangé, il leva vers l'intrus un regard peu amène. Toutefois, reconnaissant le gros lord Barnaby, un vétérinaire du club et un des meilleurs amis de son père, il fit un effort pour être poli:

— Bonjour, lord Barnaby!

— Ne vous levez pas, mon garçon, je voulais seulement vous féliciter de votre nomination à la charge de lord-lieutenant. Je l'ai lue dans *La Gazette*, la semaine dernière.

— Je vous remercie, lord Barnaby. Ne voulez-vous pas vous asseoir?

— Non, non, continuez votre repas, mon garçon ! Je suis pressé, je n'ai pas le temps de bavarder. D'ailleurs, vous devriez vous dépêcher aussi, si vous ne voulez pas manquer la course.

Le comte de Droxford, ayant la bouche pleine, ne répondit pas et lord Barnaby continua:

— Les enjeux sont contre la comtesse, naturellement- Personne ne l'a jamais vue conduire, alors elle est un facteur inconnu. Néanmoins, Alton, je manquerais à mon devoir si je ne vous glissais pas qu'il vaudrait mieux que ce pari ne s'ébruite pas et n'atteigne jamais les oreilles de Sa Majesté !... Bien sûr, c'était différent sous le règne

précédent. Parbleu ! Feu le roi George y aurait vu une excellente plaisanterie et aurait probablement tenu à assister à la course ! Mais ce n'est pas le genre de fantaisie qui plaît à notre actuel monarque, et encore moins à la reine ! Non, Alton, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de n'en souffler mot à personne et de veiller à ce que cela ne se reproduise pas !

Le comte posa sa fourchette et son couteau-

— Pardonnez-moi, lord Barnaby, mais je ne comprends pas le premier mot de ce que vous me racontez. A quelle course faites-vous donc allusion ?

Lord Barnaby écarquilla les yeux, ce qui lui donna l'air d'un poisson rouge stupéfait.

— Vous ne savez pas de quoi je parle, mon garçon ? Seigneur!... Vous vous moquez de moi!

— Mais non, lord Barnaby... répondit le comte, le visage sombre et les sourcils froncés.

— Ainsi votre ravissante épouse a agi derrière votre dos ! s'esclaffa lord Barnaby. Je dois dire que je la comprends!... Elle s'est probablement doutée que si vous étiez au courant, vous y auriez mis le holà! Ce en quoi vous auriez eu parfaitement raison, d'ailleurs...

Le comte se leva lentement.

— Auriez-vous la bonté de m'expliquer ce qui se passe, lord Barnaby, dit-il d'un ton qui effaça le sourire des lèvres de son interlocuteur.

— Mais cela ne me regarde pas, mon garçon ! Je n'ai pas la moindre envie d'être mêlé à vos problèmes personnels, vous savez ! Enfin... Il y a un carnet de paris et la moitié des membres du club ont déposé leur mise, alors ce n'est plus un secret!

— Une mise sur quoi ? articula lentement le comte.

— Sur la course attelée opposant lady Droxford et la marquise de Downshire.

— Où cela ?

— A Regent's Park.

— A quelle heure ?

— A deux heures, je crois... Hum !... Il faut que je vous quitte, maintenant, Droxford... Pardonnez-moi si j'ai été le héraut d'une mauvaise nouvelle. Mais surtout, motus! C'est la meilleure attitude dans ce genre d'affaire: moins on en parle, mieux ça vaut !

Lord Barnaby partit en claudiquant. Le comte avait déjà traversé à grands pas la salle à manger et disparu dans le hall.

— Il a pris la mouche ! marmonna lord Barnaby. J'aurais mieux fait de tenir ma langue ! Vraiment stupide de ma part... Mais je ne pouvais pas deviner qu'il ignorait les petites fredaines de sa femme...

Toujours grommelant, il arriva dans le hall juste à temps pour voir

le comte de Droxford grimper dans son phaéton et saisir les rênes d'un geste rageur. En faisant tourner ses chevaux, le comte jeta un coup d'œil à l'horloge du palais de St. James. Deux heures moins quatre !

Il était impossible d'aller de St. James'Street à Regent's Park en quatre minutes. En arrivant à l'entrée du parc, le comte hésita un instant, ne sachant s'il devait tourner à gauche ou à droite. Il opta pour la gauche et fit bien, car à mi-chemin de la ligne droite, il aperçut un poteau d'arrivée hâtivement érigé, devant lequel étaient agglutinés des messieurs en chapeau haut de forme. Des *Bucks*, des parieurs invétérés, envers lesquels le comte n'éprouvait que mépris. Il comprit en les voyant regarder fixement la courbe de l'allée cavalière que le départ de la course était déjà donné. Effectivement, quelques secondes plus tard, il entendit des hourras et vit apparaître deux attelages au grand galop. Ils devaient courir leur premier tour. La marquise de Downshire conduisait un élégant cabriolet jaune et noir. Elle guidait avec beaucoup d'adresse une paire de magnifiques chevaux noirs. Elle était connue pour son habileté à mener un attelage et, à l'époque du régent, avait joui d'une douteuse célébrité pour son franc-parler, que l'on trouvait alors amusant. Mais avec les années, elle avait perdu toute apparence de distinction et avait fini par être plus ou moins bannie de la haute société.

Toutefois, on ne pouvait nier qu'elle sût guider ses chevaux et lorsque, à la vitesse de l'éclair, le cabriolet passa devant les spectateurs, ceux-ci poussèrent des cris d'encouragement et agitèrent leurs hauts-de-forme.

Par contraste, Karina avait l'air d'une charmante fillette, bien trop frêle pour maîtriser deux chevaux fougueux. Elle portait une veste de cavalier bleu pâle, dont la coupe cintrée mettait en valeur sa taille fine, et un petit chapeau de paille orné de rubans bleus. Avec ses cheveux d'or épinglés en un chignon bien net, elle était non seulement belle, mais très distinguée, à la différence de la marquise, dont les boucles teintes au henné volaient dans tous les sens.

Comme Karina passait devant le comte, celui-ci vit qu'elle tenait ses chevaux parfaitement en main. Elle conduisait un cabriolet à suspension spéciale, tiré par deux chevaux alezans absolument identiques, qu'il avait payés mille guinées le mois précédent. Il ne les avait pas encore suffisamment en main pour s'en servir en ville, aussi, quand il les vit passer devant lui comme des flèches, se sentit-il à la fois frustré et furieux.

— Bon Dieu, m'dame la comtesse les tient aussi bien que le patron ! Tout à fait son style, pour sûr ! On dirait que c'est lui qui mène... murmura son groom.

Le compliment, si c'en était un, ne fit qu'augmenter la colère du comte. Et la voir assise bien droite, tenant rênes et fouet de la façon la

plus orthodoxe ne risquait pas de calmer sa rage.

Il entendit la cote de la marquise monter et devina que la plupart des spectateurs n'avaient pas perçu la maîtrise dont faisait preuve Karina en retenant ses chevaux. A leurs yeux, si une femme se mêlait de conduire, elle se devait de le faire de façon agressive.

Puis, à mesure que les minutes passaient, le comte ne sut plus s'il souhaitait que Karina perde et reçoive ainsi une bonne leçon, ou bien qu'elle remporte la victoire et montre à la marquise qu'elle n'était pas la seule femme à savoir tenir des rênes.

— Les voilà !

Un instant après, les chevaux apparurent au loin. Il n'y avait aucun doute : la lutte allait être chaude. Le comte eut l'impression que les quatre bêtes couraient flanc contre flanc, encolure contre encolure. Puis, à environ cent mètres de l'arrivée, Karina se détacha. La marquise, penchée en avant, échevelée comme une Gorgone, encourageait ses bêtes de la voix et du fouet. Karina, au contraire, conduisait comme si elle faisait une tranquille promenade dans le parc, bien droite, sans utiliser son fouet, encourageant ses chevaux par de simples mouvements du poignet. Malgré sa colère noire, le comte ne put s'empêcher d'admirer son style quand elle passa le poteau d'arrivée avec une longueur d'avance sur son adversaire.

Elle ne se permit pas le moindre sourire de triomphe, alors que la marquise, eut-elle gagné, aurait clamé sa joie sans retenue.

Il y eut un tonnerre d'applaudissements car, en bons Anglais, les spectateurs, même s'ils avaient misé sur la perdante, savaient reconnaître la supériorité de la gagnante.

Karina, tirant progressivement sur ses rênes pour arrêter l'attelage, entendit les applaudissements s'estomper derrière elle.

« J'ai gagné ! J'ai vraiment gagné !... Je savais bien que je pouvais le faire... »

Maintenant que la course était terminée, son excitation retombait. Elle avait tant voulu remporter la victoire ! Et pourtant, revenir jusqu'au poteau d'arrivée pour recevoir l'argent gagné ne l'intéressait plus. Pour la première fois depuis le début de la course, elle se demanda comment le comte prendrait l'annonce de ce qui venait de se passer.

Ses chevaux étaient arrêtés, les naseaux écumants, et elle se préparait à les faire tourner lorsqu'un phaéton se rangea à côté du sien. Levant les yeux, elle aperçut le visage du comte et ce fut comme si une main de glace lui étreignait le cœur.

Elle voulut parler, mais les mots moururent sur ses lèvres et elle se contenta de le regarder avec de grands yeux effrayés.

— Montez, Karina ! dit le comte d'une voix dont le timbre révélait

sa violente colère. James, vous ramènerez le cabriolet, ordonna-t-il à son groom,

Celui-ci sauta du phaéton, Karina lui tendit les rênes et descendit du cabriolet.

Il n'est jamais facile à une dame de monter un phaéton, mais le comte ne fit pas un geste pour aider. A peine était-elle assise qu'il démarra.

— Je vous prie de m'excuser si... commença Karina.

— Nous en reparlerons à la maison, l'interrompit-il d'une voix glaciale.

Elle lui jeta un coup d'œil épouvanté : jamais elle n'avait vu quelqu'un dans une telle rage, les mâchoires serrées, les lèvres pincées et un cercle pâle autour de la bouche, comme s'il avait du mal à se maîtriser. Son excitation fit place à un sombre abattement : elle se rendait compte maintenant que jamais elle n'aurait dû relever le défi de la marquise. Mais sur le moment, elle n'avait pas pu résister.

Elle était sortie en voiture avec sir Guy presque tous les jours de la semaine. Par une étrange coïncidence, il arrivait toujours à Droxford House juste après le départ du comte. Au début, elle avait craint que les deux hommes ne se rencontrent, mais elle avait fini par deviner que sir Guy savait, d'une manière ou d'une autre, quand il la trouverait seule.

Il refusait toujours d'entrer et n'insistait jamais si elle avait autre chose à faire. Mais elle recevait si peu d'invitations qu'elle était bien contente de se promener en phaéton avec lui, d'autant plus qu'il conduisait aussi bien que le comte.

Sir Guy était trop avisé pour s'afficher à Hyde Park en compagnie de la comtesse de Droxford, et ils empruntaient de petites rues tranquilles jusqu'à la sortie des quartiers élégants. Ils avaient commencé par visiter le parc de Battersea, les quartiers de Chelsea et de Bloomsbury Square puis, devenant plus aventureux, étaient sortis au centre de la ville. Ce que préférait Karina, c'était les foires aux chevaux qui, à cette époque de l'année, se tenaient dans les faubourgs.

Sur l'insistance de Karina; sir Guy avait eu l'imprudence de l'emmener à Tattersall's, où tous les Londoniens à la mode achetaient et vendaient leurs chevaux. Il n'ignorait pas que la présence de Karina à ses côtés risquait de provoquer des ragots. Mais elle avait une telle passion pour les chevaux qu'il avait fini par accepter de la conduire à la célèbre salle des enchères.

— J'ai tellement entendu parler de cet endroit ! Père y a acheté une fois un cheval qui avait une allure superbe. A mon avis, il l'avait payé bien trop cher mais c'était un homme de forte carrure et il lui fallait un animal solide.

— J'y ai acheté une paire de bais la semaine dernière. Je vous les

montrerais d'ici peu...

— Je meurs d'envie de les voir!

— Vous êtes vraiment une drôle de petite fille... avait tendrement répondu sir Guy. Je suis persuadé qu'à la différence de la plupart des femmes, vous préféreriez que je vous offre un pur-sang plutôt qu'une rivière de diamants.

— Vous ne m'offrirez ni l'un ni l'autre, mais vous avez raison quant à mon choix. Vous croyez que le comte me laissera un jour monter ma propre écurie ?

— Pourquoi ne pas le lui demander ?

Karina avait hoché la tête. Elle avait l'impression que ce n'était pas le moment de présenter des requêtes au comte. Mais elle avait vu à Tattersall's une douzaine de bêtes contre lesquelles elle aurait avec joie troqué toutes ses belles robes.

— Regardez cet étalon ! s'était-elle écriée avec enthousiasme. Il n'a pas un défaut ! Je me demande bien pourquoi son propriétaire vend un si bel animal...

— Sans doute parce qu'il a les poches vides !

— Sûrement, sans cela il n'envisagerait certainement pas de s'en séparer...

Tandis qu'elle admirait l'étalon, elle avait entendu une femme à la voix tonitruante saluer jovialement sir Guy :

— D'où diable sortez-vous, vilain lâcheur ? s'était-elle exclamée. Je m'attendais à vous voir aux courses de Newmarket mais je n'y ai pas aperçu votre belle gueule. Pourtant, c'est toujours vous qui me donnez les meilleurs tuyaux.

— Madame la marquise me flatte ! avait répondu sir Guy.

Puis, comme la nouvelle venue regardait Karina avec curiosité, il fut obligé de continuer :

— Puis-je vous présenter la comtesse de Droxford... La marquise de Downshire...

— Ah ! c'est vous la jeune mariée dont on parle tant ! s'était exclamée lady Downshire d'un ton dont Karina ne sut dire s'il était moqueur ou flatteur.

La marquise, une forte femme d'une quarantaine d'années, à l'élégance tapageuse, était accompagnée de trois messieurs aux allures de turfistes. Ils avaient tous commencé à parler chevaux lorsqu'elle s'était soudain écriée :

— Je viens d'acheter pour mon cabriolet une paire d'angloarabes superbes. Je parie qu'ils sont capables de battre tous les cracks que vous pourriez leur opposer !

— C'est à Merrick qu'il faut jeter le gant, avait suggéré l'un des messieurs avec un grand éclat de rire. Les deux bais qu'il a achetés la semaine dernière ne sont pas mal non plus ! Je parierais ma chemise

sur eux !

— Comment osez-vous me faire l'insulte de les comparer aux miens ? avait crié la marquise. Mes deux petits noirs courent mieux que toute l'écurie de Merrick ou de ces gandins à fa mode !

— Attention, madame la marquise, quelqu'un pourrait bien relever le défi...

— C'est exactement ce que je veux ! Voyons... Il faut que le jeu en vaille la chandelle... Disons un prix de cinq cents guinées pour le gagnant. Vous êtes partant, Trevor ?

— Certainement pas !

— Alors vous, Guy ? avait insisté la marquise.

— Je n'ai pas mes bais en main depuis assez longtemps pour savoir exactement ce dont ils sont capables.

— Bon Dieu, vous êtes de vrais cœurs de poulets ! s'était exclamée la marquise. Vous n'avez pas une once de cran ! La vraie raison, c'est que vous avez peur de moi. Bien que je sois une femme, je conduis mieux que les lambins que vous êtes. Et je le ferais même une main attachée dans le dos !

— Vous vous vantez ! avait protesté l'un des hommes.

— Et vous, vous n'avez rien dans le ventre ! avait-elle rétorqué. Il n'y a donc personne pour relever le défi ?

— Si, moi ! avait dit une petite voix. Mais je ne peux pas risquer plus de cent livres, madame la marquise.

Karina n'avait pas l'intention de s'en mêler, mais cette femme vulgaire et braillarde l'avait excédée.

Cependant, elle n'avait pas oublié qu'elle avait promis au comte de ne pas jouer plus de cent livres. Elle avait bien l'intention de gagner mais respecterait la parole donnée.

— Cent livres ! avait ricané la marquise... Bon... Eh bien j'accepte votre offre mesquine. Peut-être madame la comtesse n'a-t-elle pas confiance en ses propres capacités, ce qui ne m'étonnerait guère ! avait-elle ajouté avec mépris.

Karina ne s'était pas rendu compte de ce qu'impliquait le défi lancé par la marquise jusqu'à ce qu'elle apprenne que, sans même la consulter, celle-ci avait fixé la course au lendemain. Il ne lui restait pins qu'à persuader le comte de lui prêter ses chevaux.

Elle n'avait pas eu l'intention de lui cacher ce pari, mais en arrivant à Droxford House, elle avait reçu de Newman l'un des messages habituels : monsieur le comte ne rentrerait que très tard.

Il était retenu à Holland House par une réunion de dernière minute sur la réforme électorale, mais la jeune femme l'ignorait et pensa immédiatement que son mari avait rendez-vous avec lady Sibley. En allant se coucher, elle s'était dit que, puisque le comte était absent, elle ne pouvait lui parler de la course projetée.

Le lendemain matin, le comte était déjà parti quand elle descendit. Sa conscience commençait à la tourmenter, mais elle s'était persuadée qu'il y avait peu de chances pour que ce pari revienne aux oreilles du comte. Dans le cas contraire, elle lui expliquerait pourquoi elle n'avait pu lui demander la permission.

Mais maintenant, assise à ses côtés, elle voyait bien qu'il était dans une colère bleue et qu'elle n'avait pas grand-chose à dire pour sa défense.

Le laquais l'aida à descendre et elle entra dans le vestibule, le comte sur ses talons.

— Allons dans la bibliothèque, Karina, dit-il d'une voix qui sonna aux oreilles de la jeune femme comme les trompettes de l'Apocalypse.

Pâle d'inquiétude, elle quitta son manteau, son chapeau, et les tendit au laquais. Une fois dans la bibliothèque, elle attendit, debout au milieu de la pièce, lissant nerveusement ses cheveux. Voyant qu'il ne disait rien, elle tenta de s'excuser :

— Je suis désolée... de vous avoir fâché !

— M'avoir fâché ! explosa-t-il. Cela vous étonne ? Comment avez-vous pu vous donner ainsi en spectacle et faire fi de toute bienséance et de toute distinction ? Vous croyez qu'il m'est agréable de voir mon épouse — la femme qui porte mon nom ! — servir de cible aux quolibets des voyous qui fréquentent les jardins publics ? Comment avez-vous pu accepter d'alimenter les conversations du club et d'être l'objet de paris stupides ? D'entrer en compétition avec une femme dont le nom est synonyme de vulgarité ?

Le comte s'arrêta pour reprendre sa respiration, puis ajouta :

— Et qui vous a donné la permission d'emprunter mes chevaux ?

— J'ai pensé... que vous n'y verriez pas d'inconvénient, balbutia-t-elle.

— Vraiment ? Vous savez pourtant que vous n'avez pas qualité pour sortir deux chevaux que j'ai encore à peine en main !

— Mais ils ont gagné ! protesta Karina.

— N'importe qui aurait pu gagner cette course !

— Mais la marquise est connue pour sa maîtrise des attelages !

— Elle n'est pas connue que pour cela ! rétorqua le comte. Bon Dieu, Karina, c'est un peu fort que je sois obligé de vous expliquer les rudiments de la distinction ! Je sais bien que j'ai pris un risque en vous épousant, mais je croyais qu'au moins, étant de bonne naissance, vous sauriez vous conduire en dame de qualité ! Apparemment je me suis trompé !

— Vous êtes injuste ! protesta Karina à voix basse.

— Je suis injuste ? Et vous, vous trouvez juste que ce soit moi qui doive être blâmé si la cour entend parler de vos frasques ?

— Oh non ! s'écria Karina.

— Eh si ! Ce genre de fantaisie était toléré sous le règne précédent, mais ne l'est plus. (Devant son silence, il poursuivit :) Quand nous nous sommes mariés, vous avez promis de vous conduire comme il convenait à votre rang. Aujourd'hui j'ai honte... honte que vous portiez mon nom ! Honte que la comtesse de Droxford se comporte comme une vulgaire drôlesse !

L'amertume et la rage du comte étaient d'autant plus impressionnantes qu'il avait parlé sans élever la voix. Ces mots, prononcés d'une voix glaciale, tombèrent comme un couperet et Karina devint pâle comme un linge, bien qu'elle continuât courageusement à regarder son mari dans les yeux.

— Bon sang ! s'exclama-t-il, vous ne comprenez donc pas ce que je vous dis !

Il ponctua ces mots d'un geste de colère et Karina, instinctivement, ferma les yeux et se protégea le visage du bras, comme pour parer un coup.

Elle se reprit aussitôt, mais son réflexe n'avait pas échappé au comte, qui en oublia sa colère. Elle était si petite, si fragile devant lui, elle le regardait avec cet air de chien battu... Le geste qu'elle venait de faire lui rappela soudain combien elle avait souffert avec son père.

— Seigneur, vous n'avez quand même pas cru que j'allais vous frapper ?

Comme elle ne répondait pas, il se détourna et marcha à grands pas vers la fenêtre. Après tout, elle était si jeune encore. Il ne pouvait pas lui en vouloir de ne pas avoir pu résister à la tentation de montrer qu'elle savait conduire un attelage. Elle avait gagné la course et fait preuve non seulement d'une remarquable compétence mais aussi d'un style indéniable.

Il contemplait le jet d'eau qui brillait au soleil et voyait en surimpression le petit visage effrayé et pâle de Karina tentant d'esquiver ses coups, quand il entendit derrière lui la voix de la jeune femme :

— J'aurais préféré que vous me frappiez plutôt que de me parler ainsi.

Pendant quelques instants, le comte resta silencieux. Puis il se retourna :

— Mes mots ont dépassé ma pensée... commença-t-il.

Mais la pièce était vide.

Deux heures plus *tard*, on frappa à la porte de la chambre de Karina :

— Qui est-ce ?

— Excusez-moi, madame, mais sir Guy Merrick est en bas. Il demande si madame la comtesse désire faire une promenade en

voiture.

— Dites à sir Guy que je descends dans cinq minutes !

Mais il en fallut bien dix pour que Karina, vêtue de blanc et coiffée d'un chapeau semblable à un nuage de mousseline, descende en courant les marches.

Sir Guy avait du mal à maîtriser, l'impatience de ses chevaux mais il l'aida avec un sourire à grimper à côté de lui et ils se dirigèrent vers l'extrémité nord du parc, qui, à cette heure, n'était pas très fréquentée.

— Vous avez pleuré... dit-il au bout d'un moment.

Karina rougit : elle avait espéré que l'eau d'hamamélis et le jus de concombre qu'elle avait appliqués sur son visage avaient effacé toute trace de larmes.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas empêchée de relever ce stupide défi ? demanda-t-elle d'un air malheureux,

— Alton s'est fâché ! s'exclama sir Guy. C'est bien ce que je craignais !

— Mais vous... Vous auriez dû m'avertir !

— Ma chère amie, que pouvais-je faire ? Il eût été difficile pour vous de reculer une fois que vous aviez relevé le gant. J'espérais, comme vous, que votre mari n'en saurait rien...

— Oui, moi aussi je l'espérais... Mais il était là : quelqu'un lui en avait parlé au club. (Elle poussa un profond soupir.) Comment ai-je pu me montrer aussi stupide ? Maintenant je me rends bien compte que j'ai eu tort, mais sur le moment ; cette femme m'avait tellement agacée avec ses rodomontades!

Sir Guy ne répondit pas et ils continuèrent en silence jusqu'à la rive nord de la Serpentine- Puis il arrêta ses chevaux et regarda le petit visage désespéré de sa passagère.

— Karina... Partons ensemble !

Elle le regarda, bouche bée.

— Que... voulez-vous dire ?

— Ce que je dis ! Vous pourriez bien faire courir mes chevaux du nord au sud et de l'est à l'ouest de l'Angleterre, je m'en moquerais. Vous pourriez danser sur le clocher de St. Paul si l'envie vous en prenait! Tout ce que vous feriez, Karina, je le trouverais merveilleux si nous étions ensemble...

— Comment pouvez-vous me demander de faire une chose pareille ?

— Cela vous surprend donc tellement? Vous savez que je vous aime. J'ai essayé de vous le dire très doucement, Karina, parce que je ne voulais pas vous brusquer, mais je ne puis supporter de vous voir malheureuse!

Karina ne répondit pas, mais elle était bouleversée et sir Guy ajouta :

— Laissez-moi vous emmener et vous montrer ce qu'aimer veut dire. Vous êtes si jeune, si vulnérable, vous avez tant besoin de protection ! Et je vous veux, mon Dieu, comme je vous veux !

— Mais si je vous suivais... nous devrions vivre dans le péché ?

— Et cela vous troublerait, mon amour ?

— Oui... Jamais je ne pourrais renier les principes que m'a inculqués ma mère. Je ne veux pas bafouer sa mémoire.

— Je suis sûr que votre mère ne désirait qu'une chose: votre bonheur. Je vous aime... Je vous aime désespérément et je consacrerai chaque minute de ma vie à vous rendre heureuse !

— Taisez-vous, supplia-t-elle. C'est... c'est mal. Vous savez très bien que je suis mariée, et que même si je m'enfuyais, le comte n'accepterait jamais le scandale d'un divorce.

— Mais qu'importe ce qu'il ferait ? Partons ensemble, Karina, ce que vous laisserez derrière vous ne compte pas. Nous irons à l'étranger, nous vivrons où vous choisirez de vivre... Mais laissez-moi prendre soin de vous ! Alton ne mérite pas d'être votre époux !

Elle resta quelques instants silencieuse, regardant d'un air grave le ruban argenté de la rivière.

— Nous ne serions heureux... ni l'un ni l'autre, Guy, si nous commettions un acte aussi répréhensible. J'ai conclu un marché avec lord Droxford, et ce n'est pas lui qui manque à sa parole, c'est moi !

— Que voulez-vous dire ?

— Je lui ai promis d'être une épouse accommodante et de tenir mon rang. Je n'empiète pas sur sa liberté, mais... je ne me conduis pas en comtesse. J'ai été complètement folle d'accepter cette course à Regent's Park, dans un lieu public où tout le monde pouvait me voir...

— Mais ce n'est qu'un détail ! Ce n'est pas cela qui compte !

— Cela compte à ses yeux, répliqua Karina. J'aurais dû me douter en voyant Droxford Park que je ne serais pas digne d'un tel endroit !

— Au contraire ! C'est Alton qui n'est pas digne de vous. Si vous aviez un mari qui vous aime, Karina, vous ne feriez pas d'erreurs de ce genre. Vous ne les feriez pas si vous partagiez ma vie !

— Je trouve très... flatteur que vous me demandiez de partager votre vie, Guy, mais je dois rester avec lord Droxford et essayer de respecter les termes de notre contrat. Je dois vraiment m'efforcer de me comporter comme il le désire. Peut-être finirai-je par y arriver !

— Comment puis-je vous convaincre, Karina ? Je vous veux si désespérément ! N'avez-vous donc aucune tendresse pour moi ?

— J'ai peut-être tort, mais... je désire que nous soyons amis. J'ai été tellement heureuse cette semaine de me promener en votre compagnie, de vous parler, et même de vous écouter... me faire la cour. Je sais que c'est mal, mais comme mon mari n'a... aucune affection pour moi, cela lui serait peut-être égal...

— Oh non, cela ne lui serait pas égal ! s'écria sir Guy d'un ton amer. Il considère que vous lui appartenez, Karina. Vous n'êtes pas une personne, aux yeux d'Alton, vous faites simplement partie du patrimoine des Droxford.

— Pourquoi vous détestez-vous tant l'un l'autre ? demanda Karina. Dites-le-moi, je veux comprendre.

— Très bien... Effectivement, vous avez le droit de connaître la vérité.

Il relâcha les rênes. Les chevaux attendaient calmement, fouettant l'air de leur longue queue pour chasser les mouches.

— Alton et moi avons pratiquement été élevés ensemble car sa mère et la mienne étaient très amies. Mon père n'était pas riche, ce qui fait que je passais presque toutes mes vacances à Droxford Park. Nous sommes entrés en même temps à Eton, et à Oxford nous partagions le même appartement. Nous partagions aussi plaisirs, peines et joies... en fait nous étions inséparables. Chacun de nous était enfant unique et nous étions plus attachés l'un à l'autre que des frères, en fait nous étions comme des jumeaux. Nous faisons tout ensemble: nous montions à cheval, nous chassions, nous tirions l'épée, nous pratiquions la boxe... En fait, nous ne sûmes jamais lequel de nous deux était le meilleur dans aucun de ces sports, car nous étions de force égale. Et durant ma dernière année à Oxford, je fis, au cours d'un séjour à Droxford Park, la connaissance de Cleone Ward, la cousine d'Alton.

Sir Guy s'arrêta, puis, la voix altérée, continua:

— Elle était très jeune — à peine dix-sept ans —, et jolie, aussi jolie que vous. Elle vous ressemblait un peu, d'une certaine façon, mais ses yeux étaient bleus.

Karina devina la souffrance dans sa voix et glissa sa main dans la sienne:

— Ne m'en parlez pas si... si cela vous fait trop mal.

— Je veux vous en parler. Cleone était pleine d'ardeur, de joie de vivre. Elle n'était pas à Droxford Park depuis une semaine que j'étais passionnément, follement amoureux d'elle.

— Elle vous... aimait ?

— Je n'aurais jamais osé lui avouer mes sentiments si Cleone, la première, ne m'avait fait comprendre que je lui plaisais.

Les doigts de sir Guy se crispèrent sur la main de Karina.

Karina retenait sa respiration, un peu jalouse de cette Cleone qui, tant d'années après, chargeait la voix de sir Guy d'une telle émotion.

— Naturellement, je savais pertinemment qu'il était inutile de faire ma demande en mariage. Son père, lord Ward, était un grand seigneur arrogant et orgueilleux, et il avait pour l'avenir de sa fille d'ambitieux projets. Puis, trois semaines après que nous nous soyons mutuellement

déclaré notre flamme, Cleone m'apprit que son père venait d'autoriser le duc de Wye à annoncer leurs fiançailles.

— Vous voulez dire qu'il ordonna à sa fille de l'épouser ? demanda Karina en pensant à lady Mary, la sœur de son amie Elizabeth.

— Lord Ward ne demanda même pas à sa fille ce qu'elle pensait du duc de Wye... Il se contenta de l'informer qu'il avait décidé de la marier. Lorsqu'elle me l'apprit, elle était en larmes. Elle détestait le duc ! Ce qui n'avait rien d'étonnant : de vingt ans plus âgé qu'elle, il était veuf et débauché. Selon la rumeur, les chagrins causés par son mari avaient mené sa première femme à la tombe.

— Qu'avez-vous fait ?

— Je résolus d'enlever Cleone. Elle était d'accord. Nous décidâmes d'aller nous marier à Greta Green.

— Comme dans un roman ! s'écria Karina avec un petit sourire.

— Ce fut plutôt la solution du désespoir. Mais la vraie difficulté était que je ne disposais pas de suffisamment d'argent pour payer la diligence, ni même le certificat de mariage !

— Alors, qu'avez-vous fait ?

— Quand tout fut prêt, j'attendis le dernier instant pour emprunter à Alton la somme nécessaire.

— Il vous la prêta ?

— Il ne fit aucune difficulté, ne me posa pas la moindre question. Mais il était si proche de moi que je lui expliquai pourquoi j'avais besoin de cet argent.

Il y eut un petit silence, puis sir Guy reprit son récit :

— Lord Ward, averti par le père d'Alton, nous rattrapa à Buldock. Malgré ses larmes, Cleone me fut arrachée et son père me battit à coups de cravache jusqu'à ce que je perde connaissance.

— Oh non !

— Je restai entre la vie et la mort pendant plus d'une semaine, continua sir Guy d'une voix neutre. Et quand je pus enfin rentrer chez moi, ce fut pour lire dans *La Gazette* l'annonce des fiançailles de Cleone.

— Et elle épousa le duc ?

— Elle fit une chute de cheval et se rompit le cou la veille de son mariage, répondit tristement sir Guy. Elle était si gaie, si pleine de vie, il semblait impossible qu'elle pût mourir !

— C'était un accident ?

— Ce fut l'explication que donna sa famille, mais sous le sceau du secret, ses parents avaient averti les miens qu'elle attendait un enfant.

— Oh non ! s'écria Karina, horrifiée.

— Je l'ignorais complètement. Si je l'avais su, un bataillon de soldats n'eût pu m'empêcher de la rejoindre. Toutes mes lettres m'étaient revenues non décachetées et lord Ward avait fait savoir que

si j'essayais de la revoir, il me tuerait. Mais je jure que si j'avais su la vérité, cette menace aurait été impuissante à m'arrêter!

— Qu'avez-vous fait, après sa mort ?

— Je devins fou de haine ! Je n'avais plus aucun désir de vivre. J'allai à Londres et me mis à boire, à jouer, à m'adonner à tous les excès dans lesquels peut plonger un jeune homme décidé à devenir un débauché. Et naturellement, je fis des dettes. Ce qui eut pour résultat d'obliger ma mère à vendre ses bijoux et mon père ses terres... Ils en furent profondément honteux et désespérés. Quand mon père mourut quelques années plus tard, sa mauvaise santé fut imputée à ma lamentable conduite.

— Mais que vous arriva-t-il à vous ?

— Je fus à deux doigts d'être emprisonné pour dettes... ce qui aurait sans doute été une leçon salutaire ! Mais par un de ces étranges caprices du destin que personne ne peut prévoir, mon sort fut d'un seul coup changé. Un oncle vivant à la Jamaïque, et dont je n'avais pas entendu parler depuis des années, mourut en me laissant plus d'un million de livres.

— Mais trop tard!

— Trop tard en ce qui concernait Cleone, oui ! Quelle ironie du destin ! Si cet argent avait été là quand nous nous aimions, j'aurais pu demander sa main, et avoir une chance d'être accepté : un homme riche vaut bien un vieux duc débauché.

— Quelle triste histoire...

— Vous comprenez maintenant pourquoi je déteste Alton et pourquoi il me le rend bien ! Peut-être avait-il raison de faire passer sa famille avant son ami, mais je considère qu'il a trahi ma confiance. Bien qu'il doive penser qu'en trompant sa famille, c'était lui que je trompais.

— Il n'y a pas de réponse à cette question, n'est-ce pas ? murmura Karina.

— Non... Et c'est une autre ironie du destin que l'épouse d'Alton soit, depuis la perte de Cleone, la seule femme qui m'ait fait rêver de mariage...

— Est-ce vrai ? Vous avez pourtant dû aimer beaucoup de femmes.

— Oui, et beaucoup m'ont aimé : Mais, comme je vous l'ai déjà dit, mon amour, chaque homme porte en lui un idéal et vous êtes le mien. Je l'ai su à la minute où je vous ai vue. Je vous ai aperçue, assise sur le sofa, et une voix m'a dit : « La voilà, celle que tu cherches depuis toujours ! »

— Vous n'auriez pas pensé cela si Cleone avait vécu.

— Qui sait ? rétorqua sir Guy avec un petit sourire. Avec le recul, je me dis que nous n'aurions peut-être pas été si heureux que je l'imaginais. C'était une enfant gâtée. Malgré sa jeunesse, elle était,

comme son cousin Alton, passablement dominatrice.

— Vous n'êtes pas si différent, dit Karina, songeuse.

— Évidemment. Tous les hommes sont ainsi, n'est-ce pas, capables du pire comme du meilleur. Ils peuvent s'élever ou s'enfoncer. C'est pourquoi Alton plane sur les hautes sphères tandis que je me vautre dans la fange.

— C'est faux, protesta Karina, vous n'êtes pas aussi mauvais que vous le prétendez.

— Ma très chère petite, on voit que vous connaissez bien peu la vie et les hommes. Ne vous y trompez pas, je suis mauvais. Et j'aime faire le mal. C'est pourquoi j'ai l'intention de faire tout mon possible pour vous arracher à votre mari !

Il y avait dans sa voix une intonation qui troubla Karina. Elle leva les yeux et essaya de déchiffrer l'expression de son visage. La bouche était dure, cynique, mais les lèvres souriaient. Et il y avait dans ses yeux un éclat qui fit sentir à la jeune femme qu'il était certain de la gagner à sa cause et d'obtenir ce qu'il voulait.

— Non, Guy... chuchota-t-elle. Non!

— C'est un mot que je refuse d'accepter lorsqu'il s'agit de vous !

Elle eut soudain l'impression que le sol s'effondrait sous ses pieds, elle trembla comme au bord d'un abîme.

— Non, s'il vous plaît, ramenez-moi chez moi !

Sir Guy posa les lèvres sur sa main et la regarda avec des yeux brûlants de passion.

— Je vous ramène, dit-il doucement. Mais je vous attendrai. Souvenez-vous, je serai toujours là, à vous attendre...

En traversant les pelouses de l'enceinte réservée à la famille royale aux courses d'Ascot, le comte regretta de ne pas avoir proposé à Karina de l'accompagner. Il séjournait chez lord Staverley, qui l'avait invité trois mois plus tôt, alors qu'il était encore célibataire. Par la suite, ses activités politiques l'avaient tellement accaparé qu'il avait oublié le caractère essentiellement mondain de cette manifestation hippique. Or, devant le déploiement de taffetas et de soies, de fleurs et de plumes, de mousselines, de rubans et d'ombrelles, il dut s'avouer que l'absence de son épouse risquait de faire jaser.

Il n'était pas le seul fautif, cependant: ces derniers temps — depuis qu'il lui avait adressé de violents reproches pour avoir relevé le défi de la marquise de Downshire —, Karina s'était arrangée pour l'éviter.

Plus tard, il avait regretté son accès de mauvaise humeur et avait eu l'intention de lui présenter des excuses, mais l'occasion ne s'en était pas présentée. Naturellement, Karina avait présidé en face de lui, à l'autre bout de la longue table, les dîners qu'ils avaient donnés et que Robert Wade avait organisés à la perfection. Elle était ravissante et plus d'une fois le comte avait reconnu *in petto* qu'elle faisait honneur à la famille Droxford.

Elle avait aussi fait la conquête de tous ses amis, et le comte sentait bien que les félicitations qu'ils lui adressaient étaient sincères et non dénuées d'une petite pointe d'envie.

Néanmoins, Karina s'était délibérément arrangée pour ne jamais se trouver en tête-à-tête avec lui chaque fois, il avait espéré avoir quelques minutes avec elle au salon, en attendant leurs hôtes, mais Karina avait toujours réussi à ne descendre qu'à l'instant précis où apparaissait le premier invité.

Mais cette attitude n'excusait pas la négligence dont il avait preuve en ne l'amenant pas à Ascot, se dit le comte, furieux contre lui-même.

Il avait une autre raison d'être irrité, une raison qui l'avait empêché de dormir pendant une partie de la nuit.

La veille, il était arrivé chez lord Staverley peu avant sept heures. Il avait dû se changer en toute hâte, et avait fait son apparition au salon alors que tous les amis de lord Staverley étaient déjà rassemblés dans la pièce. La plupart des personnes présentes étaient de vieilles

connaissances qu'il rencontrait chaque année à la même époque, mais il y avait quelques nouveaux venus et il allait demander à son hôte de les lui présenter lorsque l'un d'eux avait demandé :

— A propos de chevaux, vous avez vu la nouvelle paire de bais dont Merrick a fait récemment l'acquisition ? Je n'en ai jamais vu d'aussi beaux !

— Vous avez raison, avait répondu un autre inconnu. J'étais à côté d'eux à l'octroi de Cambridge Road, et j'ai eu l'occasion de les examiner de près. Ils sont absolument sans défauts... Aussi parfaits que la perle assise aux côtés de Merrick !

— Qui était-ce ? avait demandé son interlocuteur.

— J'ignore son nom, mais elle était ravissante, avec d'immenses yeux verts. On peut compter sur Merrick pour dénicher les morceaux de roi !

Il y avait eu un silence gêné. Les autres invités, ayant jeté un bref coup d'œil au comte, s'étaient empressés de changer de conversation, et le comte avait senti l'irritation le gagner: ces messieurs savaient pertinemment qui accompagnait sir Guy et se demandaient s'il était au courant des rumeurs circulant sur sa femme et celui que tous connaissaient comme son pire ennemi.

Mais lord Droxford était bien élevé et savait se contrôler. Sans paraître le moins du monde avoir entendu cette conversation, il traversa le salon, s'assit dans un fauteuil et annonça à son voisin qu'il était peu probable que Sa Majesté assistât aux courses s'il pleuvait.

— Sa Majesté serait enchantée d'avoir cette excuse ! répondit son interlocuteur d'une voix teintée d'amertume. Le roi se sent obligé de conserver les haras royaux, dont l'entretien lui coûte une fortune, mais il a dit à plusieurs membres du Jockey-Club que sa seule raison était que, la reine aimant les chevaux, il tenait à lui faire ce plaisir!

Le comte avait fait bonne figure mais n'avait pu oublier la réflexion sur Karina. Durant la nuit, les paroles entendues plus tôt dans la soirée n'avaient cessé de le hanter.

Aussi cherchait-il maintenant dans la foule la silhouette de Merrick. Il ne La trouvait pas: était-ce parce que celui-ci était avec Karina ? A cette pensée, il fronça les sourcils et plusieurs personnes qui s'approchaient avec l'intention de le saluer changèrent soudain de cap.

Le duc de Richmond, secrétaire général du Jockey-Club, l'avait prié d'accueillir, avec plusieurs autres messieurs de l'aristocratie, le roi et la reine.

Le comte entendit au loin quelques applaudissements et vit arriver la calèche de la famille royale, suivie d'un long cortège: huit carrosses à quatre chevaux, deux phaétos, des tilburys et plusieurs cavaliers. Le duc de Richmond était avec le roi dans la calèche et le Premier

ministre, lord Grey, dans l'un des carrosses. Les trois fils illégitimes du roi accompagnaient leur père : le comte de Munster suivait à cheval la calèche royale, tandis qu'Augustus, l'homme d'Église, et Frederick, conduisaient chacun leur phaéton.

Lord Droxford regarda le cortège approcher puis se dirigea vers la porte des tribunes, devant laquelle s'arrêtaient le souverain et sa suite.

Le roi descendit gaiement de voiture. Le visage rouge, coiffé d'un chapeau de feutre gris, vêtu d'un pantalon de nankin et d'une veste bleue, la poitrine barrée d'une chaîne de montre à laquelle était attaché un gros oignon-boîte à musique, il était l'incarnation même du marin jovial. Comme à son habitude, la reine portait une robe extrêmement élégante et était parée d'une grande quantité de bijoux.

Ils saluèrent les membres du comité d'accueil, qui les escorta jusqu'à la loge royale dominant la foule des visiteurs derrière les barrières blanches, les pelouses vertes où papillonnaient les élégants, et les chevaux venant au petit trot se placer sur la ligne de départ.

De hauts chapeaux cylindriques en satin brillant ou en gaze transparente étaient récemment devenus la vogue pour les soirées et quelques dames en portaient avec les robes raffinées confectionnées spécialement pour les courses. Il y avait même quelques élégantes pour arborer, sans crainte du ridicule, les énormes manches gigot et les carrures épaulées qui, naturellement, accentuaient la finesse de leur taille étroitement sanglée. En traversant la tribune, le comte entendit avec amusement une dame s'exclamer :

— Ramassez-moi mon programme, ma chère, je vous en supplie ! Si je me penche, mon corset va casser et cela risque d'effrayer les chevaux !

Installé dans la loge royale, le comte conversa poliment avec la reine puis, ce devoir accompli, se tourna vers le roi.

Il avait de la sympathie pour ce vieil homme cordial et bourru, au crâne en forme d'ananas, et il regrettait que l'accueil du public n'eût pas été plus chaleureux.

De toute évidence, le monarque appréciait énormément la position que lui avait réservée le destin. Il était enchanté de son Premier ministre, de son bon peuple, de cette nouvelle vie de splendeur et de tout ce qui en faisait partie.

Il avait, avoua-t-il au comte, le plus grand désir de visiter Droxford Park et parla en connaisseur des trésors artistiques qu'il aurait le bonheur d'y voir. Il se donna à peine le mal de suivre la première course jusqu'à ce que les chevaux franchissent, dans un bruit de tonnerre, la ligne d'arrivée située devant les tribunes.

— Qui a gagné ? demanda le roi, pensant que c'était la question qu'on attendait de lui.

— Le duc de Devonshire, Sire, avec *Lièvre de Mars*, l'informa le

comte.

— J'en suis bien heureux ! Charmant garçon ! J'ai appris l'autre jour qu'on le surnommait *le miroir de la mode*... Cela lui convient très bien, n'est-ce pas ? La reine dit qu'il est si raffiné, si gracieux!... Elle ne peut pas en dire autant de moi ! ajouta-t-il en partant d'un gros rire qui dégénéra en quinte de toux. Au fait, j'ai des chevaux dans les prochaines courses ?

— Votre Majesté en a un dans la prochaine, il me semble, répondit le comte en ouvrant son programme.

— Je vois qu'un cheval appartenant à votre épouse court contre le vôtre ! s'écria le roi. Voilà qui n'est pas banal ! Si l'un de vous gagne, partagez-vous le prix ?

Le roi riait de nouveau mais le comte regardait le programme comme s'il ne pouvait en croire ses yeux. Pourtant les mots étaient là, écrits noir sur blanc :

Merlin, propriétaire: la comtesse de Droxford, entraîneur: Nat Tyler, jockey: J. Tyler.

— Il doit y avoir une erreur... essaya-t-il de dire, mais les mots restèrent bloqués dans sa gorge.

Un des gentilshommes de la Cour s'approcha du roi :

— Aimeriez-vous descendre au paddock. Sire, puisque Votre Majesté a un cheval engagé dans la prochaine course ?

— Oui, bien sûr ! Venez, Droxford, allons regarder mon cheval et nous verrons si le vôtre ou celui de votre épouse ont une chance de le battre...

Tout en devisant avec son escorte, le roi traversa la pelouse. Sur son passage, les dames faisaient une profonde révérence, tandis que les hommes, soulevant leur chapeau, s'inclinaient.

— Belle journée, certes !... Quel plaisir de vous voir ici !... Merci beaucoup !... répétait le roi, s'arrêtant de temps en temps pour serrer des mains.

Les messieurs qui l'entouraient le menèrent jusqu'au paddock où étaient présentés les chevaux. Et là, le comte découvrit Karina, debout près de la barrière. Sur le moment, il crut avoir rêvé; mais ce visage d'enfant, ces cheveux d'or brillant sous le chapeau rose pâle assorti à sa robe... Pas d'erreur, c'était bien elle.

Elle avait dû sentir le regard du comte car elle tourna la tête vers lui. Pendant un instant, on eût dit qu'elle allait s'enfuir, mais elle se ressaisit et marcha courageusement à sa rencontre. Le roi, qui distribuait des saluts à la ronde pour être sûr de n'oublier personne, la vit s'approcher et demanda au comte:

— C'est votre épouse, Droxford?

—Oui, Sire... Puis-je la présenter à Sa Majesté ?

— Certainement, certainement...

Sans attendre les présentations, le roi tendit la main à la jeune femme qui, soudain intimidée, s'abîma en une profonde révérence.

— Je suis enchanté de faire votre connaissance, lady Droxford ! s'exclama Sa Majesté. Je connais votre époux depuis si longtemps... J'ai appris la nouvelle de votre récent mariage... La reine est impatiente de vous rencontrer. Venez me montrer votre cheval et expliquez-moi pourquoi vous avez l'ambition de battre votre mari dans un domaine où, dit-on, il excelle !

Karina jeta un petit regard effrayé au comte, mais celui-ci demeura impassible et elle n'eut d'autre choix que de faire quelques pas aux côtés du roi.

— Lorsque j'ai engagé mon cheval dans cette course, j'ignorais, Sire, que celui de mon époux la disputerait aussi.

— Eh bien, j'espère que mon cheval arrivera avant les deux vôtres ! dit le roi en riant. Vous croyez que c'est possible, comtesse ?

Après un instant d'hésitation, Karina répondit franchement :

— Non, Sire, je ne pense pas !

— Ah bon ! Et pourquoi ?

— Je peux me tromper, Sire, mais il me semble que *Couronne Royale* n'est pas dans une forme excellente.

— Mon cheval... pas en forme ! s'écria le roi stupéfait. Et qu'est-ce qui vous fait dire cela ?

Karina, levant les yeux, aperçut les sourcils froncés du comte et comprit qu'elle eût mieux fait de tenir sa langue.

— Ce n'est qu'une idée folle, Sire... Je vous en prie, n'y prêtez aucune attention, je suis sûre que je me trompe !

— Eh bien, allons le voir ! suggéra le roi.

Ils entrèrent dans l'enceinte réservée aux propriétaires, aux entraîneurs et aux jockeys. Les chevaux marchaient en cercle et lorsque le comte, ayant lu dans son programme que celui de Karina était le numéro six, le chercha des yeux, il faillit éclater de rire devant cet animal au long cou, plutôt efflanqué. Il avait l'air incongru, à côté des pur-sang à la robe lustrée qui défilaient devant eux.

La colère qu'il ressentait envers sa femme pour ce nouveau coup de tête se mua en compassion. Il savait combien elle aimait les chevaux, il en avait eu la preuve le jour de leur mariage, lorsqu'elle avait demandé à visiter les écuries de Droxford Park. Mais il aurait cru qu'elle s'y connaissait suffisamment pour éviter d'acheter un animal qui, à son avis, n'avait pour lui ni la beauté ni la pureté de race.

Le roi continuait à bavarder avec Karina mais le comte, qui commençait à la connaître, voyait bien que la jeune femme avait du mal à prêter attention aux propos de Sa Majesté. Soucieuse, inquiète, elle pensait à la colère probable de son mari. Eh bien, cette fois ; il allait la surprendre ! Il ne se fâcherait pas et si elle désirait monter sa

propre écurie de courses, il l'aiderait. Il dirait à son entraîneur de lui choisir un ou deux bons chevaux, bien différents de cette haridelle, sans doute achetée avec l'argent réservé à ses menues dépenses, et qui paraissait destinée à s'effondrer à mi-parcours.

Pour se faire pardonner de ne pas avoir emmené Karina avec lui à Ascot, il se montrerait compréhensif et s'efforcerait de la consoler quand son cheval à bascule arriverait bon dernier et qu'elle s'apercevrait qu'elle s'était couverte de ridicule.

— Et où est mon cheval ? demanda le roi.

— Voici *Couronne Royale*, Sire, répondit Karina en montrant du doigt un rouan piaffant d'impatience.

Lord Droxford observa l'animal d'un œil critique. Il semblait en bonne santé; pourtant, l'œil exercé du comte remarqua quelques détails qui le rendirent songeur. Peut-être, après tout, l'animal n'était-il pas au mieux de sa forme... Karina pouvait avoir raison... Mais qui, à part cette étourdie, eût osé le dire au roi ?

Le comte se détourna pour dire quelques mots à son entraîneur et vit Karina traverser l'enclos en direction du grand animal disgracieux sur lequel était juché un petit jockey insignifiant. Vraiment, quelle absurdité de la part de Karina de ne pas s'être confiée à lui ! Il lui eût au moins trouvé un bon jockey.

— Nous ne nous attendions pas à être en concurrence avec madame la comtesse, remarqua l'entraîneur du comte.

— Je ne crois pas que nous ayons à nous soucier de lui ! répondit le comte.

L'entraîneur sourit:

— Non, bien sûr, monsieur le comte. Mais quand même, ces chevaux irlandais réservent souvent des surprises !

— Il est irlandais ? demanda le comte en levant un sourcil.

— Oui, monsieur le comte, et Nat Tyler...

Le comte n'entendit pas ce que son entraîneur avait à dire sur Nat Tyler car le roi lui faisait signe et il se hâta de le rejoindre.

— Je voudrais placer un pari, Droxford, dit Sa Majesté, retournons à la loge.

— Certainement, Sire, répondit courtoisement le comte.

— Vous nous accompagnez, lady Droxford ? demanda le roi comme celle-ci, ayant vu son cheval sortir du paddock, les rejoignait.

— Merci, Sire, c'est un grand honneur pour moi ! répondit-elle avec un sourire capable de faire fondre un homme bien moins porté sur les femmes que ne l'était le roi, amateur notoire de jolis minois.

— Alors, dites-moi sur qui miser. Vous savez, je n'apprécie pas du tout de perdre de l'argent Mes fonds ont été trop souvent au plus bas pour que je les gaspille en pariant sur des chevaux. Dois-je miser sur *Couronne Royale* ?

— Il est favori, Sire, mais c'est surtout parce que tous les spectateurs souhaitent faire plaisir à Sa Majesté et désirent qu'il garde un bon souvenir de son premier Ascot.

— Ah bon ! C'est vraiment très généreux de leur part... Alors, s'ils misent sur mon cheval, il faut certainement que j'en fasse autant.

— Sire, dit-elle en hésitant, pourquoi ne pas miser aussi sur *Merlin*... mon cheval... Il n'a pas une forte cote, dix contre un, je pense...

— Dix contre un ! Un bon taux, n'est-ce pas, Droxford ?

Le comte ne lui répondit pas, trop occupé à se demander comment empêcher Karina de se couvrir de ridicule. Car demander au roi, qui n'y connaissait rien en chevaux, de miser sur un tel outsider était purement et simplement de la démente. Personne n'ignorait que le roi avait tendance à lésiner sur ses dépenses. Ayant été endetté pratiquement toute sa vie jusqu'à son accession au trône et bien qu'il jouît de sa toute nouvelle fortune avec l'entrain d'un écolier lâché dans une confiserie, il était indubitablement ladre lorsqu'il s'agissait de dénouer les cordons de sa bourse.

« Laissez-moi placer vos mises, Sire ! » allait proposer le comte, songeant qu'il pourrait bien les répartir de façon à ce que le roi empoche quelque chose quel que fût le cheval gagnant. Trop tard ! Il fut devancé par lord Howe, le chambellan de la reine, toujours empressé à rendre service. De nouveau irrité envers sa femme, le comte suivit en silence le souverain jusqu'à la loge royale.

Karina fut présentée à la reine, qui se montra tout à fait charmante.

— J'espère, lady Droxford, que vous et votre mari dînerez avec nous ce soir, dit la reine de sa voix douce.

— Nous sommes très honorés, Votre Majesté, répondit Karina en lançant un regard interrogateur à son mari.

Celui-ci, se livrant à un rapide calcul, décida que s'il envoyait aussitôt son groom à Droxford House chercher une robe du soir et des bijoux; Karina aurait le temps de se changer et d'être au château de Windsor à sept heures.

Il hocha la tête, d'un mouvement signifiant qu'il avait compris le message de son épouse et elle lui répondit par un sourire. Cet échange sans parole n'échappa pas à la reine qui mit la main sur le bras de Karina et dit:

— Je vois que vous êtes heureuse ! Je dois vous féliciter, lady Droxford, car j'ai appris que vous veniez tout juste de vous marier...

— C'est exact, Votre Majesté, et je vous remercie beaucoup.

— Je suis heureuse auprès de mon brave époux et j'aimerais penser qu'il en est de même pour la plupart de mes sujets, expliqua la reine dans son anglais hésitant, et Karina, surprise, comprit qu'elle était

sincère en se disant heureuse.

Son expression attendrie lorsqu'elle mentionnait le roi Guillaume était révélatrice, tout comme l'air adorateur de celui-ci chaque fois qu'il prononçait le nom de sa femme. Plus jeune que les filles illégitimes du roi, la reine était arrivée en Angleterre sans jamais avoir vu son fiancé. Mais sa douceur, sa gentillesse et son élégance avaient réveillé chez le vieil homme les idéaux — et même la passion — de la jeunesse.

— Ça y est, ils sont partis ! cria quelqu'un, et tous les spectateurs se tournèrent dans La même direction, où l'on voyait au loin briller au soleil les casques multicolores des jockeys.

Karina, sans s'en rendre compte, s'avança sur le devant de la loge. Elle se raidit, les mains crispées et le regard inquiet. Le comte remarqua son anxiété et se souvint de la sienne la première fois qu'un jockey avait porté ses couleurs. C'était dommage que, comme cela s'était passé pour lui, Karina dût être déçue par la performance de son cheval. Mais au moins, il serait là pour montrer qu'il comprenait et partageait sa déception.

Il s'approcha d'elle.

— Je vous souhaite bonne chance... dit-il à voix basse.

— Merci ! répondit-elle sans quitter des yeux le champ de courses.

— Il ne faut pas être trop déçue si *Merlin* ne gagne pas... ajouta-t-il. Et la prochaine fois, permettez-moi de vous aider. Je ne sais pas si vous êtes au courant, mais j'ai la réputation de m'y connaître en chevaux...

— Si, je le sais... Et je pense que votre cheval sera placé.

— Merci ! dit le comte en pinçant un peu les lèvres. Sa cote a monté, vous savez, et malgré l'indubitable loyauté des spectateurs envers Sa Majesté, c'est *Libellule* le favori, maintenant.

— Mais ce n'est pas lui qui gagnera !

Le comte sourit d'un air supérieur. Il admettait qu'on pût être optimiste, mais Karina poussait cette disposition un peu loin.

— Vous croyez vraiment que votre cheval pourrait battre le mien ?

— J'en suis certaine !

Le comte sourit de nouveau et braqua ses jumelles sur la piste. Les chevaux abordaient la ligne droite. Le silence s'était abattu sur la foule des spectateurs et chacun tendait le cou pour mieux voir qui menait. Deux chevaux avaient une bonne longueur d'avance. Soudain une exclamation jaillit de toutes les poitrines : l'un d'eux avait trébuché, quitté la piste et était hors course.

— Seigneur ! s'exclama le comte, c'est *Couronne Royale*. Il a certainement quelque chose qui ne va pas !

— Je vous avais bien dit qu'il n'était pas au mieux de sa forme !

— Alors pourquoi diable l'a-t-on laissé courir ? grommela le comte.

— Que se passe-t-il ? Que se passe-t-il ? s'inquiétait le roi. Mon cheval a trébuché ? Je ne puis le croire ! Qui l'a dit ?

— C'est malheureusement la vérité, Sire, répondit le duc de Richmond. Il est inutile de dire à Votre Majesté combien nous sommes tous déçus. Je suis persuadé que tous les spectateurs souhaitaient voir vos couleurs gagner!

— Je n'arrive pas à comprendre ce qui s'est passé... répétait le roi d'un air malheureux.

Karina n'écoutait pas: elle fixait des yeux son vilain cheval, au galop bien rythmé qui, à la corde, remontait le peloton.

Retenant son souffle, la jeune femme avait l'air d'une statue.

Merlin dépassa le cheval de lord Derby, ainsi que celui du duc de Richmond. Il était maintenant encolure contre encolure avec *Libellule*... puis devant... C'était lui qui menait ! Aucun doute... Le cheval dégingandé, monté par un jockey inconnu juché sur son dos comme un petit singe, était à vingt mètres du poteau d'arrivée. De la foule montèrent un Ah ! de stupéfaction, puis des cris. *Merlin* avait gagné avec une longueur et demie d'avance.

— Bon Dieu! s'exclama le comte.

— Je vous l'avais dit, je vous avais dit qu'il allait gagner! s'écria Karina d'une voix vibrante d'enthousiasme. Venez, venez vite ! Je veux le voir rentrer!

Elle se précipita hors de la loge royale et le comte, sentant que sa place était à côté de son épouse, marmonna une excuse et la survit. Il dut presque courir pour la rattraper, elle fendait la foule comme si elle avait eu des ailes. Elle arriva à la barrière juste au moment où *Merlin* errerait, mené par un petit homme ratatiné, au sourire fendu jusqu'aux oreilles.

— Nous avons réussi, Nat! Nous avons gagné! s'exclama-t-elle.

— Hé oui, madame la comtesse, nous avons gagné! répondit Nat Tyler.

Quelques spectateurs applaudirent la propriétaire qui marchait à côté de son cheval. Au pesage les attendaient, enthousiastes, des palefreniers et des lads qui avaient misé sur un cheval dédaigné par les turfistes.

— Où l'avez-vous trouvé ? demanda le comte à Karina qui caressait le chanfrein de son cheval.

Sa voix la fit sursauter : elle n'avait pas remarqué qu'il l'avait suivie.

— A la foire aux chevaux de Barnet... Dès que je l'ai vu, j'ai su qu'il serait exceptionnel ! N'est-ce pas, Nat?

— C'est vrai, madame la comtesse.

— Félicitations, dit le comte en tendant la main à l'entraîneur de *Merlin*.

— Merci monsieur le comte! J'espère que vous ne m'en voulez pas d'avoir battu *Libellule* ?

— Mais non, bien sûr. Il est arrivé troisième et je ne m'attendais pas vraiment à ce qu'il gagne.

— Ne vous avais-je pas dit que le cheval du roi n'y arriverait pas ? demanda Karina avec un sourire.

Elle était si belle, si radieuse d'avoir gagné que les spectateurs étaient fascinés par cette jeune femme propriétaire d'un cheval inconnu et vainqueur. A l'arrière de la foule se pressant autour d'eux se tenait lord Wyman. Il ne quittait pas Karina des yeux et son expression libidineuse n'échappa pas à une élégante jeune femme qui contemplait non seulement la jeune comtesse de Droxford mais aussi son mari. Au bout de quelques minutes, lord Wyman sentit qu'on le regardait et se retournant, vit une paire d'yeux hardiment fixés sur lui.

— Il me semble vous avoir déjà rencontrée, madame... commençait-il d'un ton hésitant. (Puis, la mémoire-lui revenant, il s'écria :) Bien sûr ! Madame Corwin ! Je vous ai vue en compagnie de lord Droxford, n'est-ce pas ?

— Et vous êtes, je ne l'ignore pas, le redoutable lord Wyman!

Sans la quitter des yeux, il porta à ses lèvres la main gantée de Félicité Corwin et articula lentement :

— J'ai bien l'impression, madame, que nous aurions intérêt à avoir une petite conversation...

Rayonnant de satisfaction, Jim Tyler sortit de la salle de pesage.

— Je crois que nous devrions retourner à la loge royale, Karina, remarqua le comte. Vous en êtes partie un peu vite!

— Je suis désolée ! Aurais-je dû demander l'autorisation de me retirer ?

— C'eût été poli...

— Je présenterai mes excuses, dit humblement Karina.

— Vous n'êtes quand même pas venue à Ascot seule ? questionna le comte.

— Bien sûr que non ! Je suis venue en compagnie d'Harriet Courtney et de son mari. Mais Harriet est assise dans la tribune car sa belle-mère ne veut pas qu'elle se promène. Le major Courtney m'a accompagnée jusqu'au paddock mais il était dans un tel émoi à propos de son cheval, qui doit courir dans la prochaine course, qu'il a complètement disparu de la circulation !

— Je suis soulagé de voir que vous vous êtes pour une fois comportée comme il convenait ! remarqua le comte avec un sourire taquin.

— Je serais venue seule et à pied s'il l'avait fallu plutôt que de manquer cette course, répliqua-t-elle.

Elle se tourna vers son entraîneur:

— Au revoir, Nat. Vous savez combien je vous suis reconnaissante. N'oubliez pas de me faire venir ces deux chevaux dont vous m'avez parlé, peut-être les achèterai-je.

— Je n'oublierai pas, madame la comtesse, mais je doute qu'ils soient aussi bons que *Merlin* !

Après une dernière caresse à l'encolure de son cheval, elle s'éloigna à côté du comte.

— Vous vous lancez, Karina ?

— J'ai l'intention d'acheter deux autres chevaux... Mais je peux me le permettre maintenant! Je pourrais m'en acheter une douzaine... C'est merveilleux ! Je n'arrive pas à croire que *Merlin* a gagné !

— Et combien avez-vous gagné? demanda le comte avec un sourire amusé. J'espère que vous vous êtes adressée à un bookmaker de confiance ?

— Bien sûr ! J'ai demandé à Robert chez qui vous placiez vos paris.

— Excellente initiative ! La plupart des bookmakers sont des escrocs qui n'ont aucun capital derrière eux. Les miens offrent de sérieuses garanties. Quelle était la cote de *Merlin* ?

— Dix contre un. J'ai pensé qu'il était plus sage de miser une bonne somme, pour le cas où quelqu'un se serait rendu compte de sa valeur et aurait fait remonter sa cote.

— Dix contre un ! s'écria le comte stupéfait. Et combien avez-vous misé ?

Karina allait répondre mais s'arrêta net et, les joues soudain pâlies, leva les yeux vers le comte en portant la main à la bouche.

— Oh, j'avais oublié! s'exclama-t-elle. Je vous jure que j'avais complètement oublié ! Je n'y ai plus pensé du tout! C'est terrible... je n'aurais jamais dû... mais croyez-moi, c'est seulement par étourderie...

— Qu'avez-vous donc oublié ? demanda le comte sans comprendre.

— Mais ma promesse... de ne jamais jouer plus de cent livres ! Quand j'ai parié que je battrais lady Downshire à la course dans Regent's Park, j'ai insisté pour ne pas aller au-delà de cent livres... Mais quand j'ai vu *Merlin* galoper il y a deux jours, j'ai été immédiatement certaine de sa victoire et j'étais décidée à gagner assez d'argent pour acheter ces deux autres chevaux mentionnés par Nat. Mais je vous jure que si je m'étais souvenue de ma promesse, je l'aurais tenue, ou bien je vous en aurais parlé avant de placer ma mise! Vous me croyez, n'est-ce pas ?

Il était impossible de douter de la sincérité de ses beaux yeux anxieux.

— Je vous crois... Combien avez-vous misé ?

Karina détourna les yeux et battit des paupières :

— Mille livres, dit-elle d'une voix tremblante.

— Mille livres ! Vous voulez dire que vous avez gagné dix mille livres, Karina !

La stupéfaction lui avait fait élever la voix mais il dut se taire car quelqu'un l'interrompit :

— Je vous dois beaucoup, lady Droxford ! dit le roi.

Prenant la main de la jeune femme, il la porta à ses lèvres et annonça :

— Vous avez fait ma fortune ! Dix contre un ! Une magnifique cote ! Un très beau pari ! Je l'ai dit à la reine et elle me conseille de vous garder à mon côté tout l'après-midi et de suivre vos suggestions pour les autres courses. Vos tuyaux sont bien meilleurs que ceux du duc de Richmond ou même de votre mari !

Karina sourit :

— Merci beaucoup, Sire, mais je ne veux pas forcer ma chance !

— Venez avec moi regarder les chevaux engagés dans les courses suivantes. Je suis décidé à miser une autre fois sur un gagnant, et vous allez me guider dans mon choix.

De toute évidence, Karina plut beaucoup à Sa Majesté. Il la garda auprès de lui tout l'après-midi. Quand enfin le roi et son escorte quittèrent le champ de courses, bien plus chaleureusement applaudis qu'à leur arrivée, les derniers mots de Sa Majesté furent :

— Je vous attends donc ce soir, lady Droxford. Je suis certain que le château de Windsor vous plaira. Je l'aime beaucoup et la reine aussi !

Enfin seule avec son mari, Karina leva vers lui des yeux pleins d'appréhension. Elle savait très bien qu'il restait au comte une dernière question à lui poser.

— Qui vous a prêté l'argent ?

Exactement ce qu'elle avait craint ! Elle hésita un peu avant de répondre :

— C'est sir Guy... Il me l'a proposé et je sais qu'il a... une très grande fortune.

— Et comment l'auriez-vous remboursé si vous aviez perdu ? demanda le comte d'une voix glaciale.

— Il m'a dit qu'il accepterait d'attendre indéfiniment. Mais j'aurais bien trouvé un moyen. De toutes façons, j'étais certaine, absolument certaine, que *Merlin* gagnerait !

— Mais personne ne peut être certain de... commença le comte, mais il fut de nouveau interrompu, cette fois par Frederick Farrington qui lui asséna une grande claque dans le dos.

— Bravo, Alton ! Et mille milliers de félicitations à vous, Karina ! Ce fut une très grande surprise d'apprendre que vous étiez propriétaire. (Il lui baisa la main et continua :) Mais quel cheval ! Je n'ai jamais vu de pareilles foulées. Il a gagné si facilement, on aurait

dit qu'il ne faisait pas le moindre effort. Où l'avez-vous donc déniché ?

— A la foire aux chevaux de Barnet. Je regardais les chevaux et j'ai aperçu *Merlin* dans un coin avec Nat Tyler auprès de lui, au bord des larmes, qui le cajolait, lui parlait. J'ai tout de suite vu qu'il l'adorait. Et quand nous avons commencé à parler, j'ai compris qu'être obligé de se séparer de *Merlin* lui brisait le cœur.

— Tyler... N'y avait-il pas un entraîneur du régent qui s'appelait ainsi ? demanda le capitaine.

— Le père de Nat était l'entraîneur du roi George du temps où celui-ci n'était que Prince de Galles, expliqua Karina. Mais à sa retraite, il s'est mis à jouer aux courses et a perdu toutes ses économies. Quand Nat, à qui il avait passé le flambeau, a essayé de continuer tout seul, le sort s'est acharné contre lui : un des propriétaires a fait faillite, un autre est mort subitement. Finalement, il ne lui resta plus que *Merlin*, acheté en Irlande alors que celui-ci n'était qu'un poulain. Il n'avait même plus de quoi le nourrir, c'est pourquoi il était obligé de le vendre, mais il savait bien qu'un tel animal aurait du mal à trouver un acquéreur.

— Cela ne m'étonne pas !

— C'est vrai, *Merlin* n'est pas un beau cheval, mais dès qu'il bouge on peut voir qu'il a d'exceptionnelles qualités.

— Je le vois, maintenant, concéda le comte, mais honnêtement, ses qualités ne m'ont vraiment pas frappé, tout d'abord.

— Moi si ! Et quand Nat lui a fait prendre les différentes allures dans un champ voisin, j'ai été certaine de ses capacités. Je lui ai demandé quel prix il en voulait. « J'espérais en tirer cent cinquante livres, m'a-t-il dit, mais je crois qu'ici, je devrais m'estimer content de le vendre pour quatre-vingt-dix... »

— Et qu'avez-vous répondu ?

— Que je lui en donnerais deux cents, mais à une condition.

— Laquelle ? demanda le comte avec curiosité.

— Que lui et son fils Jim continuent d'entraîner *Merlin*.

Les deux hommes se regardèrent et éclatèrent de rire.

— Qu'y a-t-il de si drôle ? demanda Karina en les regardant l'un après l'autre.

— Tout ! rétorqua le capitaine Farrington. Vous avez ici les meilleurs chevaux des plus célèbres haras du pays, coûtant Dieu sait combien de milliers de guinées et conduits à Ascot pour y exhiber leurs talents. Et vous, vous payez deux cents guinées une rosse de la foire de Barnet, y compris d'ailleurs son entraîneur et son jockey, et vous remportez l'un des prix les plus convoités de la saison. C'est incroyable, stupéfiant... Cela ne pouvait arriver qu'à quelqu'un comme vous !

— Pourquoi quelqu'un comme moi ?

— Parce que vous ressemblez à une princesse de conte de fées... Et vous ne m'enlèverez pas de l'idée que votre baguette magique est pour quelque chose dans votre victoire!

— Je crois que nous devrions chercher Mme Courtney pour la prévenir que vous repartez avec moi... intervint le comte.

— Tu es chez Staverley, comme d'habitude ? demanda Frederick. Je dîne chez lui, ce soir...

— Oui, mais j'ai l'intention de retourner en ville après dîner, avec Karina. De toutes façons, je n'avais pas l'intention de rester plus de deux jours.

— Où dois-je me changer pour dîner ? demanda la jeune femme.

— Lord Staverley sera ravi de vous offrir l'hospitalité. Il nous faudra partir pour Windsor à six heures et demie.

— Quelle journée mémorable! Je gagne une course et je dîne avec le roi ! Si j'avais pensé que cela m'arriverait un jour...

— Vous verrez que Windsor est très ennuyeux et épouvantablement chaud, l'avertit le capitaine d'un air taquin.

— Je refuse de vous laisser refroidir mon enthousiasme! riposta Karina.

Mais le capitaine continua à plaisanter jusqu'à leur arrivée à Staverley House et ce fut seulement en voyant son épouse monter se changer que le comte se souvint de toutes les questions qu'il avait encore à lui poser. Il n'eut toutefois pas l'occasion de lui parler en tête-à-tête en allant au château de Windsor. Lord Lindhurst, un autre invité de Lord Staverley, partit avec eux dans le landau neuf du comte, une voiture très élégante, dont les deux cochers portaient livrée d'apparat et perruque poudrée.

— Quelle magnificence! s'exclama Karina.

— Et vous êtes vous-même magnifique, madame la comtesse ! dit lord Lindhurst.

Karina était éblouissante. Sa robe de satin blanc était ornée de multiples volants de dentelle semés de minuscules fleurs à cœur de diamant. Elle était coiffée d'un large diadème de diamants et des clips assortis étaient attachés à ses oreilles. Le collier était l'un des plus spectaculaires de la collection Droxford et ses bracelets pesaient si lourd qu'elle s'attendait à avoir mal au poignet avant la fin de la soirée.

Ils arrivèrent au château de Windsor peu avant sept heures, mais le dîner ne fut servi qu'une heure plus tard. Une quarantaine de convives s'assirent à l'immense table somptueusement décorée. Devant eux brillait de la vaisselle d'or qui était la plus riche d'Europe. Les candélabres d'or pesaient chacun cent cinquante kilos... Mais, pensa Karina, le cuisinier de Droxford House leur eût préparé un menu plus raffiné et, comme le lui avait dit Freddie, il régnait au château une

chaleur écrasante.

La reine fit son entrée au bras du duc de Richmond, suivie du roi qui accompagnait la duchesse de Saxe-Weimar. Une fois ses invités assis, le roi insista pour boire à leur santé, par fournée de six ou sept à la fois, une coutume dont Karina n'avait jamais entendu parler mais qui avait l'inconvénient de continuellement interrompre le repas.

La jeune femme avait à côté d'elle lord Grey ce qui la ravit car elle put l'accabler de questions sur la réforme électorale, auxquelles il voulut bien répondre avec précision. Elle comprit un peu plus tard que les propos du ministre étaient destinés à être répétés au comte, et se dit qu'il serait bien déçu s'il savait combien elle avait peu d'influence sur son mari.

On servit le café au salon, où l'orchestre commença à jouer. Mais le roi en eut bientôt assez :

— Venez... Je veux montrer aux dames le hall de St. George et la salle de bal.

Il offrit son bras droit à la marquise de Tavistock et à Karina le gauche, et, toujours jovial, les entraîna vers le grand hall. Il leur fit ensuite admirer le bouclier d'Achille, en or massif, puis des coupes de cristal incrustées de diamants et de rubis, ainsi qu'une tête de tigre, grandeur nature, en or finement ciselé. Il y avait aussi un émeu, grand oiseau ressemblant à un paon et entièrement recouvert de diamants, rubis, émeraudes et saphirs. Ces trésors, rapportés des Indes, avaient tous appartenu à Tipoo Sahib et avaient été pris lors de la conquête de Seringapatam, trente-deux ans plus tôt. Toutes ces curiosités passionnèrent Karina. Enfin, la soirée se termina et, après avoir pris congé de leurs hôtes royaux, le comte et la comtesse de Droxford prirent le chemin de Londres.

Une fois seule avec son mari, Karina le regarda avec un peu d'inquiétude, se demandant s'il était fâché contre elle.

— Vous avez passé une bonne soirée ? demanda-t-il.

— Merveilleuse ! Le château est si beau ! Tous ces magnifiques trésors ! Il n'est pas étonnant que le roi s'y plaise tant, après avoir vécu pendant toutes ces années dans sa maison de Bushey ! Il doit parfois se sentir un peu submergé par tous ces changements...

— Vous avez certainement fait sur lui une très grande impression. D'ailleurs, il a toujours eu un faible pour les jolies femmes !

— Vous me trouvez donc jolie ? demanda-t-elle à voix basse.

Il ne répondit pas et elle l'observa à la dérobée. Il faisait trop sombre pour qu'elle pût être sûre de son expression, mais son regard lui parut sévère et elle s'empessa d'ajouter :

— Merci de ne pas vous être fâché pour *Merlin*. J'étais tellement sûre que vous seriez furieux contre moi !

— Pourquoi ne m'en aviez-vous pas parlé ?

— J'avais peur que vous ne m'interdisiez de l'entrer dans la course et Nat y tenait tellement ! Je ne voulais pas le décevoir...

— Ainsi à vos yeux, il était plus important de ménager les sentiments de votre entraîneur que ceux de votre mari !

— Je n'ai pas dit cela !

— Vous avez raison, pour *Merlin*, et c'est moi qui avais tort, reprit-il quelques instants plus tard. Jusqu'à ce que je le voie courir, je considérais votre choix comme très mauvais. Je reconnais que vous avez fait preuve de beaucoup de perspicacité, Karina...

— Vous vous moquez de moi, maintenant... J'ai simplement eu de la chance. Mais vous ne verriez pas d'inconvénient à ce que je monte ma propre écurie de courses, dans la mesure où j'en assumerais moi-même les dépenses ?

— Je vous laisserai monter votre écurie de courses si cela vous fait plaisir. Mais il y a quelque chose que je vous demanderai de me promettre, Karina, et sur ce point, je ne transigerai pas !

— De quoi s'agit-il ?

— Vous ne reverrez plus Merrick.

Elle eut un sursaut.

— Je me suis montré jusqu'à maintenant excessivement tolérant, continua-t-il sans lui laisser le temps de protester. Mais vous donnez prise aux rumeurs et cela, je ne puis le supporter. Vous me donnerez votre parole, Karina, de ne plus sortir en sa compagnie, de ne plus danser avec lui, de ne plus voir cet homme.

— Et si je vous disais que j'ai le droit d'avoir mes propres amis... commença Karina.

— Vous avez déjà employé cet argument, interrompit le comte. Je veux votre promesse...

— Et... si je refusais ?

Il y eut un silence.

— Alors je prendrais des mesures qui m'assureront de votre obéissance !

Malgré la sonorité métallique et inflexible de la voix de son mari, Karina ne put s'empêcher de demander :

— Que... que feriez-vous ?

— Je n'y ai pas encore réfléchi, mais je n'ai que l'embarras du choix : Je pourrais par exemple engager une dame de compagnie, chargée de veiller sur vous en mon absence...

— Une dame de compagnie ! Vous voulez dire une espionne ! Quelqu'un qui vous raconterait tout ce que je fais !

— Ou bien, continua-t-il en ignorant ses protestations, je pourrais vous obliger à résider à Droxford Park. Je suis certain que vous souffririez quelque peu de la solitude, si je ne vous accompagnais pas. Particulièrement si vous attendiez un enfant...

Karina poussa un petit cri d'horreur.

— Comment pouvez-vous proférer de telles menaces ?

— Merrick vous a fait la cour ?

— Que... vou... voulez-vous dire? balbutia-t-elle.

— Vous savez très bien ce que je veux dire ! Ne vous donnez pas la peine de nier, je connais ses méthodes! Il vous a embrassée?

— Bien sûr que non! protesta-t-elle, indignée et soulagée de pouvoir répondre honnêtement à cette question.

Après un autre silence, le comte reprit d'une voix différente :

— Je n'ai aucun désir de vous rudoyer, Karina. Je tiens seulement à ce que vous m'obéissiez sur ce point précis. Quant au reste, je saurai me montrer large d'esprit et généreux. Votre amitié avec Merrick me déplaît profondément. Donnez-moi votre parole de ne plus le revoir et je vous assure que nous nous entendrons bien mieux.

Karina ne répondit pas. Sa colère avait disparu, sa crainte aussi... Il y avait dans la voix du comte une nuance qu'elle n'y avait jamais perçue auparavant... comme une prière... Elle ne pouvait pas rester indifférente à sa demande.

— Bon... je vous le promets, dit-elle enfin à voix basse, à condition que vous m'autorisiez à le revoir une dernière fois, afin de lui expliquer. Il a été très gentil avec moi et je ne voudrais pas qu'il se méprenne sur les raisons qui me feront dorénavant refuser ses invitations.

— Naturellement, je vous autorise à vous expliquer, répondit le comte, magnanime. Mais pas dans un lieu public, Karina. On ne parle déjà que trop de vos sorties ensemble.

— Merci.

Il lui tendit la main.

— Alors, mettons un point final à ce stupide différend. Je n'ai pas l'intention de vous tyranniser ni de vous effrayer.

Elle avait retiré ses gants et lorsqu'elle mit timidement sa main dans la sienne, elle fut troublée par le contact de sa peau contre la sienne.

— Nous essaierons tous les deux, n'est-ce pas ? demanda-t-il doucement.

Elle se mit à trembler et dut chercher ses mots pour lui répondre.

— Oui... s'il vous plaît! chuchota-t-elle

— Et maintenant, dites-moi, Karina: il y a une question que je me pose depuis une semaine :Comment se fait-il que vous sachiez si bien mater des chevaux ? Où avez-vous appris à conduire un phaéton comme vous l'avez fait l'autre jour à Reeem's Park ?

Il n'y avait dans sa question aucune ironie et elle sentit à sa voix qu'il était sincèrement intrigué. Elle hésita un instant, cependant.

— Vous serez peut-être choqué, si je vous le dis. Mais quand Père

m'a laissée sans argent, j'ai travaillé dans... une écurie de chevaux de louage!

— Une écurie! répéta-t-il stupéfait.

— Oh, je ne m'occupais pas des voitures des clients ! Je me contentais des chevaux ! La plupart étaient à peine dressés et n'étaient pas habitués à la selle. Quelques-uns n'étaient même pas débourrés, presque sauvages.

Le comte étouffa une exclamation.

— Des chevaux sauvages ! s'exclama-t-il. Avec vous, je vais vraiment de surprise en surprise ! Vous apparaissez au sommet des arbres, vous gagnez des courses où nul être jouissant de toute sa raison ne pourrait espérer vous voir remporter la victoire, et maintenant vous me dites que vous avez dressé des chevaux sauvages ! (Il se mit à rire.) Des chevaux sauvages! Oh, Karina, vous êtes incorrigible!

Karina entra dans le cabinet de travail de Robert Wade.

— Bonjour, Karina, dit-il en se levant dès qu'il l'aperçut.

— Bonjour, Robert.

Elle avait l'air d'une nymphe, dans sa robe de mousseline fleurie. Des rubans bleus et roses enserraient sa taille fine et étaient disposés en nœuds plats au creux du décolleté bateau.

— Félicitations pour votre victoire à Ascot ! Vous devez être enchantée !

— Vous pensez ! répondit-elle en souriant. Et lord Droxford a promis de m'aider à monter ma propre écurie. Le mois prochain j'aurai trois chevaux à l'entraînement et j'espère en avoir une demi-douzaine de plus d'ici à la fin de l'année !

Robert, voyant son enthousiasme, eut un sourire :

— Vous vous apercevrez que c'est un bien coûteux passe-temps !

— Pas si je gagne toujours...

— Vous voilà mordue par le démon du jeu... remarqua-t-il d'un air faussement consterné. Eh bien, j'attends avec impatience de lire dans le *Times* le palpitant récit de votre triomphe !

— Dans le *Times* ?

— Il devrait y avoir un commentaire de la course dans le numéro de demain, expliqua Robert Wade.

— Je ne m'attendais pas à cela ! s'exclama Karina. Savez-vous où est mon mari ? ajouta-t-elle. J'espérais le voir avant qu'il ne quitte la maison, mais quand je suis descendue pour le petit déjeuner, il était déjà sorti.

— Il avait rendez-vous avec sir Robert Peel. Je suis vraiment surpris de voir comme le projet de réforme électorale a changé les habitudes de ces messieurs. Ils sont tous debout à l'aube, ces temps-ci, et entament leurs discussions avant même que la rosée ne soit sèche.

— Je suis sûre que c'est très bon pour an, répondit distraitemment Karina. Mais je voulais vraiment voir lord Droxford.

— Il m'a dit qu'il dînait à la maison, ce soir.

Les yeux de Karina s'éclairèrent :

— Eh bien, voici la réponse à la question que je me posais ! J'ai reçu une lettre d'Harriet Courtney. Elle nous invite pour ce soir, mais

il serait bien plus agréable de dîner tranquillement ici tous les deux, pour une fois !

Elle jeta un coup d'œil à la lettre qu'elle tenait à la main et ajouta :

— Harriet dit que c'est un dîner-intime et que si monsieur le comte n'est pas libre, elle demandera à son frère, le capitaine Farrington, d'être mon cavalier. C'est très gentil de sa part, mais naturellement, je préférerais rester ici avec mon mari !

— Alors, écrivez à Mme Courtney un petit mot pour refuser son invitation, suggéra Robert Wade.

— Oui, c'est ce que je vais faire. Son laquais attend ma réponse. Puis-je m'installer à votre bureau ?

Robert lui tint la chaise pendant qu'elle s'asseyait, posa devant elle une feuille de papier à lettres gravé aux armes du comte, et lui tendit la grosse plume d'oie qu'il utilisait habituellement.

Karina griffonna quelques lignes, sécha l'encre avec du sable et scella d'un cachet. Tandis qu'elle écrivait l'adresse, Robert sonna et un valet de chambre vint chercher la lettre pour la porter au laquais qui l'attendait.

— Merci ! dit Karina en se levant. J'ai l'intention d'étrenner une toilette neuve ce soir. Pendant que je suis ici, peut-être pourrais-je choisir quelques bijoux qui iront avec ma robe ?

— Il faudra que je pense à féliciter Yvette pour celle que vous portez ce matin, dit Robert Wade.

— Elle a tellement de talent ! Et je vous suis si reconnaissante de m'avoir envoyée chez elle !

— C'est surtout une chance pour elle. On m'a dit que toutes les dames de qualité se précipitaient dans son magasin dans l'espoir de vous ressembler.

— Eh bien, il y en a quelques-unes qui vont devoir changer leurs mensurations, remarqua malicieusement Karina. Mais vous ne vous trompez pas, la grosse lady Binghamston, celle qui ressemble à un éléphant rose, m'a demandé qui m'habillait et j'ai bien compris qu'elle était décidée à faire copier ma nouvelle robe ! C'est exaspérant, je n'ai pas envie de rencontrer mes sosies partout !

— Je ne crois pas que vous ayez grand-chose à craindre, vous savez ! Sans vouloir vous flatter, je ne vous apprendrai rien de neuf en vous disant qu'aucune de ces dames ne peut rivaliser avec vous !

— Mais vous êtes justement en train de me flatter ! Et vous le faites fort bien ! Pourquoi ne vous êtes-vous jamais marié, Robert ?

Il eut l'air embarrassé. .

— A vrai dire, je ne me suis jamais assez épris d'une femme au point de désirer passer avec elle le reste de mes jours.

Karina se jucha sur le bras d'un fauteuil.

— Vous savez, Robert, je crois que vous feriez un excellent époux.

Vous êtes gentil, compréhensif et chaleureux. Du moins envers moi...

— A votre tour de me faire rougir! rétorqua Robert Wade, une lueur amusée au fond des yeux.

— Il doit y avoir des douzaines de femmes qui rêvent qu'on soit ainsi avec elles, continua Karina d'un air songeur. Dites-moi quelle sorte de femme vous admirez...

— Vous, par exemple, je vous admire. Mais je ne me vois pas marié avec vous ! Vous êtes trop vive et trop imprévisible pour mon goût. Je préférerais une épouse plus tranquille, pour qui le bonheur serait de passer les soirées à lire devant le feu, qui ne tiendrait pas à assister à tous les bals et à toutes les réceptions auxquels nous pourrions être invités. En fait, j'aimerais une jeune personne un peu timide... Hélas, les jeunes filles ne sont plus ainsi, de nos jours...

Karina poussa une petite exclamation.

— Robert ! Je connais exactement celle qu'il vous faut ! Elle est timide, douce, et elle a un merveilleux sens de l'humour lorsqu'elle se sent en confiance. Elle serait parfaitement heureuse de rester chez elle à lire en compagnie de l'homme qu'elle aimerait.

— Vous croyez qu'il existe encore des femmes comme ça?

— Vous verrez ! Je vais inviter Elizabeth à passer quelque temps ici, et quand vous ferez sa connaissance, vous découvrirez que c'est elle que vous avez cherchée toute votre vie.

— Vous êtes comme toutes les épouses, vous voulez toujours jouer les marieuses !

— Pourquoi pas? Je suis de l'avis de la reine: quand on est soi-même heureux, on voudrait que tous les gens autour de nous le soient aussi...

— Alors vous êtes heureuse, Karina ? demanda doucement Robert Wade.

Elle baissa les yeux et répondit:

— Je suis bien plus heureuse que je l'ai jamais été, Robert.

— J'en suis bien content !

Il y eut un petit silence avant que Karina, sautant sur ses pieds, ne déclare :

— Allons... il faut que j'arrête de vous faire perdre votre temps! Laissez-moi choisir quelques bijoux pour ce soir. Ma toilette, une des plus réussies qu'ait conçues Yvette, est en gaze verte, sur un fond de robe argenté. On dirait que je me déplace dans l'eau et elle est couverte de gouttes de rosée en brillants qui scintillent au moindre mouvement.

— D'après ce que vous me dites, je suis sûr qu'il vous faut des émeraudes.

— Il y en a ?

— Ce ne sont pas les émeraudes qui manquent dans la collection

Droxford !

Il prit des clefs dans un tiroir et ouvrit le gros coffre-fort. Des douzaines d'écrins de cuir doublé de velours étaient posés sur les rayons métalliques : les célèbres bijoux Droxford. Il sortit plusieurs boîtes qu'il ouvrit sur la table. Karina regarda avec de grands yeux le diadème garni d'émeraudes aussi grosses que des œufs de pigeon, les deux colliers, un collier de chien porté au ras du cou et un autre, de facture plus élaborée, avec un pendentif serti d'une énorme émeraude entourée de plus petites. Il y avait aussi des broches, des bracelets, des pendants d'oreilles qui valaient, elle en était sûre, la rançon d'un roi.

— D'où viennent-elles ? demanda-t-elle, émerveillée.

— Le cinquième comte de Droxford les ramena d'Orient. Je crois que quelques-unes lui furent offertes par un sultan dont il était l'ami. Et il acheta les autres à bas prix car il était grand connaisseur en pierres précieuses. Ce qui augmenta considérablement le patrimoine.

— Elles sont splendides!

— Ce même comte les offrit en cadeau de nocces à son épouse, et il l'aimait tant qu'il fit quelque chose qui horripile les experts.

— Quoi donc ?

— Il fit graver ses initiales et celles de sa femme, entourées d'un cœur, sur la grosse émeraude qui se trouve au centre de la broche. Bien entendu, il en diminua ainsi beaucoup la valeur, mais ce fut néanmoins un émouvant témoignage d'amour.

Il prit la broche et, s'approchant de la fenêtre, la tint à la lumière. Karina s'approcha : par transparence, le cœur et les initiales se distinguaient très nettement.

— C'est une histoire très touchante. Je peux porter la broche, ce soir, s'il vous plaît ?

— Bien sûr ! Et quoi d'autre ?

— Je crois que le petit collier et la bague suffiront. Même si nous ne sortons pas, je veux être belle ce soir...

Il laissa sur le bureau les écrins contenant les bijoux qu'elle avait choisis et rangea les autres dans le coffre.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda soudain Karina le faisant sursauter car il ne l'avait pas entendue approcher.

Elle montrait du doigt un coffret guilloché d'or et d'argent, orné d'améthystes.

— Comme c'est joli !

— Cela vient de Russie. C'est aussi le cinquième comte de Droxford qui l'a rapporté. Il avait la passion des voyages et après son mariage, il emmena sa femme faire le tour du monde. Comme elle a dû regretter le calme et la sérénité de l'Angleterre en parcourant en traîneau les chemins enneigés de Saint-Petersbourg !

— Je suis sûre qu'elle a adoré ces expéditions... Surtout si à chaque

fois elle en ramenait d'aussi merveilleux bijoux !

— Ce coffret est un présent du tsar. Ouvrez-le, vous allez voir ce qu'il contient...

Karina obéit et découvrit, niché dans le velours, non pas le bracelet ou le collier qu'elle s'attendait à y trouver, mais un petit pistolet de dame en or et argent, assorti à son coffret et comme lui serti d'améthystes d'un violet profond.

— Oh, quelle arme ravissante ! Elle est bien trop jolie pour être utilisée!

— Elle le fut, néanmoins. Le comte s'en servit pour tuer un loup qui poursuivait leur traîneau. Alton l'a essayé, un jour, à Droxford Park. Il dit que c'est le pistolet le plus précis avec lequel il ait jamais tiré.

— Alors, il faut que je l'essaie; s'écria Karina en prenant la petite arme et en introduisant dans le chargeur une des minuscules balles d'argent de la boîte. Regardez comme il est bien équilibré ! s'exclama-t-elle en le pointant vers le blason du comte sculpté sur le manteau de la cheminée.

— Vous savez tirer ?

— Je trouve cette question insultante ! répliqua-t-elle en prenant un air faussement offensé. Je suis un excellent tireur ! Toute petite, j'accompagnais déjà mon père à la chasse. Au début je lui portais seulement son fusil, mais je l'ai tellement supplié qu'il m'a laissée essayer. Et quand il a vu combien cela me plaisait, il m'a acheté un fusil plus léger. Plus tard, il m'a appris à me servir de ses pistolets de duel... ajouta Karina en riant. Je les manie très bien et quand Père n'était pas à la maison, j'en gardais un auprès de mon lit, au cas où il y aurait eu des voleurs. Notre vieux majordome était si sourd qu'il n'aurait pas entendu entrer un bataillon de soldats !

— Alors, vous êtes tout à fait qualifiée pour essayer le petit pistolet russe... Dites-moi quand vous le voudrez...

Il lui tendait le coffret pour qu'elle y pose l'arme, mais Karina refusa:

— Je vais le garder. J'aimerais bien en parler à Alton, ce soir. Il ignore sûrement que je suis un bon tireur, je vais lui en faire la surprise !

— Bonne idée ! Après votre victoire à Ascot et la façon dont vous avez gagné à Regent's Park, il est temps que le comte ait une autre surprise!

Karina hocha la tête:

— Mais cette surprise-là lui fera plaisir ! D'ailleurs, je suis décidée à me montrer prudente pour ne plus l'irriter.

— Voilà de bonnes résolutions... Je ne puis qu'applaudir !

Karina emporta les émeraudes et le coffret contenant le revolver

dans sa chambre et les rangea dans le tiroir de son secrétaire. Puis elle mit un chapeau de paille d'Italie orné de rubans assortis à sa robe et, le visage sérieux, redescendit.

La voiture, qu'elle avait demandée pour onze heures et quart, l'attendait. Il y avait un laquais sur le siège à côté du cocher et la capote avait été baissée, afin qu'elle puisse profiter du beau temps.

La veille au soir, le comte lui avait offert de l'accompagner pour la seconde journée des courses mais elle avait refusé car elle savait que tant qu'elle n'aurait pas expliqué à sir Guy pourquoi elle ne pouvait plus le voir, la perspective de cette inévitable entrevue serait comme une épée de Damoclès au-dessus de sa tête.

— Je crois que je ferais mieux de me reposer demain, mais je serais très heureuse de vous accompagner les trois jours suivants. Je veux assister à la *Gold Cup*, jeudi, et je sais que vous avez des chevaux qui courent vendredi et samedi...

— La vraie raison de votre refus, c'est que votre nouveau chevalier servant, le roi, a dit qu'il ne viendrait pas demain ! avait répondu le comte pour la taquiner.

— Il est vrai que je ne me vois pas du tout repérant les gagnants pour Sa Majesté ! Je suis terrifiée à l'idée d'être chargée de l'empêcher de perdre de l'argent...

— Vous l'avez bien cherché ! avait rétorqué le comte sans se laisser attendrir. Mais si vous lui faites d'aussi délicieux sourires qu'aujourd'hui, il vous pardonnera n'importe quoi !

— J'espère ne pas avoir donné l'impression que je voulais faire du charme à Sa Majesté ! avait-elle remarqué d'un ton soucieux.

— Mais non... De toutes façons, notre brave monarque essaie de conter fleurette à toutes les jolies femmes qu'il rencontre, et il est indéniable que vous êtes très jolie, Karina...

Il y avait eu dans la voix du comte un accent qui lui avait fait monter le rouge aux joues. Elle s'était sentie intimidée, tout d'un coup. Sans comprendre pourquoi, elle était bien plus touchée par les compliments du comte que par ceux des autres hommes.

Tôt ce matin, avant même de descendre prendre son petit déjeuner, elle avait écrit une lettre dans laquelle elle avait glissé un billet sur ordre d'un montant de mille livres, et l'avait fait porter à sir Guy.

Celui-ci serait probablement surpris d'avoir de ses nouvelles car elle lui avait dit qu'elle avait l'intention de passer toute la semaine aux courses. « Moi je n'irai que jeudi et vendredi. Je ne manque jamais la *Gold Cup* et j'ai un cheval engagé vendredi », avait-il précisé. Karina était donc sûre de le trouver à Londres et elle ne s'était pas trompée. En moins d'une demi-heure, elle avait reçu sa réponse: *J'y serai. Guy.*

Se demandant encore le pourquoi du rendez-vous fixé par Karina, sir Guy entra un peu avant midi au British Muséum, ouvert au public

depuis peu. Il abritait la bibliothèque du roi George III, offerte à la nation par le souverain actuel. Il n'était pas encore tout à fait terminé mais ses énormes piliers et ses salles aux proportions parfaites faisaient l'admiration de tous.

Il y avait toutefois peu de visiteurs ce matin, hormis une poignée d'étudiants absorbés par leur travail et un groupe d'étrangers volubiles.

— Où se trouve le salon égyptien ? demanda sir Guy.

Le guide, l'air à peine réveillé, lui indiqua la direction et sir Guy monta un large escalier de pierre qui le mena à une exposition de sarcophages, de vestiges de statues et de pierres sur lesquelles étaient gravés des hiéroglyphes. Debout au milieu de la dernière salle, Karina l'attendait comme une voyageuse égarée dans un siècle qui n'était pas le sien.

— Karina!

Sa voix lui parut renvoyée en écho par les sombres et silencieuses rangées de pharaons depuis longtemps disparus.

Il lui prît les deux mains et les approcha de ses lèvres :

— Bonjour, ma bien-aimée. Pourquoi me rencontrer en cet étrange endroit ? Je vous croyais à Ascot...

— Je n'y suis pas allée, parce que je devais vous voir...

Il la regarda dans les yeux.

— Il s'est passé quelque chose ! Qu'est-ce qui ne va pas ?

L'intuition de sir Guy ne surprit pas Karina, elle le connaissait assez bien maintenant pour savoir qu'il lui arrivait d'être capable de lire ses pensées, et qu'il sentait toujours lorsqu'elle était troublé ou malheureuse.

Pleine d'appréhension à l'idée de ce qu'elle était obligée de lui annoncer, elle serra involontairement les doigts de Merrick.

— Allons, venez vous asseoir, et dites-moi ce qui vous bouleverse, dit-il tendrement.

Il la guida vers un banc de marbre sur lequel ils s'assirent. La poussière des siècles était comme une brume les isolant du reste du monde.

— C'est Alton ? demanda doucement sir Guy.

Karina acquiesça.

— Que vous a-t-il dit ? Que vous a-t-il fait ?

— J'ai promis de ne plus jamais vous revoir! répondit-elle d'un air malheureux.

Elle sentait que ses mots le blessaient, l'atteignaient en plein cœur. Elle aurait voulu ne jamais être obligée de faire ainsi souffrir quelqu'un, à plus forte raison un homme qui avait été si bon pour elle... et qui l'aimait!

Sir Guy poussa un profond soupir.

— Ainsi ce que je redoutais est arrivé ! En fait, je suis surpris qu'Alton ne vous l'ait pas interdit plus tôt...

— C'est que maintenant... les gens bavardent sur notre compte!

— Parce que vous vous imaginiez qu'il aurait pu en être autrement ? Vous êtes trop ravissante, ma bien-aimée, pour qu'on ne vous remarque pas, où que vous alliez et quel que soit votre cavalier! Et, comme je ne vous l'ai jamais caché, ma réputation est loin d'être irréprouvable!

— Je suis si désolée... dit tristement Karina.

— Et moi, que pensez-vous que je ressens ? s'écria sir Guy d'une voix âpre. Vous croyez peut-être que je vais vous laisser disparaître de ma vie sans me défendre?

— Mais qu'y pouvons-nous ? Sur ce point, lord Droxford sera inflexible. En revanche, il a été très indulgent envers moi lorsqu'il a su que j'avais acheté un cheval sans le lui dire.

— Oui, j'ai appris que *Merlin* avait gagné...

Le visage de Karina s'éclaira un peu.

— Je n'arrive même pas à y croire ! Quel instant palpitant lorsqu'il a franchi la ligne d'arrivée! J'étais persuadée qu'il en était capable, mais j'ai craint jusqu'à la dernière minute que quelqu'un ou quelque chose ne l'empêche de courir!

— Et Alton ne s'est pas fâché?

— Non, pas du tout. Il m'a même offert de m'aider à monter ma propre écurie!

— Quelle générosité! commenta amèrement sir Guy. Et en échange, vous avez promis de vous débarrasser de moi comme d'un jouet dont vous seriez lasse!

— Pas du tout ! protesta aussitôt Karina. Vous et moi savions bien au fond de nous-mêmes que cela arriverait un jour ou l'autre. Honnêtement, Guy, je tiens à votre amitié, j'y tiens beaucoup, mais j'ai toujours su que vous ne deviez pas me faire la cour... Que nous n'aurions pas dû sortir si fréquemment ensemble sans chaperon et sans la permission de mon mari.

Sir Guy lâcha les mains de la jeune femme et se leva, les yeux fixés sur un sarcophage à demi ouvert. Karina lut la souffrance dans son regard et remarqua ses lèvres pincées. Visiblement, sa douleur était sincère.

— Guy, je n'ai aucun désir de vous faire souffrir, mais je dois obéir à lord Droxford. Il a les moyens de m'y obliger mais là n'est pas la question. Je sais très bien qu'il a raison !

Sir Guy tourna brusquement le visage :

— Il vous a menacée ?

— Seulement parce que je l'avais défié. Mais j'ai eu tort. Il est mon époux, il se montre extrêmement généreux et indulgent envers moi.

Comme je vous l'ai dit, c'est moi qui ne respecte pas notre marché.

— Mais je ne peux pas le supporter. Le comprenez-vous donc pas que je ne peux pas vivre sans vous ? Je vous veux, je vous aime, vous êtes devenue une partie de moi. Alton est peut-être votre époux mais il ne vous aime pas comme je vous aime ! Pour l'amour de Dieu, Karina, partons ensemble!

La tirant par la main, il l'obligea à se lever. Debout lui aussi, il fixa longuement le petit visage aux yeux soucieux, aux lèvres tristes. Pourtant, et avec toute son expérience il ne pouvait s'y tromper, il sentait bien que ses sentiments pour lui n'étaient pas de l'amour.

— Vous êtes si jeune, murmura-t-il, si innocente ! Que puis-je vous dire ? Comment puis-je vous faire comprendre ce que j'éprouve ?

— Je suis tellement désolée, Guy...

Karina ne savait plus quoi faire. Elle aurait tant voulu trouver les mots susceptibles de l'aider, mais elle se rendait bien compte que toutes les bonnes paroles du monde ne pourraient le reconforter.

— Comment pourrais-je vous persuader de m'aimer, Karina? demanda-t-il.

Elle reconnut dans ses yeux cette lueur qui, une fois déjà, l'avait effrayée.

— Il faut... que je parte... dit-elle avec un mouvement de recul.

— Et si je ne vous laissais pas partir ? Et si je disais que nous avons, vous et moi, franchi la ligne de non-retour?

— Je ne comprends pas...

— Si j'allais dire à Alton que vous m'appartenez ? Que j'exige de vous garder? Que vous êtes ma femme, même si vous ne portez pas mon nom ?

Karina recula. Elle était devenue blême, les yeux dilatés par la frayeur.

— Mais vous ne pouvez pas le dire, puisque c'est faux! Oh Guy... Vous avez été pour moi un ami si cher et je vous dois tant !.. Ne gâchez pas tout maintenant. Ne gâchez pas l'affection que j'ai pour vous !

— L'affection que vous avez pour moi... la singea sir Guy d'une voix étranglée. Mais je n'en veux pas, de votre affection!

Il s'approcha d'elle et avant qu'elle n'ait eu le temps de comprendre ce qui arrivait, elle se retrouva dans ses bras. Il la serrait contre lui, l'empêchant de bouger, et quand elle tenta de se débattre, elle sentit ses lèvres écraser les siennes. Elle voulut se libérer mais elle ne pouvait penser à rien d'autre qu'à cette bouche avide qui la meurtrissait.

Au bout d'une éternité, sir Guy leva la tête et s'écria :

— Je vous aime, Karina ! Seigneur, comme je vous aime! Et vous m'appartenez, vous êtes mienne!

De nouveau, il l'embrassa, sauvagement, couvrant de baisers passionnés ses yeux, ses joues, ses lèvres de nouveau. Elle avait l'impression d'être assaillie, livrée à la fureur d'éléments déchaînés. Il n'y avait aucun havre possible, il fallait attendre que la tempête s'apaise...

Sir Guy se rendit soudain compte de sa passivité. Il releva la tête et vit l'effroi dans ses yeux.

— Alors, vous comprenez, maintenant ? demanda-t-il d'un ton rude. Je vous apprendrai à m'aimer, je saurai vous faire me désirer autant que je vous désire !

Karina ne répondit pas, ne bougea pas. Sir Guy lentement, desserra son étreinte, puis la libéra. La peur dans le regard de la jeune femme céda la place à la compassion et la tendresse :

— Pardonnez-moi, sir Guy...

Et elle s'éloigna, le laissant seul, immobile au milieu des momies égyptiennes.

Une fois dans la voiture qui s'éloignait de British Muséum, Karina se sentit au bord de l'évanouissement. Elle se demandait où elle avait trouvé la force de partir. Malgré son désespoir de faire souffrir sir Guy, elle n'aurait jamais pu, elle en était sûre, de lui donner l'amour qu'il lui demandait. Elle avait encore sur ses lèvres cette bouche brutale qui n'avait éveillé en elle aucune émotion, sinon la peur.

Le jour de la garden-party, le comte, lorsqu'il avait pris lady Sibley dans ses bras, l'avait embrassée lentement, doucement, comme s'il la caressait. Ces baisers-là n'avaient aucun rapport avec ceux de sir Guy. Si le comte savait que sir Guy risquait de se conduire ainsi, son interdiction de le revoir n'avait rien d'étonnant !

Certes, elle ne ressentait pas d'amour pour sir Guy, mais elle s'aperçut au fil de la journée que son absence laisserait un vide dans sa vie. Elle allait beaucoup regretter leurs promenades en voiture, leurs conversations intéressantes et amusantes. Elle était assez honnête pour reconnaître que même ses compliments lui manqueraient, même la cour qu'il lui avait faite, subtile, spirituelle, et parfois pressante, lorsque leurs yeux se rencontraient et qu'une soudaine rougeur lui montait aux joues.

Elle devait cesser de penser à lui, se trouver une occupation... Quand vint l'heure de se changer pour le dîner, elle monta enfiler sa robe neuve, attacha autour de son cou le collier d'émeraudes et fixa sur son corsage la broche où était gravé le cœur.

Elle était dans le petit salon lorsque le comte descendit. Elle se leva pour l'accueillir, posant à côté d'elle un exemplaire du *Hansard*, le journal officiel qui rapportait quotidiennement les débats des deux chambres.

— Je viens de lire votre discours, dit-elle en souriant. Je regrette ne pas avoir su que vous deviez parler lundi, je serais certainement allée vous écouter à la Chambre des Lords.

— Vous croyez que cela vous aurait intéressée ?... Ah oui, j'avais oublié... vous n'êtes pas ignorante en politique. Je vous emmènerai à la Chambre des Lords la semaine prochaine, si vous voulez. Il y aura un autre de ces interminables débats-sur la réforme électorale.

— J'ai lu le projet, répondit-elle en montrant sur le sofa un dossier blanc à côté de plusieurs numéros du *Hansard*. J'ai beaucoup de questions à vous poser à ce sujet, mais tout d'abord, comment s'est passée votre journée à Ascot ?

— Plutôt ennuyeuse. Les gagnants étaient tous des favoris et il n'y eut aucune surprise comme celle que vous avez réservée hier.

— Alors, je suis contente de ne pas y être allée. A quelle heure désirez-vous partir, demain ?

— Oh, pas avant onze heures.

En disant ces mots, il jeta un coup d'œil à l'horloge.

— A quelle heure Freddie vient-il vous chercher ?

— Me chercher ? Mais je dîne ici ce soir avec vous...

— Freddie m'a annoncé à Ascot qu'il vous emmenait dîner chez sa sœur...

— Mais Robert Wade m'a dit que vous aviez l'intention de dîner ici ce soir, c'est pourquoi j'ai refusé son invitation !

— Ah!... Si seulement je l'avais su plus tôt! Je suis vraiment désolé de ce malentendu, Karina, mais comme Freddie m'a dit que vous dîniez chez sa sœur, j'ai moi aussi accepté une invitation!

— Alors vous ne dînez pas ici? s'écria-t-elle, la mine déconfite.

Le comte hésita un instant avant de répondre:

— C'est vraiment une malencontreuse initiative... J'aurais dû m'assurer de vos intentions avant de modifier mon programme...

— Ne pourriez-vous le modifier de nouveau ? suggéra-t-elle.

Il la regarda dans les yeux et pendant un instant, un courant s'établissait entre eux, une conversation muette qui n'avait aucun rapport avec leurs projets pour le dîner. Puis le comte de Droxford regarda la pendule et fronça les sourcils.

— C'est trop tard pour ce soir, dit-il à contrecœur, mais pourquoi ne pas dîner ensemble demain ?

— Oui, mais nous avons accepté une invitation au bal d'Ascot donné par lord et lady Althorp...

— Au diable le bal d'Ascot ! Nous dînerons en tête-à-tête, Karina, il y a tant de choses dont je veux parler avec vous...

— Moi aussi, dit-elle simplement

— Et qu'allez-vous faire ce soir ?

— Je crois que je vais aller me coucher avec le *Hansard* ! Il serait

trop vexant de m'asseoir seule dans la salle à manger, sans personne à l'autre bout de la table !

Elle s'efforçait de plaisanter mais il perçut la déception dans sa voix.

— Pardonnez-moi, Karina, dit-il en lui prenant la main pour la porter à ses lèvres.

Il sentit ses doigts trembler dans les siens et de nouveau, la regarda dans les yeux. Puis, comme s'il craignait de s'attarder, il se détourna brusquement.

— Bonsoir, Karina!

Après son départ, elle resta sur le sofa, triste et découragée. Elle n'aurait pas su dire pourquoi, mais elle avait eu l'impression que le dîner de ce soir aurait eu une importance particulière. Peut-être parce qu'elle avait dit adieu à sir Guy, ou bien parce que le comte avait suggéré qu'ils prennent un nouveau départ... Elle s'était fait une telle joie de ce tête-à-tête! Avait-il remarqué sa nouvelle robe? Et avec qui dînait-il, lady Sibley ou Félicité Corwin ? L'une des deux, certainement, car s'il avait rendez-vous avec un politicien ou un ami, il le lui aurait dit. Maintenant, il devait être en train d'embrasser lady Sibley, ou de serrer Mme Corwin dans ses bras... il les caressait, il leur prouvait son amour...

Elle étouffa un sanglot. Elle n'était pas de taille à lutter, à le retenir. Elle n'avait même pas su obtenir de lui qu'il change un rendez-vous de dernière minute !

— Je déteste ces deux femmes!... Je les hais! murmura-t-elle, serrant les poings jusqu'à ce que ses ongles s'enfoncent dans ses paumes.

La porte s'ouvrit soudain et Newman annonça:

— Lady Mayhew, madame la comtesse!

Surprise, Karina leva les yeux. Une femme d'une trentaine d'années, vêtue d'une pelisse de taffetas écarlate entra dans la pièce. Certaine de ne l'avoir jamais rencontrée auparavant, Karina se leva poliment.

— Ma chère lady Droxford, je vous en supplie, pardonnez-moi cette intrusion, dit la nouvelle venue d'une voix obséquieuse, mais je viens de rencontrer monsieur le comte. Il m'a dit que vous dîniez seule ce soir, et avec sa considération habituelle, a pensé que vous préféreriez m'accompagner à un dîner: je me rends chez une amie qui serait ravie de faire votre connaissance.

— Vous venez de voir mon mari ? s'étonna Karina.

— Oui... Ce fut une telle joie !... Je lui ai parlé de ma voiture juste au moment où il partait en landau. Nous nous connaissons depuis fort longtemps et j'avais suggéré que vous veniez tous les deux dîner avec moi... Monsieur le comte m'a demandé de vous inviter, bien qu'il ait

d'autres obligations.

— C'est très aimable à vous, mais voulez-vous vraiment d'une dame sans cavalier?

— Notre hôtesse, Mme Connaught, invite toujours davantage de messieurs, ne vous inquiétez pas...

Karina hésitait. Elle était loin de se sentir attirée par cette inconnue. Son amabilité avait quelque chose de forcé, ses yeux avaient un éclat dur, ses cheveux une couleur artificielle, sa robe et sa pelisse n'étaient vraiment pas du meilleur goût. Mais Karina ne pouvait prétexter d'autres obligations et annoncer qu'elle préférerait aller se coucher eût été vraiment impoli.

— Allons, je vous en prie, dites oui, madame la comtesse ! insista lady Mayhew. Ma voiture est à la porte et si nous ne partons pas bientôt, nous serons en retard pour dîner, mes amis habitent Hampstead...

— C'est vraiment très généreux de votre part de m'inviter, se décida Karina. Je prends un châle...

— Vous feriez mieux de prendre un manteau, conseilla lady Mayhew, il fait plutôt frais ce soir!

— Vous croyez ?

Elle sortit du salon et, ordonnant à Newman d'offrir à lady Mayhew un verre de madère, monta jusqu'à sa chambre.

Sa femme de chambre, Martha, était en train d'y mettre de l'ordre et la regarda, surprise de son retour.

— Mon manteau, Martha, s'il vous plaît ! Je dîne dehors, finalement...

— Vous aurez chaud avec votre manteau, madame la comtesse. Il me semble que le châle blanc bordé de cygne conviendrait mieux.

— La dame qui m'a invitée me dit qu'il fait très frais ce soir et comme nous allons jusqu'à Hampstead, je crois qu'il est préférable de prendre un manteau. Il y en a un qui va avec cette robe.

— Hampstead ! Oh non, madame la comtesse, pas quand vous portez ces précieuses émeraudes ! Vous savez, monsieur Newman nous a raconté ce matin même qu'il y a des voleurs de grand chemin sur la lande u'Hampstead! Ils arrêtent les diligences et terrorisent les voyageurs... On dit qu'ils auraient détroussé lady Brougham, la femme du chancelier, si le cocher n'avait pas été armé.

— Je ne puis croire que ce soit si dangereux, répondit Karina en riant. Et je suppose que lady Mayhew a deux hommes sur le siège du cocher.

— Eh bien, ce que j'en dit, c'est surtout à cause des émeraudes, déclara Martha d'un ton de Cassandra annonçant la prise de Troie.

— Mais je n'ai pas le temps de me changer et sans bijoux, cette robe paraîtrait trop nue.

En disant ces mots, il lui revint à l'esprit qu'elle avait, le matin même, pris dans le coffre autre chose que les émeraudes. Elle ouvrit le tiroir de son secrétaire et, tandis que Martha lui tournait le dos, glissa rapidement dans son réticule le petit pistolet de dame. Elle n'avait pas oublié qu'il était chargé mais il avait un cran de sûreté et le coup ne risquait pas de partir par accident.

Martha exagérait sans doute et les bandits n'existaient probablement que dans son imagination, mais la perte des émeraudes du patrimoine des Droxford serait un véritable désastre.

— Bonsoir Martha, dit-elle tandis que celle-ci, grommelant toujours de sombres prédictions sur les voleurs de grand chemin, lui glissait son manteau sur les épaules.

C'était un ravissant vêtement de velours vert bordé d'hermine, mais il n'était pas trop lourd, même pour une soirée d'été, et Karina descendit d'un pas léger rejoindre lady Mayhew.

La voiture était confortable, bien suspendue, et tirée par deux chevaux. Il ne leur fallut guère de temps pour traverser Regent's Park et arriver sous les vertes frondaisons d'Hampstead Heath.

Lady Mayhew bavardait sans arrêt. Karina avait l'impression qu'elle était un peu anxieuse, tendue, et tentait de le cacher par des commérages et des platitudes. Elles arrivèrent enfin à une maison tout à fait élégante, où une douzaine de personnes attendaient dans un salon meublé avec une vulgarité coûteuse.

Vulgaire et coûteusement vêtue, telle était aussi madame Connaught, une grosse dame aux cheveux jaunes d'une quarantaine d'années, lacée serré sous une robe trop juste et parée d'une grande abondance de bijoux voyants.

— C'est un grand honneur et un grand plaisir, madame la comtesse, dit-elle à Karina. J'espérais faire votre connaissance depuis le jour où j'ai appris votre mariage avec ce grand beau gaillard qui nous fait battre le cœur à toutes !

Karina eut envie de rire et se demanda ce que penserait le comte en s'entendant qualifier de grand beau gaillard.

Madame Connaught lui présenta les autres femmes de l'assemblée et bien qu'elles fussent jeunes et jolies, elles n'appartenaient certainement pas à la haute société. Karina commençait à se demander comment le comte avait pu suggérer qu'elle assistât à une telle réception.

Les hommes étaient bien élevés, mais elle n'avait jamais entendu prononcer leur nom auparavant. D'après ce qu'elle comprit, la majorité d'entre eux étaient officiers dans l'un des régiments d'infanterie en garnison à Londres.

Le dîner fut servi peu après l'arrivée de Karina et de lady Mayhew. Les mets étaient exquis et le vin coulait à flots. Dès la fin du premier

plat, les convives riaient fort et les messieurs qui, au début, s'étaient montrés réservés avec Karina, lui faisaient maintenant des compliments si emphatiques qu'elle en était gênée. Lorsqu'arriva le dessert, il était indubitable que le rire des dames était un peu trop aigu, et la parole des messieurs passablement confuse. Karina fut soulagée de voir Mme Connaught se lever et se diriger vers le salon. Lady Mayhew dit tout bas à Karina :

— J'ai l'impression, madame la comtesse, que vous aimeriez partir. Ce n'est d'ailleurs pas tout à fait à ce genre de réception que je m'attendais !

— Je suis effectivement prête à partir, répondit Karina, espérant ne pas paraître trop impolie en prenant congé avant la fin de la soirée.

— Je vais avertir notre hôtesse...

Elle rejoignit Mme Connaught au salon, suivie de Karina.

— Je crains bien, Ivy, que lady Droxford et moi ne soyons obligées de prendre congé,..

— Aucun problème, ma chère, c'est ce que nous avons convenu, n'est-ce pas ? répondit étourdiment Mme Connaught.

Surprise, Karina vit lady Mayhew froncer les sourcils et son amie prendre un air gêné.

Les adieux furent échangés et, à son grand soulagement, Karina prit enfin le chemin du retour.

— Je vous présente mes excuses pour vous avoir amenée à cette réception, où vous ne vous êtes certainement pas trop amusée, dit lady Mayhew. Ivy Connaught a un cœur d'or mais elle se laisse souvent mener par les jeunes. Je le lui ai dit cent fois, mais elle refuse de m'écouter.

— J'espère qu'elle ne m'a pas trouvée impolie. C'était très aimable de sa part d'avoir invité à dîner une parfaite inconnue.

— Oh, Ivy Connaught ferait n'importe quoi pour moi... Ce qui me rappelle, lady Droxford... Est-ce que cela vous dérangerait terriblement si nous déposions un paquet dans Park Street, avant d'aller chez vous ? C'est tout près de votre maison, comme vous le savez, et cela ne prendra qu'un instant.

— Non, bien sûr que non !

— C'est un cadeau à l'intention d'une amie, une pauvre femme immobilisée par l'arthrite. Elle est très riche, mais elle vit seule, et je pense qu'elle passe souvent ses journées sans voir personne.

— Comme c'est triste ! Pourquoi ne prend-elle pas une dame de compagnie ?

— Je crois qu'elle en a une de temps en temps, répondit vaguement lady Mayhew, mais en ce moment elle n'a personne. Elle est seule avec ses domestiques dans cette grande maison et vous savez, quand on est en mauvaise santé, ce n'est pas très gai !

— C'est vrai!... Et que lui apportez-vous?

— Oh, des babioles... Je suis obligée de me creuser la cervelle pour trouver quelque chose qu'elle ne possède pas déjà. Avec les gens riches, c'est un problème, ils ont toujours tout ! ajouta-t-elle avec une nuance d'envie.

— Votre amie préférerait sans doute votre compagnie à tout autre cadeau.

— C'est exact. Eh bien, puisque vous le comprenez si bien, je ne vais pas me contenter de déposer le paquet chez elle, je vais entrer un instant lui montrer ma robe. Elle adore les jolis vêtements. Elle le dit souvent : « Margaret, cela me fait du bien de vous voir si belle et décorée comme un arbre de Noël ! »

Karina rit et lady Mayhew continua :

— Bien sûr, c'est sa manière de plaisanter, mais comme je porte une de mes plus belles robes, je suis sûre qu'elle serait contente de la voir.

— J'en suis certaine...

— Et vous devez lui montrer la vôtre ! C'est une des robes les plus ravissantes que j'aie jamais vues. Et vos bijoux sont somptueux. Je suis persuadée qu'ils valent une fortune.

De nouveau Karina perçut cette note d'envie dans sa voix.

— Je crois plutôt que votre amie n'a pas envie de voir une inconnue débarquer chez elle à cette heure de la nuit ! protesta Karina.

— Oh, mais si ! Cela lui fournira un sujet de conversation pour des semaines, insista lady Mayhew.

Karina aurait voulu refuser mais c'eût été manquer de générosité. Au moins, elle n'était plus qu'à deux pas de chez elle. Demain elle demanderait à lord Droxford de lui expliquer pourquoi il avait voulu qu'elle fasse la connaissance de gens si bizarres. Lady Mayhew n'était pas du tout le genre de personnes qu'il fréquentait habituellement. Malgré son titre, elle manquait totalement de distinction.

Quelques minutes plus tard, la voiture s'arrêta devant un imposant hôtel particulier de Park Street.

— Nous y voici ! s'écria lady Mayhew. Allons, entrez un instant, madame la comtesse, vous ferez tellement plaisir à ma vieille amie ! Je vous promets qu'elle vous sera infiniment reconnaissante de votre gentillesse.

Résignée, Karina suivit lady Mayhew et entra dans un vaste hall. La vieille amie aimait le décorum, songea Karina en voyant les somptueuses livrées des laquais, les meubles, et l'escalier sculpté menant au premier étage.

— Par ici, madame la comtesse, dit le majordome qui les conduisit, non pas à l'étage, mais à l'autre extrémité du hall pour leur faire prendre un long couloir menant vers l'arrière de la maison,

Karina se demanda vaguement pourquoi, si l'amie de lady Mayhew souffrait d'arthrite, elle ne se tenait pas dans un salon moins éloigné des pièces principales. A l'extrémité du couloir, le majordome ouvrit une lourde porte d'acajou.

Karina ne remarqua pas que lady Mayhew, au lieu de la précéder dans la pièce, s'effaçait pour la laisser entrer la première. Au centre une table était dressée pour un souper aux chandelles.

Mais lorsqu'elle regarda autour d'elle, Karina découvrit avec stupéfaction que la pièce était vide. Puis elle entendit un bruit de porte que l'on refermait dans son dos. Elle se retourna et vit, fixés sur elle, les petits yeux libidineux de lord Wyman.

Pendant quelques instants, Karina, stupéfaite, regarda lord Wyman sans réagir. Puis d'une voix qui même à ses propres oreilles parut trop perçante, elle s'écria :

— Que faites-vous ici ? Où suis-je ?

Lord Wyman verrouilla la porte et mit la clef dans sa poche.

— Vous êtes chez moi, ma toute belle...

Avant que Karina ne puisse faire un geste ou pousser un cri, il la prit dans ses bras et, la serrant contre lui, tenta de l'embrasser. Encombrée par son manteau, elle n'arrivait pas à le repousser. Elle ne put qu'éviter ses lèvres en tournant frénétiquement la tête d'un côté et de l'autre, se débattant vainement contre la force et l'ardeur de son assaillant.

Enfin, elle réussit à se libérer et à s'échapper, lui abandonnant son manteau dans les mains. Hors d'haleine, les cheveux dépeignés, elle se réfugia de l'autre côté de la table.

Lord Wyman déposa le manteau sur une chaise et se mit à rire.

— Vous ne m'échapperez pas si facilement, belle dame, alors profitons de ce moment où nous sommes enfin en tête à tête...

— Mon mari... m'... m'attend... bafouilla Karina, s'obligeant à parler, bien que le regard lascif de lord Wyman, fixé sur elle, la paralysa.

Il ne bougeait pas et pourtant ce fut presque comme si, par-dessus la table, il la prenait dans ses bras : il la regardait d'une façon telle qu'elle se sentait nue devant lui.

— Votre mari, mon petit oiseau de paradis, est en ce moment dans les bras de la délicieuse Félicité Corwin, qui m'a promis d'user de tout son art pour le retenir jusqu'à l'aube !

Si effrayée qu'elle fût, Karina sentit son cœur se serrer : elle n'avait pas su faire renoncer le comte à son rendez-vous de ce soir, il avait préféré la compagnie de sa maîtresse à celle de son épouse.

— Vous m'avez fait venir ici sous un prétexte fallacieux ! protesta-t-elle avec véhémence. Si vous avez la moindre décence, lord Wyman, laissez-moi partir !

— C'était bien joué, n'est-ce pas ? répondit lord Wyman d'un ton dégagé. Il faut dire que Maggie Mayhew est une bonne actrice...

— Une actrice ! Vous voulez dire que c'était une machination... Toute cette histoire de dîner à Hampstead n'était qu'une comédie pour m'attirer chez vous !

— Mais naturellement, ma jolie colombe! Dès l'instant où je vous ai vue, j'ai su que vous seriez mienne et qu'il ne me restait plus qu'à attendre, organiser et comploter mon plan pour satisfaire mon plus cher désir.

— Et vous croyez que mon mari laissera passer cette insulte sans réagir? demanda fièrement Karina.

Elle s'accrochait au dossier de la chaise car elle avait l'impression que ses jambes étaient incapables de la soutenir. Mais elle n'en gardait pas moins la tête haute et dardait sur lord Wyman des yeux brillants de colère.

— Ne croyez-vous pas que nous serions mieux assis ?

— Non ! Et n'essayez pas de vous approcher de moi, sinon je hurle pour appeler vos domestiques à mon secours !

— J'ai le regret d'informer la comtesse qu'ils ne l'entendront pas, répondit lord Wyman d'un air narquois qui parut à la jeune femme infiniment menaçant. Cette pièce, construite par mon grand-père qui détestait la musique, est insonorisée. Ma grand-mère y jouait du piano sans le déranger. C'est pourquoi, fascinante petite lady Droxford, vous pouvez crier autant que vous le désirez : personne ne vous entendra ! Quant à moi, je trouve votre résistance terriblement excitante! Et lorsque vous me dites que votre époux se considérera comme insulté, continua lord Wyman, permettez-moi de rire. Il est certain que, quels que soient les plaisirs que nous goûterons ensemble — et je puis vous assurer qu'ils seront nombreux —, monsieur le comte n'en entendra jamais parler !

— Vous êtes dément si vous pensez que je ne parlerai pas à mon mari de votre misérable conduite ! rétorqua Karina.

Lord Wyman s'esclaffa.

— Je crois pourtant que c'est ce qui se passera, ma chère. Les maris ont une profonde répugnance pour les épouses adultères... qu'elles soient ou non consentantes ! De plus, les duels sont, vous ne l'ignorez pas, fort mal vus à la Cour. Si le comte me provoquait, le seul résultat serait de détruire son prestige et de prouver au monde qu'il se préoccupe trop tardivement de l'honneur de sa femme.

— Je ne crois pas un mot de ce que vous me racontez, dit fermement Karina. Et maintenant, lord Wyman, la plaisanterie a assez duré. Si vous m'avez amenée ici pour me séduire, sachez que je n'éprouve pour vous que haine et mépris !... Je préférerais m'approcher d'un serpent que d'un être aussi vil que vous !... Alors, si vous avez la moindre parcelle d'amour-propre, ouvrez cette porte et laissez-moi rentrer chez moi!

— Que voilà de courageuses paroles ! ricana lord Wyman. Malheureusement pour vous, que vous m'aimiez ou me détestiez, ce que vous ressentez pour moi m'importe peu. Moi je vous désire et vous serez mienne avant la fin de la nuit !

Ses yeux se fixèrent sur le sein haletant de la jeune femme.

— Il y a en vous quelque chose de différent... quelque chose que je n'ai pas rencontré depuis longtemps, continua-t-il. Une pureté, une innocence... Ce fou de Droxford vous aurait-il épousée pour s'abstenir de vous approcher ?

Ces mots de lord Wyman, prononcés d'une voix suave, insinuante, firent monter le rouge aux joues de Karina. Elle baissa un instant les yeux et l'entendit aussitôt pousser une exclamation de triomphe :

— Ainsi j'avais raison ! Je m'en doutais ! Vous me semblez de plus en plus adorable et fascinante. Quel plaisir de vous enlacer en pensant que je suis le premier homme à profiter de vos faveurs !

— Je mourrais plutôt que de vous laisser me toucher ! s'écria Karina d'une voix véhémence.

— Il y a peu de femmes qui meurent de cette expérience, elles préfèrent vivre pour recommencer, dit sèchement lord Wyman.

Tout en parlant, il commença à faire le tour de la table et Karina tourna aussi pour lui échapper.

— Ne vous approchez pas, sinon...

Elle se tut : elle était complètement à sa merci et il la poursuivait comme un chasseur traquant son gibier. Elle avait bien peu de chances de lui échapper.

— Sinon quoi ? Vous allez crier et vous débattre ?... Vous êtes petite et frêle, alors que je suis, je puis vous l'assurer, fort comme un Turc.

Karina fit un effort pour maîtriser la panique qui commençait à la gagner.

— Je... vous en supplie... lord Wyman... balbutia-t-elle, vous ne pouvez quand même pas... avoir l'intention de me... garder dans votre maison pour...

— Pour vous prendre de force ? Eh bien si, c'est exactement mon intention!

— N'avez-vous donc aucun sens de l'honneur ?

— Pas en ce qui vous concerne. Vous êtes trop belle, trop séduisante... Vous êtes l'image même de la tentation, et comme tous les hommes, je n'ai aucune envie d'y résister.

— Laissez-moi partir... je vous en prie, laissez-moi partir... dit-elle d'un ton suppliant.

— Non ! Et il me semble, madame la comtesse, que nous avons assez discuté. Allons, laissez-moi vous enseigner les joies de l'amour... Vous ne pourriez trouver meilleur professeur, j'ai beaucoup

d'expérience.

— Ce que vous me proposez, ce n'est pas de l'amour, c'est dégradant, c'est répugnant et la seule idée de vous approcher me soulève le cœur !

— Vous a-t-on déjà dit que quand vous êtes en colère vos yeux scintillent comme des étoiles? Vous êtes une enchantresse et vos yeux sont irrésistibles...

Il s'approcha d'elle et à nouveau Karina battit en retraite de l'autre côté de la table. Malgré la lumière éblouissante des bougies dans les chandeliers, elle n'osait le quitter des yeux, essayant d'anticiper ses mouvements et craignant qu'il ne bondisse brusquement sur elle. Pourtant, elle n'ignorait pas que le simple fait de le fuir, lui donnant ainsi l'occasion de la poursuivre, l'excitait encore davantage, comme en témoignaient l'expression de son visage, ses yeux luisants, ses lèvres sèches, sur lesquelles il passait constamment sa langue. Elle se sentit trembler. Combien de temps arriverait-elle à l'esquiver en tournant autour de la table pour l'empêcher de la prendre de nouveau dans ses bras ?

Il fit un mouvement brusque et le cœur de Karina bondit. Elle s'écarta promptement et son réticule, attaché à son poignet par des rubans, cogna contre la table avec un petit bruit métallique qui lui rappela ce qu'il contenait.

Elle s'obligea à parler d'une voix ferme.

— Ceci est ridicule, lord Wyman ! Ne pourrions-nous nous asseoir et discuter en personnes raisonnables ? Et j'aimerais... si c'est possible... j'aimerais bien boire quelque chose !

Lord Wyman sourit : il croyait avoir marqué un point.

— Mais bien sûr ! Il fait chaud dans cette pièce, et la peur donne toujours très soif, ma colombe. (Il jeta un coup d'œil vers la desserte :) Puis-je offrir une flûte de champagne à ma belle enjôleuse?

— Avec plaisir! Et si je m'assieds sur le sofa à votre côté, me promettez-vous de ne pas essayer de m'approcher avant que nous n'ayons bu et discuté ?

— Vous avez ma parole. Mais souvenez-vous, ce n'est qu'une trêve!

— Je me sens... un peu lasse... dit-elle d'une voix faible.

— Alors il me faut vous ranimer avec un verre de vin car je n'ai pas la moindre envie de vous voir défaillir. C'est quand vous vous débattez que vous me plaisez le plus !

Il s'approcha de la desserte tandis que Karina s'asseyait sur le sofa. Ses doigts tremblaient si fort qu'elle crut ne jamais réussir à ouvrir son réticule.

Lord Wyman sortit une bouteille de champagne d'un seau en argent décoré à ses armoiries. Il l'entoura d'une serviette et commença à verser dans un verre le liquide doré.

Karina réussit enfin à ouvrir son réticule et à glisser la main à l'intérieur. Elle tâta du bout des doigts le petit pistolet orné d'améthystes. Les pierres étaient froides sous ses doigts.

Lord Wyman versa soigneusement un autre verre de champagne.

« Je n'ai qu'une balle. Si je le manque, je n'aurai plus aucun espoir de lui échapper... »

Sa main tremblait et elle se concentra de toutes ses forces, s'obligeant à rester calme, à ne pas oublier de pointer exactement l'arme sur sa cible.

Le comte avait essayé le pistolet, avait dit Robert Wade, et en avait jugé le tir extrêmement précis. Il fallait qu'elle le vise au cœur. Elle le tuerait, il le méritait bien!

Une balle, une seule balle, se répéta-t-elle au moment où, un verre dans chaque main, il se tournait vers elle.

— Et maintenant, mon adorable fugitive, buvons au bonheur qui nous...

Karina se leva et il vit ce qu'elle tenait à la main. Ses yeux s'agrandirent et avant qu'il pût faire un geste ou prononcer le mot qu'il avait sur les lèvres, elle tira.

La pièce lui renvoya l'écho de la déflagration et elle connut un instant de terreur : elle l'avait manqué ! Il était toujours debout à la regarder, les verres à la main... puis lentement, si lentement que Karina avait l'impression de voir une image dans un rêve, il s'effondra sur le sol. Tandis que, le pistolet au bout du bras, elle le contemplait, il s'effondra sur le dos. Le champagne se renversa, et les verres à leur tour tombèrent sur le sol, se brisant en minuscules fragments. Et sur la poitrine de l'homme gisant à terre, les yeux grands ouverts, une tache rouge apparut et s'élargit peu à peu sur la chemise blanche.

Il est mort ! Je l'ai tué ! pensa-t-elle. Posément, sans aucune hâte, elle rangea le pistolet dans son réticule et fit le tour de la table pour reprendre son manteau sur la chaise où l'avait déposé lord Wyman. En le mettant sur ses épaules, elle se souvint qu'il avait fermé la porte à clef et se demanda pourquoi le coup de feu n'avait pas fait accourir les serviteurs de l'office. Puis elle se souvint : la pièce était insonorisée et située au bout d'un long couloir. Néanmoins, pour sortir de la maison, elle devrait passer devant les laquais et tout d'abord, prendre la clef dans la poche du gilet de lord Wyman. Cette idée la révoltait... Elle ne pourrait jamais le toucher... La tache s'agrandissait, tout le devant du filet était rouge, maintenant. C'était un spectacle bien macabre de le voir là, étendu de travers, les genoux un peu courbés, les bras raides et les doigts crispés sur les pieds des deux verres brisés.

« Non, je ne peux pas... C'est au-dessus de mes forces... » gémit-elle.

Ses dents claquaient.

La fenêtre ! Elle y courut et tira le lourd rideau de velours damassé. C'était une petite croisée à deux battants, qui s'ouvrit du premier coup sur un étroit jardin entouré de murs. Elle l'enjamba en hâte, il n'y avait guère plus de cinquante centimètres à sauter et en un instant elle fut dans le jardin. Elle vit à l'autre bout un étroit passage qui devait mener aux écuries. La plupart des maisons de Londres avaient un accès direct aux écuries et à l'impasse sur laquelle elles ouvraient à l'arrière du bâtiment. Il faisait très sombre dans le passage qui était bordé de deux hauts murs aveugles.

D'une démarche rapide et légère, mais sans courir car elle craignait de trébucher, elle se hâta de sortir du jardin. Comme elle s'y attendait, elle entendit un cheval hennir et un palefrenier siffloter en brossant un des animaux, puis d'autres hommes rire et plaisanter... Elle ralentit et s'approcha sur la pointe des pieds du bout du passage, où elle apercevait une faible lumière. Arrivée au coin, elle avança prudemment la tête. Tous les palefreniers s'occupaient des chevaux dans les stalles et l'écurie n'était éclairée que par une lanterne. Elle passa silencieusement devant la porte de l'écurie et sortit dans l'impasse. Personne ne la remarqua et dès qu'elle fut dehors, elle se mit à courir sur les pavés inégaux. La ruelle menait à Green Street. Elle s'y précipita, courant maintenant de toutes ses forces, son manteau vert flottant derrière elle comme une voile, et prit la direction de Park Street. Ce ne fut qu'en arrivant devant Droxford House qu'elle s'arrêta afin de reprendre son souffle et de réparer le désordre de sa toilette avant d'entrer.

Personne n'en saura jamais rien, pensa-t-elle!... C'est fini... Ils trouveront son corps, bien sûr, mais comment pourraient-ils savoir que c'est moi qui l'ai tué ? Et même s'ils devinaient qu'il a été tué par sa visiteuse, les domestiques ne connaissent pas mon nom!

Elle commença à se sentir plus calme et à retrouver son souffle. Comme elle était décoiffée, elle mit le capuchon de son manteau. La bordure d'hermine laissait dans l'ombre son visage blême et cachait ses cheveux d'or. Elle s'enroula plus étroitement dans le doux velours et lissa de la main la gaze bordant le décolleté de sa robe.

Soudain elle se figea: sa main tâta frénétiquement le devant de sa robe... Non ! C'était impossible ! Mais elle savait déjà que la broche d'émeraude gravée d'un cœur, et donc facilement identifiable, gisait sur le sol du salon de musique de lord Wyman. Le désespoir l'étreignit. Allait-elle retourner la chercher ? Elle ne pouvait même pas l'envisager une seconde... A cette perspective, tout son corps se révolta. Elle monta les marches et souleva le heurtoir d'argent. Le laquais de service ouvrit la grande porte de bois ciré et voyant qui avait frappé, la regarda avec stupéfaction.

— Madame la comtesse ! s'exclama-t-il.

Il tendit le cou pour regarder derrière elle : pas de voiture ?

— Où est Newman ? demanda Karina d'une voix si étranglée qu'elle ne la reconnut pas.

Elle avait à peine prononcé ces mots que Newman apparut, venant de l'office.

— Je prie madame la comtesse de m'excuser... Je n'ai pas entendu la voiture, sinon j'aurais été là pour accueillir madame la comtesse...

Karina traversa le vestibule et entra dans la bibliothèque.

— Je désire vous parler, Newman.

Le majordome la suivit et ferma la porte derrière lui. À la clarté des bougies, il aperçut le visage de la jeune femme :

— Mais madame la comtesse est souffrante! s'exclama-t-il.

— Allez chercher monsieur le comte, ordonna Karina. Vous savez où il dîne, allez le chercher immédiatement ! Ne discutez pas, ramenez-le aussi vite que possible.

— Mais madame la comtesse... commença le majordome d'un ton hésitant.

— Il faut absolument que je voie monsieur le comte... Ne perdez pas une seconde, prenez une voiture et priez-le de revenir avec vous!

— Madame la comtesse est souffrante... Puis-je lui apporter un verre de vin ?

— Non, non ! Je ne veux rien ! Faites ce que je vous dis, ramenez immédiatement monsieur le comte. Vous m'entendez ? Immédiatement.

Newman s'inclina et quitta la pièce, le front soucieux.

Une fois seule, Karina enleva son manteau. Les mains tremblantes, elle essaya de se repeigner. En se regardant dans le miroir, elle vit la déchirure de l'encolure de sa robe, à l'endroit où elle avait épinglé la broche en émeraudes. Elle eut un hoquet convulsif mais, malgré son profond désespoir, ne put pleurer. Qu'allait dire le comte ?

En descendant Park Lane dans son coupé fermé, le comte songeait à l'expression mélancolique de Karina lorsqu'elle lui avait demandé de modifier ses projets pour la soirée afin qu'ils pussent dîner ensemble. Ce qu'il aurait certainement fait s'il n'avait pas senti qu'il était grand temps de se débarrasser une fois pour toutes de Félicité Corwin.

Il ne lui était pas venu à l'esprit que, comme lady Sibley, madame Corwin rendait Karina responsable du manque d'assiduité du comte depuis son mariage. Ni l'une ni l'autre ne pouvait croire que la réforme électorale occupait tout son temps et qu'il était de l'aube au crépuscule en compagnie des pairs du Royaume.

Lorsque le comte lui avait assuré que son mariage ne modifierait en rien leurs relations, lady Sibley l'avait cru sur parole. Selon sa théorie, cette formalité faciliterait même leurs rencontres. Maintenant,

elle était dévorée de jalousie, un sentiment qu'elle n'avait jamais connu jusque-là.

Le comte n'était pas du tout prétentieux mais il avait parfaitement conscience de son rang et savait par expérience que s'il montrait quelque intérêt pour une dame, il était peu probable qu'elle le repousse. Il n'avait toutefois pas la moindre idée de la passion qu'il avait inspirée à lady Sibley et aurait été stupéfait d'entendre qu'il en était de même pour madame Corwin.

Jusqu'à présent, il avait trouvé en Félicité Corwin une compagne séduisante et agréable, mais il était bien trop maître de lui pour se laisser aller à éprouver un sentiment profond envers une femme de cette catégorie. Tous les hommes de son rang se devaient avoir une maîtresse et, depuis la fin de ses études, un certain nombre de demoiselles avaient eu la chance de jouir de sa protection. Parfois il s'était intéressé à elles pendant plusieurs mois, voire plus longtemps.

Il y avait plus d'un an qu'il était l'amour attiré de madame Corwin, et celle-ci était assez fine pour savoir que lorsqu'un gentilhomme recherchait sa compagnie, il désirait non seulement être distrait mais aussi se sentir bien. Elle l'avait persuadé d'acheter une petite maison dans le quartier respectable d'Eaton Square. Elle avait engagé un cuisinier sachant admirablement préparer les mets favoris du comte, une femme de chambre capable de lui ouvrir gentiment la porte, et su rendre extrêmement plaisantes les visites de son protecteur.

Elle n'ignorait pas qu'elle ne devait pas s'attendre à avoir l'exclusivité de ses élans amoureux, et regardait d'un œil tolérant sa liaison avec lady Sibley. Mais l'annonce de son récent mariage l'avait surprise. Après avoir appris les circonstances de l'événement, elle avait réussi à répandre quelques larmes en apparence sincères et l'avait cru quand il lui avait expliqué que son mariage ne changerait rien à leurs relations. Avec un tact parfait, le comte l'avait ensuite conduite à Bond Street afin de consoler son cœur brisé avec une coûteuse parure de diamants. Toutefois ces bijoux avaient été impuissants à la reconforter lorsqu'elle s'était aperçue que le comte ne l'honorait plus de ses visites.

En ce qui concernait les personnes de qualité, madame Corwin disposait de son propre réseau de renseignements et les dépenses vestimentaires de Karina lui furent décrites dans les moindres détails. Elle avait assisté à la victoire de *Merlin* à Ascot et lorsqu'on lui rapporta que le comte dépensait des sommes énormes à monter l'écurie de courses de son épouse, elle avait décidé d'agir. Lord Wyman n'avait pas eu à insister beaucoup pour lui faire écrire une lettre suppliant le comte de venir la voir.

Si elle avait pris le temps de réfléchir posément, elle se serait

souvenue que le comte détestait recevoir des lettres et tout particulièrement lorsque leur auteur lui faisait des reproches ou exigeait de lui ce qu'il n'avait pas la moindre envie de faire.

En lisant cette missive, le comte de Droxford se rendit alors compte qu'il en avait assez de madame Corwin. Elle ne l'intéressait plus du tout. En réfléchissant plus avant, il découvrit même que depuis plusieurs mois, il lui trouvait de moins en moins de charme. Ce genre de femme avait en général une intelligence et une conversation limitées. Une fois qu'on Tes connaissait bien et que s'épuisait l'attrait de la nouveauté, seuls restaient les inévitables jeux amoureux qui, dans ce cas précis, avaient quelque peu perdu de leur saveur.

Un homme moins droit eût sans nul doute réglé cette affaire par lettre ou en envoyant son secrétaire ou son régisseur administrer le coup de grâce. Mais le comte ne parlait jamais de ses liaisons à son secrétaire et n'avait pas l'intention d'impliquer ses domestiques dans ses affaires personnelles.

Après avoir reçu la lettre de madame Corwin, il avait décidé de dîner à Eaton Terrace et de lui annoncer avec ménagement qu'il lui faisait sa dernière visite. Il avait d'ailleurs l'intention de se montrer, comme toujours, extrêmement généreux, et de veiller à ce qu'elle n'eût aucun souci à se faire en ce qui concernait le proche avenir. Il ne doutait pas qu'elle ne retrouve d'ici peu un autre protecteur. Elle avait d'ailleurs essayé plusieurs fois de le rendre jaloux, une entreprise vouée d'avance à l'échec, comme elle avait dû, à son grand dépit, le reconnaître.

En traversant Belgrave Square, puis Chesham Place pour entrer dans Eaton Terrace, le comte pensa sombrement que cette soirée risquait de n'être guère réjouissante. La lettre de madame Corwin était couchée en des termes surprenants de la part d'une personne à qui il n'avait fait aucune promesse et dont il avait récompensé les faveurs avec une extrême générosité... une voiture et des chevaux, des bijoux dont la valeur s'élevait à plusieurs milliers de livres, des factures de couturier de mois en mois plus élevées... Félicité Corwin n'avait certes aucune raison de se plaindre, et ses reproches avaient une déplaisante ressemblance avec ceux que proférait lady Sibley à chacune de leurs rencontres.

— Au diable les femmes! marmonna le comte.

Il se surprit à penser à la tristesse des yeux de Karina et à son évidente déception en l'entendant lui annoncer qu'il ne dînerait pas avec elle.

« Mais puisque nous devons dîner ensemble demain... » Il se rendit compte avec étonnement qu'il attendait avec impatience de discuter avec elle de son discours à la Chambre des Lords et des nouveaux chevaux dont elle avait l'intention de confier l'entraînement à Nat

Tyler.

La chambrière de madame Corwin lui ouvrit la porte et l'entendit avec surprise ordonner à son laquais de dire au cocher d'être de retour à onze heures et demie.

— Onze heures et demie, monsieur le comte ? demanda l'homme.

— Vous avez entendu ! rétorqua le comte en entrant dans la maison.

Le laquais, décontenancé d'avoir eu l'audace de mettre en doute un ordre de son maître, regarda le cocher en soulevant les sourcils. La même pensée leur était venue à l'esprit : étant depuis longtemps au service du comte, ils savaient parfaitement que les occupantes des demeures où ils conduisaient leur maître en voiture fermée sans armoiries avaient rarement joui si longtemps de sa faveur.

La large carrure du comte faisait paraître encore plus petit l'étroit vestibule. Il suivit la servante en tenue de soubrette de comédie jusqu'à un salon situé au premier étage. La pièce était élégamment meublée, aux frais du comte, et éclairée de lumières tamisées.

Félicité Corwin posait, gracieusement installée sur le sofa. Elle se leva avec un petit cri de joie et s'avança vers lui les bras tendus, avec un sourire de bienvenue presque exagéré.

Ainsi que l'avaient déclaré plusieurs messieurs depuis le début de sa carrière; elle était très belle. Mais pour la première fois, le comte pensa en prenant dans les siennes les mains de sa maîtresse, qu'elle était juste un tout petit peu vulgaire, qu'elle manquait de raffinement. Peut-être était-ce à cause du contraste avec Karina, ou bien parce qu'il ne se sentait plus attiré par elle.

— Monsieur le comte, cela fait si longtemps que nous ne nous sommes pas vus ! Comment avez-vous pu être si méchant, si cruel ? geignit madame Corwin de sa voix la plus émouvante.

— J'ai été très occupé, Félicité, répliqua-t-il en prenant place, non pas sur le sofa où elle aurait pu s'asseoir près de lui, mais sur un fauteuil de l'autre côté de la cheminée.

— Cela ne fait aucun doute! rétorqua madame Corwin. J'ai tant entendu parler de votre jeune épouse... Je crains bien qu'il ne vous reste plus de temps pour vos amours de célibataire !

La rancœur perçait sous la voix de miel.

— En fait, c'est la réforme électorale qui m'a donné tout ce travail, corrigea le comte, sachant bien que madame Corwin ne le croirait pas.

— Enfin... vous êtes venu, c'est l'essentiel!... Oh Alton... Vous ne pouvez savoir combien j'attendais cette soirée avec impatience.

En disant ces mots, elle s'approcha de son fauteuil et le comte sentit que c'était le moment de se lever et de l'enlacer. Il ne fit pas un geste et, à son grand soulagement, la chambrière vint annoncer que le dîner était servi.

Il y avait au menu tous ses mets favoris mais en mangeant, il se demanda si finalement le cuisinier était moins habile qu'il ne l'avait cru ou bien si ses propres goûts avaient changé. Le vin fut servi à la température correcte, et comme c'était lui qui l'avait acheté il aurait eu mauvaise grâce à se plaindre de son bouquet. Mais rien n'allégea ce sentiment d'abattement, qui ressemblait presque à une migraine. Croyant à tort que le vin l'égayerait, il laissa la servante remplir son verre à plusieurs reprises, non sans remarquer avec quelque inquiétude que madame Corwin en faisait autant. Il abhorrait les femmes qui buvaient, sachant bien que l'alcool menait souvent à l'hystérie. Toutefois, madame Corwin n'avait jamais montré le moindre penchant pour la dive bouteille, si fréquent dans sa profession, et il se dit que ses soupçons étaient dénués de fondement. Elle faisait seulement de son mieux pour le distraire, bavardait, riait, utilisait toute sa panoplie de procédés de séduction, qu'il ne connaissait que trop bien : battements de paupières, mouvements sinueux de ses longues mains; moues, flatteries si insistantes qu'elles enlevaient toute crédibilité à ses compliments.

Ce n'est pas elle qui a changé, mais moi, pensa-t-il. Il ne pouvait plus supporter cette salle à manger étriquée, la façon dont la chambrière déposait les plats sur la table, le capiteux parfum de gardénia qu'il savait venir d'un certain magasin de Jermyn Street, et surtout la façon dont madame Corwin le poursuivait de ses attentions.

Le repas, qui lui sembla beaucoup trop long et compliqué, fut enfin conclu par l'arrivée sur la table du porto, fourni par la cave du comte. Il s'en versa un verre et réfléchit... Était-ce le moment d'annoncer à Félicité que ce dîner était le dernier qu'ils prenaient ensemble ? Il était possible que la chambrière en coiffe à ruché et petit tablier plissé fût en train d'écouter derrière la porte... Mieux valait attendre d'être au salon.

Madame Corwin parlait toujours et lui narra plusieurs histoires croustillantes qu'il avait déjà entendues au club. Elle sortait vraiment le grand jeu, ce soir, pour le distraire et le faire rire. D'une certaine manière, il avait pitié d'elle, mais qu'y pouvait-il ? Rien, sinon se montrer encore plus généreux qu'il n'en avait eu l'intention en rédigeant le chèque-cadeau d'adieu.

Il était presque onze heures moins le quart quand ils remontèrent enfin au salon. La femme de chambre servit le café et offrit au comte un cognac qu'il refusa. La porte se referma derrière elle et Félicité Corwin dit d'une voix pathétique :

— Enfin, mon très cher Alton, nous voici seuls !

— Il y a quelque chose que j'aimerais vous dire... commença le comte.

— Moi aussi, j'ai quelque chose à vous dire, l'interrompit-elle

d'une voix étranglée par l'émotion. Lors de votre mariage, monsieur le comte, vous m'avez assuré qu'il ne modifierait en rien ce qu'il y avait entre nous deux... Pourtant... vous rendez-vous compte de votre changement d'attitude envers moi ?

Elle s'arrêta un instant, puis continua sur un ton mélodramatique :

— Je n'ai jamais ignoré que, de temps en temps, d'autres dames ont retenu votre attention... Lady St. Helier, la comtesse de Melchester, et puis, en avril, vous vous êtes épris de lady Sibley...

Le comte commença à protester mais elle leva la main pour l'en empêcher :

— Non, ne m'interrompez pas, je vous en prie. Vous devez entendre ce que j'ai à dire.

Madame Corwin avait tu ce qu'elle ressentait pendant si longtemps que, rendue imprudente par le vin bu au dîner, elle donna libre cours à ses griefs. Elle n'ignorait pas qu'il était peu convenable pour une femme dans sa position d'oser mentionner les dames de qualité auxquelles pouvait s'intéresser son protecteur. Mais sa rancune l'emporta sur sa réserve habituelle et la poussa à faire fi des règles tacites qui régissaient ses relations avec le comte.

— Et puis vous vous êtes marié, continua-t-elle d'une voix tragique. Sans me prévenir, sans que j'aie eu le moindre soupçon qu'un tel événement pût se produire. Oh, je vous l'accorde, vous vous êtes conduit tout à fait déceimment en m'informant avant la parution de l'annonce dans les journaux, mais pouvez-vous imaginer ce que je ressentis alors ? Ce choc inattendu, la, douleur profonde qui fut la mienne !

— Voyons, Félicité... commença le comte.

Elle l'interrompit de nouveau :

— Et depuis votre mariage, vous ne m'avez pas rendu visite une seule fois ! J'ai attendu jour après jour, nuit après nuit, et vous n'êtes jamais venu. Vous n'avez jamais envoyé de message. Vous m'avez tout simplement oubliée !

— Mais je vous l'ai déjà dit, s'écria le comte, j'étais extrêmement occupé !

— En effet !... Par cette enfant dont vous avez fait votre épouse ! Cette créature aux yeux verts, surgie de nulle part et qui par quelque sortilège est devenue d'un seul coup la coqueluche de la haute société. Mais...

Elle se tut un instant et il était évident qu'emportée par sa colère, elle avait délibérément décidé de le choquer :

— Mais ignorez-vous donc ce qui se passe derrière votre dos ? Ne vous rendez-vous pas compte qu'elle est en train de vous ridiculiser ? Que la femme qui porte votre nom vous fait aussi porter des cornes ?

— Taisez-vous immédiatement !

Le comte se leva.

— Comment osez-vous, dit-il d'une voix glacée, parler ainsi de mon épouse, ou me traiter de la sorte? Si je suis venu vous voir ce soir, Félicité, c'est afin de vous témoigner ma reconnaissance pour le bonheur que j'ai trouvé auprès de vous... et vous informer que nos relations devaient cesser.

— Alors vous avez l'intention de me quitter? s'écria madame Corwin... Oh, Alton !... Cela ne peut être vrai... Vous ne pouvez vous débarrasser de moi... Mon Dieu!

— Allons Félicité, il n'est vraiment pas indispensable d'être si mélodramatique ! Vous saviez aussi bien que moi que notre arrangement prendrait fin un jour ou l'autre.

— Mais je vous aime, moi ! Je ne veux pas vous perdre ! s'écria madame Corwin. Vous m'aimez bien aussi, je le sais ! Nous avons connu le bonheur ensemble, et vous savez très bien que vous avez souvent répété que vous adoriez venir me voir et que je vous plaisais plus qu'aucune autre femme. Vous ne pouvez pas avoir changé si vite ! Vous ne pouvez pas me quitter... je ne vous laisserai pas faire!

Félicité Corwin, l'air égaré, se tordait les mains, allait et venait dans la pièce de façon théâtrale et le comte ne pouvait s'empêcher de penser qu'elle lui jouait la comédie. Comme tous les hommes, il détestait les scènes et son seul désir était maintenant d'en finir au plus vite.

Mais l'horloge n'indiquait que onze heures. Soucieux de ses chevaux qu'il refusait de faire attendre, il avait ordonné qu'on vienne le chercher à onze heures et demie. Il se demandait s'il allait se décider à demander qu'on aille lui chercher une voiture de louage lorsque Félicité Corwin se jeta sur lui avec des sanglots hystériques.

À cet instant on frappa impérieusement à la porte d'entrée.

— Mais vous ne pouvez pas me quitter... vous ne pouvez pas m'abandonner, gémissait Félicité. Pas ce soir, je vous en supplie...

Elle entoura de ses bras le cou du comte et attira son visage vers le sien. Les yeux à demi clos, elle lui tendait des lèvres avides... une attitude qui n'avait jamais manqué d'éveiller son désir. Mais cette fois, il détacha les mains accrochées à sa nuque et dit, prosaïque :

— Il y a quelqu'un à la porte!

— C'est un fournisseur... Qu'importe !... Alton, écoutez-moi...

Ils entendirent ensuite un bruit de voix, la porte du salon s'ouvrit et la femme de chambre dit:

— Je vous prie de m'excuser, madame, je sais que vous m'avez interdit de vous déranger, mais il y a là un homme qui prétend être le majordome de monsieur le comte et qui tient absolument à lui parler...

— Newman ! s'exclama le comte... J'arrive !

— Mais non, Alton ... Ce n'est sûrement rien d'important, cria madame Corwin.

Mais le comte avait déjà franchi la porte et descendu l'escalier. Newman était dans l'entrée, l'air très inquiet.

— Qu'y a-t-il, Newman?

Voyant que la servante les écoutait, lord Droxford ouvrit la porte de la salle à manger et fit signe à son majordome de l'y suivre. Elle était encore éclairée et il comprit d'après l'expression de Newman que, grâce au cocher, celui-ci n'avait jamais ignoré où dînait son maître, mais n'eût pas osé venir le déranger sans une excellente raison.

— C'est madame la comtesse, monsieur le comte. Elle est rentrée dans un état terrible !

— Rentrée ? Elle n'a donc pas dîné à la maison ?

— Non, monsieur le comte. Une certaine lady Mayhew est venue la chercher pour l'emmener dîner à Hampstead. Mais madame la comtesse est revenue à pied et m'a demandé de venir vous chercher de toute urgence...

— Qu'est-il arrivé, Newman ? demanda le comte, sachant qu'il ne se passait rien chez lui dont le majordome ne fût tôt ou tard informé.

— Je n'en ai aucune idée, monsieur le comte, je vous le jure ! Mais je crois que monsieur le comte devrait rentrer au plus vite...

— Tout de suite!

En homme bien élevé, il remonta toutefois au salon. En le voyant entrer, madame Corwin se précipita vers lui

— Il s'est passé quelque chose à Droxford House, expliqua-t-il. Je vous prie de m'excuser, Félicité, mais il faut absolument que je parte.

— Mais non, c'est impossible ! Il est à peine onze heures, restez, voyons, vous ne pouvez pas partir déjà !

— Je regrette... commença le comte.

— Mais je tiens à ce que vous restiez ! interrompit madame Corwin en lui serrant convulsivement le bras. Certaines raisons font que vous ne pouvez absolument pas partir.

— Voyons, Félicité, maîtrisez-vous, dit-il de son ton le plus hautain... Ma présence est nécessaire, chez moi, il n'y a rien à ajouter.

— Mais si... Vous ne pouvez pas partir ! cria-t-elle en s'accrochant à lui.

Il détacha les mains, qui serraient son bras et quitta la pièce. En dévalant les escaliers, il l'entendit pousser un cri de désespoir. La porte d'entrée était ouverte, il monta aussitôt dans la voiture qui l'attendait au bas des marches. Newman était déjà assis à côté du cocher et les chevaux partirent d'un bon pas.

Le comte ne pouvait s'empêcher de se sentir soulagé d'avoir échappé à ce qui promettait d'être une scène fort pénible. Il n'arrivait pas à comprendre pourquoi elle avait eu une telle conduite. Ce n'était

pas une débutante dans la carrière, et son expérience de ce genre de situation aurait dû l'empêcher de dépasser ainsi les bornes. Elle s'était conduite de façon si malséante qu'il n'avait plus qu'une envie : ne jamais la revoir ! Il serait généreux en ce qui concernait son cadeau d'adieu et l'autoriserait à rester dans la maison jusqu'à ce qu'un nouveau protecteur lui en fournisse une autre, mais jamais, plus jamais, il ne donnerait prise à ce genre de scène.

Et que pouvait-il être arrivé à Karina ? Pourquoi était-elle sortie ? Et qui diable était lady Mayhew ? Il n'en avait jamais entendu parler... Après le jeu, les courses, quelle mouche avait encore piqué Karina ? Et à cette heure tardive ?

Le comte remuait toutes ces questions dans sa tête lorsque la voiture s'arrêta devant Droxford House. Le tapis rouge était déroulé sur le trottoir. Il entra dans le vestibule.

— Madame la comtesse est dans la bibliothèque, lui dit Newman.

Le comte s'approcha en hâte des grandes portes d'acajou que lui ouvrait un laquais. Il entra et l'entendit les refermer derrière lui.

Karina était debout au milieu de la pièce et à la vue de son visage livide et effrayé, le comte songea que Newman avait bien fait de venir le chercher.

— Que s'est-il passé ?

Elle était si bouleversée qu'elle fut incapable de lui répondre. Ses lèvres bougèrent mais aucun son n'en sortit. Ses yeux étaient vert foncé et y lut une terreur telle qu'il n'en avait jamais vue chez aucune femme.

— Que se passe-t-il Karina, pourquoi êtes-vous si bouleversée ?

— J'ai provoqué un... terrible scandale ! Je ne vou... voulais pas ! En fait, je n'arrive... même pas... à y croire !... J'y ai pensé, en vous attendant... Je n'aurais pas dû... viser comme je l'ai fait... j'aurais dû... viser... les jambes... Bien sur... c'est ce que j'aurais dû faire !... Mais je l'ai... le l'ai tué, et tout le monde le saura... parce que j'ai laissé ma broche ! La broche d'émeraude... avec le cœur gravé ! Elle a dû tomber quand il a essayé de... m'embrasser !

Karina parlait d'une voix hachée, et si sourde que le comte pouvait à peine l'entendre. Elle ajouta en levant les yeux vers lui :

— Je regrette... je vous demande... pardon !

Elle agita les mains avec désespoir. Le comte les prit dans les siennes et la fit asseoir sur le canapé.

— Allons, asseyez-vous, dit-il calmement, et racontez-moi tout, Karina. Je suis peut-être un peu lent d'esprit mais je ne comprends pas sur qui vous avez tiré ni pourquoi.

— C'était... lord Wyman ! Il m'a attirée chez lui par ruse. Il m'a dit qu'il voulait me... abuser de moi et qu'il savait que je n'en parlerais pas parce que... si vous vous battiez en duel avec lui, cela vous nuirait

à la Cour... et serait déshonorant pour moi !

— Ce n'est pas vrai ! s'exclama le comte.

— Mais si, c'est vrai, répondit Karina entre deux sanglots. Aussi... j'ai tiré sur lui ! Je voulais le tuer ! J'ai visé son cœur et il... il est mort ! Et maintenant, je me rends compte que c'était stupide... Vous croyez que je vais être pendue ?

Le comte serra dans les siennes les petites mains tremblantes.

— Mais non, mais non... la rassura-t-il. Mais il faut que vous me racontiez tout. Commencez par le début... Vous a-t-on vue quitter la maison de lord Wyman ? Et pourquoi y êtes-vous allée ? Et qui le sait ?

— Il n'y a que lady Mayhew... seulement elle n'est pas lady Mayhew, c'est une actrice... que lord Wyman avait engagée pour qu'elle m'amène chez lui !

— Racontez-moi tout, depuis le moment où je suis parti.

Lentement, Karina se mit à parler. A mesure que les mots lui venaient, elle devenait un peu plus cohérente. Elle raconta à son mari qu'une femme qu'elle n'avait jamais vue auparavant était arrivée, se présentant comme une amie de longue date du comte, et l'avait emmenée dîner à Hampstead. Elle expliqua que, à cause des risques de mauvaises rencontres sur la lande, elle avait glissé dans son réticule le petit pistolet russe.

Puis, sur le chemin du retour, elle s'était laissé persuader d'entrer dans une maison du quartier pour faire la connaissance d'une vieille dame et elle s'était retrouvée chez lord Wyman. Celui-ci lui avait assuré que Mme Corwin garderait le comte auprès d'elle jusqu'à l'aube. Elle lui répéta les propositions de lord Wyman, lui décrivit sa détermination à abuser d'elle en dépit de toutes ses supplications, ses poursuites autour de la table jusqu'à ce que, folle de terreur, elle pointe vers lui son pistolet.

Elle expliqua enfin comment elle était sortie par l'impasse derrière la maison, espérant que personne ne saurait rien de sa visite... jusqu'à ce qu'elle découvre la perte de sa broche.

— Alors j'ai compris que... tout le monde le saurait ! conclut-elle. Oh, je vous demande pardon de causer un tel scandale... Je suis si désolée... Je sais bien que vous ne pourrez jamais me le pardonner !

Le comte se leva :

— Je suis bien décidé à faire tout mon possible pour qu'il n'y ait pas de scandale ! Redites-moi, Karina, de quel côté de l'impasse se trouve le passage menant aux écuries ?

— Qu'allez-vous faire ? demanda-t-elle en ouvrant de grands yeux.

Il ébaucha un sourire :

— Je vais aller chercher votre broche...

Il lui baisa la main et sans lui laisser le temps d'ajouter un mot,

sortit de la pièce.

— Vous avez gardé la voiture, Newman ? demanda-t-il.

— Oui, monsieur le comte. J'ai pensé que monsieur le comte souhaiterait peut-être faire quérir un médecin...

— C'est inutile, mais portez à madame la comtesse un verre de vin et insistez pour qu'elle le boive. Allumez le feu et surtout ne posez aucune question.

— Très bien, monsieur le comte.

Le comte monta en voiture et se fit conduire à Park Street. Là, il dit à son cocher de l'attendre au coin de la rue. Il se faufila dans l'impasse et découvrit sans peine le petit passage menant à l'arrière de la maison de lord Wyman.

La fenêtre était ouverte, exactement comme l'avait laissée Karina et le comte, enjambant le rebord, aperçut sur le sol le corps de lord Wyman. Il traversa la pièce jusqu'à l'endroit où, d'après Karina, devait se trouver la broche. Elle ne s'était pas trompée; l'émeraude était par terre, juste devant la porte. Il la ramassa et la mit dans sa poche. Puis il s'agenouilla près de lord Wyman et saisit son poignet. Le pouls était très faible, mais il battait! L'homme n'était pas mort! Lord Droxford tira de sa poche le pistolet sans lequel il ne circulait jamais la nuit, se dirigea vers le sofa et tira dans un coussin. Karina avait bien précisé que la pièce était insonorisée, mais il ne voulait pas courir de risques.

Puis il retira des doigts du blessé le verre de champagne qu'il tenait dans la main droite, le jeta derrière les charbons du feu préparé dans la cheminée, et lui glissa son pistolet dans la main.

Il tâta la poche de sa victime et sentit une clef qu'il retira délicatement pour aller ouvrir la porte de l'intérieur. Puis il ressortit par la fenêtre et retourna par le même chemin à sa voiture, et se fit déposer devant la maison de lord Wyman.

Le comte descendit et frappa. Un valet de pied vint ouvrir la porte et le majordome s'avança vivement à la rencontre du visiteur:

— Lord Wyman est absent, monsieur!

— Il m'attend, répliqua le comte d'un ton sans réplique. Nous devons souper ensemble...

— Je regrette d'informer monsieur que lord Wyman est absent, répéta le majordome.

— Je suis le comte de Droxford, veuillez m'annoncer à lord Wyman.

Le majordome hésita. Il parut indécis et le comte fit quelques pas en direction de l'extrémité du vestibule où, d'après Karina, se trouvait le long couloir menant au salon de musique. Le majordome capitula :

— Lord Wyman ne m'a pas prévenu qu'il attendait votre arrivée, monsieur le comte.

— C'est bien négligent de sa part ! Mais je puis vous assurer qu'il

ne sera pas surpris de me voir...

Quand ils arrivèrent à la porte du salon de musique, le majordome frappa discrètement. Le comte le regarda d'un air sombre: de toute évidence, ce n'était pas la première fois que le personnel de lord Wyman recevait l'ordre de ne pas le déranger.

N'obtenant aucune réponse, le majordome frappa de nouveau.

— Peut-être lord Wyman s'est-il endormi... suggéra lord Droxford.

Le majordome entrouvrit la porte de quelques centimètres, puis, avec une exclamation de surprise, courut vers son maître gisant sur le sol.

— Seigneur ! s'exclama le comte avec un étonnement bien joué, il a dû avoir un accident...

Le majordome, bouche bée devant le corps allongé par terre, regardait alternativement le pistolet et la chemise tachée de sang. Enfin, il réussit à articuler quelques mots:

— Lord Wyman... Il est blessé... Que dois-je faire ?

— Envoyez immédiatement chercher un chirurgien, voyons ! ordonna le comte. Et ne le déplacez pas. Glissez un coussin sous sa tête... Là... doucement...

— Lord... Wy... Wyman... n'est pas m... mort, n'est-ce pas, balbutia le majordome.

— Mais non... je sens son pouls... Il est très faible mais il bat ! (Il se pencha pour examiner la poitrine du blessé :) La balle n'a sans doute pas traversé le cœur, elle doit être un peu au-dessus. C'est un accident, cela ne fait aucun doute!

Il se tut, puis répéta:

— C'est un accident, vous comprenez ?

— Oui, monsieur le comte. Je suis sûr que vous avez raison, monsieur le comte, acquiesça le majordome d'un air troublé.

— Alors dépêchez-vous, faites ce que je vous ai dit.

— Oui, monsieur le comte, tout de suite !

Le majordome sortit précipitamment de la pièce pour envoyer un laquais chercher un chirurgien. Le comte fit des yeux le tour de la pièce, s'assura que Karina n'avait rien oublié, puis regagna tranquillement sa voiture.

A Droxford House, il alla droit à la bibliothèque, d'un pas si rapide que le valet de pied n'eut pas le temps de lui ouvrir la porte. Karina était assise, les yeux fixés sur le feu. Elle ne s'était pas attendue à ce qu'il soit si vite de retour. En entendant des pas, elle leva la tête puis, reconnaissant le comte, sauta sur ses pieds. Il lui prit la main et, avec un sourire, déposa la broche d'émeraude dans le creux de sa paume.

— Ma broche!

Sa voix était si faible qu'elle était quasi inaudible.

— Vous l'avez rapportée! Oh, vous êtes merveilleux !

— Je l'ai trouvée exactement à l'endroit où vous pensiez l'avoir perdue. Et... lord Wyman n'est pas mort !

— Il n'est pas mort !

— Il vit, répéta le comte en souriant, quoique je doive avouer que vous l'avez passablement maltraité !

Elle le regarda avec une expression de totale incompréhension puis, comme une fleur qui se ferme, perdit conscience et glissa vers le sol. Le comte la rattrapa juste à temps, et la soulevant dans ses bras, l'emporta vers sa chambre. Elle revint à elle dans l'escalier. Le comte la portait dans les bras... elle était en sécurité ! Avec un petit murmure, elle blottit son visage contre l'épaule de son mari, comme un enfant qui, après une grosse peur, veut être consolé.

Newman, qui avait suivi son maître, leur ouvrit la porte de la chambre et le comte la porta jusqu'au lit.

— Allez chercher la femme de chambre de madame la comtesse, jeta-t-il par-dessus son épaule.

Très doucement, il déposa sur le lit son précieux fardeau. Karina, sentant sa tête toucher l'oreiller, murmura quelques sons inarticulés, puis ouvrit d'immenses yeux dans un visage blême. Il y lut la question qu'elle n'avait pas la force de lui poser :

— C'est vrai, Karina!... Vous n'avez tué personne... Et si vous l'aviez fait, ce n'eût été que justice! Allons, ne vous en faites pas, tout va s'arranger!

Il la contempla longuement, étudiant les traits de son visage, puis, s'inclinant, il effleura ses lèvres. Et, alors qu'elle tendait la main vers lui, il sortit de la chambre.

— Dormez paisiblement et sans faire de mauvais rêves, madame la comtesse ! Bonne nuit ! dit Martha.

La femme de chambre avait déshabillé Karina et lui avait fait boire un verre de lait chaud sucré au miel. Elle souffla les bougies et sortit de la chambre à coucher, fermant la porte derrière elle.

Karina, immobile dans l'obscurité, se sentait comme transfigurée. Elle avait oublié la perfidie de lord Wyman et l'horreur de cette soirée. Un seul souvenir lui restait : celui du bonheur parfait qu'elle avait ressenti lorsque le comte l'avait embrassée. Ce trouble avait balayé les derniers bastions de sa résistance : elle ne pouvait plus faire semblant, ni refuser d'accepter la vérité : elle l'aimait !

Elle comprenait maintenant qu'elle l'avait aimé dès l'instant où elle l'avait vu pour la première fois. C'était pour cette raison qu'elle était descendue de l'arbre lui demander de l'épouser, et c'était le cœur déjà rempli d'amour qu'elle l'avait attendu chez elle le jour où il l'avait arrachée aux brutalités de son père et à la crainte du lendemain ! C'était un mariage d'amour qu'elle avait fait dans la chapelle de Droxford Park, et si, ce premier soir, elle s'était refusée à lui et l'avait chassé de sa chambre, ce n'était pas parce qu'elle avait peur de lui mais peur d'elle-même. Instinctivement, elle avait su que le comte n'avait qu'à, l'enlacer ou l'embrasser pour qu'elle se jette dans ses bras, prête à lui livrer son corps comme elle lui avait déjà abandonné son cœur.

Elle porta ses mains à ses lèvres : lorsque celles du comte s'y étaient doucement posées, une flamme de bonheur avait dansé en elle et elle avait aussitôt su que c'était cela, un baiser d'amour, et non pas le brutal témoignage de passion qu'avait été le baiser de sir Guy, ou la bestiale agression de lord Wyman. Lorsque les lèvres du comte s'étaient posées sur les siennes, un frisson avait couru comme du vif-argent à travers son corps et elle devinait qu'elle serait dorénavant tenaillée par le douloureux désir de ressentir de nouveau cette félicité.

— Je l'aime... Je l'aime ! chuchota-t-elle à son oreiller.

Mais sa joie fut de courte durée et elle se sentit encore plus malheureuse en songeant que l'aveu de son amour lui était interdit. Le comte ne l'aimait pas et avait à lui offrir uniquement la gentillesse et a

compréhension. que l'on montre à un enfant effrayé. Elle l'irritait si facilement ! La colère qui avait fait vibrer sa voix après la course contre la marquise de Downshire, la froideur glaciale de ses menaces lorsqu'en revenant du château de Windsor elle avait tenté de lui expliquer pourquoi elle avait accepté l'amitié de sir Guy, étaient encore présentes à sa mémoire. Et pas plus tard que ce soir, il lui avait clairement montré, en allant dîner chez Mme Corwin, qu'il préférait les démonstrations d'affection de celle-ci à un tête-à-tête avec son épouse. Elle n'avait aucun espoir de jamais arriver à gagner son amour... Il avait déjà dans sa vie deux maîtresses expérimentées. Il était peu probable qu'un homme comme le comte, qui aimait les femmes élégantes et sophistiquées, trouvât quelque charme à une gamine exaspérante et naïve qui n'arrêtait pas de lui attirer des ennuis.

Accommodante et sachant tenir son rang... les mots résonnaient à ses oreilles comme des moqueries criées par des diabolins ricanants, et elle comprit avec désespoir qu'une seule issue lui restait: partir.

Il lui serait intolérable de sentir son amour la dévorer jour après jour, nuit après nuit, et il était impossible également de courir le risque de voir le comte deviner ses sentiments : elle ne supporterait pas de lire la répugnance dans ses yeux et n'avait aucun mal à imaginer combien il lui en voudrait de n'avoir tenu aucune des promesses faites lorsqu'ils avaient conclu leur marché.

— Je n'ai plus qu'à partir, il le faut ! dit-elle tout haut dans l'obscurité, le visage baigné de larmes.

Puis, alors que l'aube perçait au-dessus des arbres de Hyde Park, elle tira les rideaux. Il faisait déjà assez clair pour écrire et elle s'installa devant le bonheur-du-jour à côté de la fenêtre. Après plusieurs brouillons, elle finit par rédiger une courte lettre et retourna au lit attendre, les yeux grands ouverts, qu'il fût l'heure de sonner Martha.

A huit heures, celle-ci, entendant le timbre qui l'appelait, entra dans la chambre en s'écriant:

— Madame la comtesse s'est éveillée bien tôt! Madame la comtesse n'est pas souffrante, au moins ?

— Mais non ! Je vais bien, mais je voudrais que vous fessiez quelque chose pour moi, Martha... Quelque chose dont vous ne devrez parler à personne.

— Je suis à la disposition de madame la comtesse.

— Je savais que je pouvais compter sur vous... Je veux que vous alliez au relais de poste de Piccadilly, l'auberge de l'Ours Blanc, je crois. Et vous leur demanderez d'envoyer une chaise de poste ici à onze heures et quart.

— Une chaise de poste, madame la comtesse ? Et pourquoi ne pas

prendre votre propre voiture ?

— Je dois quitter Londres, et je désire que personne ne connaisse ma destination. Puis-je compter sur vous pour faire ce que je vous demande sans en souffler mot aux autres domestiques ?

— Je vous jure que vous pouvez me faire confiance, madame la comtesse.

— Alors, allez-y tout de suite. Commandez la chaise de poste et revenez m'emballer quelques vêtements, seulement mes robes les plus simples. Là où je vais, je n'aurai pas besoin de toilettes très élégantes.

— Très bien, madame la comtesse. Vous êtes certaine que vous êtes en état d'entreprendre un voyage ?

— Ne vous inquiétez pas, Martha, je vais parfaitement bien.

— Alors je vais dire à la chambrière de monter le petit déjeuner de madame la comtesse et je vais me dépêcher.

La chambrière lui monta un plateau et le *Times*. Karina, se souvenant que Robert Wade lui avait dit que la description de la victoire de *Merlin* à Ascot serait dans le numéro de ce jour, l'ouvrit. En le feuilletant, elle découvrit un titre qui lui arracha une exclamation :

Lord Sibley meurt dans un accident.

L'article décrivait l'accident qui avait coûté la vie à lord Sibley, dont le cabriolet était entré en collision avec une voiture du service des postes. Le léger véhicule avait dévalé un talus abrupt et s'était retourné sur son conducteur qui, gravement blessé, était décédé avant l'arrivée des secours.

Karina laissa tomber le journal sur ses genoux. Maintenant, lady Sibley était libre... Libre d'épouser l'homme qu'elle aimait et qui l'aimait... mis à part le fait que celui-ci était déjà marié ! Si le comte n'avait pas épousé Karina, lady Sibley aurait pu devenir comtesse de Droxford...

Avec l'impression que le monde avait basculé dans le désespoir et l'obscurité, elle se leva, retourna s'asseoir devant le bonheur-du-jour, rouvrit sa lettre et y ajouta en hâte un post-scriptum. Puis elle scella de nouveau sa missive et la contempla un long moment avant de l'approcher de ses lèvres :

— Oh mon amour ! Mon amour... Adieu !

Elle alla sonner. La chambrière, une femme qui travaillait à Droxford House depuis trente ans, répondit promptement à son appel.

— Monsieur Wade devrait être dans son bureau, maintenant, dit Karina. Voudriez-vous lui demander de bien vouloir me donner cent livres en billets de banque ? J'ai plusieurs factures à régler, ce matin...

— Très bien, madame la comtesse.

Elle avait calculé que cette somme suffirait dans l'immédiat. Le comte avait placé ses gains d'Ascot à la banque et dès qu'elle aurait

atteint sa destination finale, elle lui demanderait d'envoyer des billets à ordre pour les sommes dont elle aurait besoin.

Quand on lui apporta l'argent, elle le rangea soigneusement dans son réticule et s'assit pour attendre le retour de Martha. En la voyant dans son déshabillé de dentelle, ses cheveux tombant en flots d'or sur ses épaules, nul n'aurait pu imaginer qu'une si jeune et si ravissante personne pût souffrir les affres d'un si profond désespoir.

Si seulement j'étais morte ! Comment vais-je pouvoir supporter cette douleur jusqu'à mon dernier souffle ? pensait-elle.

Le comte, menant son phaéton en direction d'Ascot, sentait que quelque chose le tracassait mais n'arrivait pas à trouver quoi. Il était anxieux sans pouvoir mettre un nom sur la raison de son trouble. C'était une impression étrange, exaspérante, et il s'obligea à passer en revue la moindre de ses actions jusqu'à son départ de Droxford House à onze heures.

Il avait mal dormi, et son sommeil avait été hanté non seulement pas le visage effrayé de Karina mais aussi par le mouvement confiant qu'elle avait eu pour se blottir contre son épaule. Il avait oublié que des lèvres de femme pouvaient être si douces, si lisses, si délicieuses. Il l'avait embrassée sans réfléchir, comme il aurait embrassé un enfant pour le consoler. Mais à l'instant où sa bouche avait touché la sienne, il avait su que les lèvres qui éveillaient son désir n'étaient pas celles d'une enfant. Comme il avait eu envie, alors, de la prendre dans ses bras et de la serrer contre lui ! Mais mieux valait oublier tout cela.

Ses pensées revinrent à Félicité Corwin et son front devint soucieux. Sa complicité avec lord Wyman dans la machination de la nuit précédente l'avait tellement indigné qu'il avait décidé de se débarrasser de son ex-maîtresse sans même lui faire de cadeau d'adieu. Ses allusions insultantes à la conduite de Karina étaient sans aucun doute dues aux libations du dîner et si elle était sincère en déclarant au comte qu'elle l'aimait, il aurait pu lui trouver des excuses. Mais jamais il ne lui pardonnerait d'avoir comploté avec un homme aussi débauché que lord Wyman pour tendre à Karina un piège dont elle n'avait réussi à se tirer que par miracle. Aussi, dès qu'il eut pris son petit déjeuner, le comte s'était assis à son bureau pour rédiger un chèque d'un montant égal exactement au quart de ce qu'il avait d'abord eu l'intention d'offrir à Mme Corwin. Il l'avait laissé sur le bureau de Robert Wade avec une note lui ordonnant de mettre en vente la maison de Eaton Terrace.

Ayant ainsi impitoyablement réglé son compte à la belle Félicité, il avait lu dans le journal l'article sur la mort de lord Sibley. Mais sa réaction avait été totalement différente de ce qu'imaginait Karina : il avait poussé un *Ouf* de soulagement : Lady Sibley allait être en deuil

pendant au moins un an et ne pourrait plus le poursuivre de bal en bal, de réception en réception, en se plaignant de son indifférence envers elle. Il était excédé de s'entendre continuellement reprocher d'avoir interrompu une liaison qui ne l'intéressait plus. Déjà au bal des Richmond, au cours duquel ils avaient passé la soirée à se quereller dans une antichambre, il s'était aperçu que l'attrance jadis exercée sur lui par lady Sibley s'était estompée. Il ne lui restait plus qu'à renoncer à sa position d'amant en titre, si possible sans vexer sa maîtresse, une manœuvre qu'il avait déjà accomplie avec beaucoup d'adresse en d'autres occasions. Les dames de la haute société acceptant de porter en écharpe un cœur brisé étaient rares et il était plus facile — moins vexant aussi —, de faire semblant d'être restés bons amis. Il arrivait d'ailleurs souvent qu'elles deviennent en fait de véritables amies pour l'homme qui avait fait naître en leur cœur tant d'émotions bouleversantes.

Mais lady Sibley était plus obstinée que la plupart des dames de son entourage. Ayant, pour la première fois après une longue succession d'intrigues, rencontré un homme capable d'éveiller sa passion, elle était décidée à le retenir envers et contre tout. Le comte, toutefois, avait su se montrer insaisissable et lorsque lady Sibley reprendrait, après la période de deuil, sa place dans la société, elle l'aurait oublié. C'était la liberté: plus de parfum sucré de gardénia, plus de rendez-vous secret, d'apartés chuchotés, de messages clandestins, de mensonges, de petits complots. Il ne serait plus obligé de se faufiler dans des corridors obscurs, ni de quitter au milieu de la nuit un lit bien chaud pour se rhabiller et affronter le froid du dehors. Il se sentait comme un prisonnier délivré !

Ses pensées revinrent à Karina. Lorsqu'il l'avait portée dans l'escalier, il avait senti une odeur de chèvrefeuille, un parfum discret, très frais, qui évoquait les jardins de Droxford Park au printemps.

C'est à cet instant que le détail qui l'obsédait depuis le matin lui revint en mémoire.

Juste avant de quitter Droxford House pour Ascot, il était monté à la chambre de Karina et avait frappé. Martha avait entrouvert et s'était glissée dans le couloir, refermant la porte derrière elle.

— Madame la comtesse dort, monsieur le comte. Elle a passé une mauvaise nuit et je préférerais ne pas la déranger.

— Non, bien sûr. Quand elle se réveillera, présentez-lui mes respects et dites-lui que, je l'espère, elle sera assez remise ce soir pour dîner en ma compagnie.

— Je lui transmettrai votre message, monsieur le comte, avait promis Martha, en accompagnant ces mots d'une révérence respectueuse.

Le comte était retourné vers l'escalier et avait alors remarqué deux

domestiques qui sortaient de la pièce adjacente à la chambre de son épouse et transportaient une grosse malle à couvercle arrondi. Pourquoi emmenaient-ils une malle de la chambre de Karina à l'escalier de service ? Que pouvait-elle contenir ? Et pour quelle raison, puisqu'ils ne prévoyaient pas de partir en voyage, cette malle avait-elle été descendue du grenier ?

Il se souvint alors d'un autre détail : quand Martha était sortie de la chambre de Karina, elle avait, pour passer, entrouvert la porte et le comte avait remarqué qu'il faisait grand jour dans la pièce. Si Karina avait été endormie, les rideaux de sa chambre n'auraient certainement pas été ouverts.

Il y a quelque chose qui ne va pas, songea-t-il. Quelque chose de grave, même. Il pressentait un danger et tira sur les rênes.

— Que se passe-t-il, monsieur le comte ? demanda le groom en se penchant anxieusement pour vérifier le harnachement des chevaux.

— Je repars à la maison, j'ai oublié quelque chose !

Lord Droxford fit faire demi-tour à son phaéton et reprit la route de Londres. Il n'était pas parti depuis bien longtemps, vingt-cinq minutes au plus, il serait donc de retour à Droxford House juste avant midi. Il trouverait bien une explication pour justifier ce retour, et cette fois, il insisterait pour voir Karina avant de repartir. Il risquait de manquer la première course, mais qu'importait ? Une chose était sûre : il ne pouvait pas se rendre à Ascot avec cette appréhension au cœur. Une appréhension qu'il n'arrivait d'ailleurs pas à s'expliquer...

En poussant ses chevaux, il atteignit Park Lane à midi moins dix. Le bruit des roues du phaéton fit venir le laquais de service à la porte. Le comte, sautant en hâte du véhicule, entra dans le vestibule et trouva Newman qui l'attendait.

— Je veux parler à Madame, dit-il négligemment, elle devrait être réveillée, maintenant.

Une expression de consternation se peignit sur le visage du majordome :

— Madame la comtesse est partie, monsieur le comte ! Je pensais que monsieur le comte était au cornant des projets de madame la comtesse...

— Quels projets ? Et où est-elle partie ?

— Je l'ignore, monsieur le comte. Madame la comtesse avait commandé une chaise de poste qui est venue la chercher quelques minutes après le départ de monsieur le comte.

— Une chaise de poste !

— Il y a une lettre pour monsieur le comte, murmura Newman, je l'ai placée sur le bureau.

Voyant que les laquais étaient tout ouïe, le comte entra dans la bibliothèque, suivi de Newman.

— Pourquoi diable avez-vous laissé ma femme voyager en chaise de poste? demanda le comte d'une voix irritée pendant que le majordome fermait soigneusement la porte derrière lui. J'ai suffisamment de chevaux dans mon écurie!

— Je sais, monsieur le comte. Je fus le premier surpris de voir arriver la chaise de poste... Et il y a un autre fait que je dois porter à la connaissance de monsieur le comte: environ un quart d'heure après le départ de madame la comtesse, sir Guy s'est présenté ici.

— Sir Guy ?

—Oui, monsieur le comte, et il m'a demandé si je savais où était partie madame la comtesse. (Remarquant l'expression du comte, il ajouta:) Je soupçonne fort sir Guy d'avoir régulièrement payé un des laquais, un homme que je n'ai jamais beaucoup aimé, pour le tenir au courant des faits et gestes de madame la comtesse. Je suis persuadé, monsieur le comte, que c'est grâce à lui que sir Guy a appris le départ de madame la comtesse.

— Mais il ignorait sa destination... dit le comte, songeur.

— Oui, monsieur le comte, mais il m'a demandé si je savais où madame la comtesse avait loué sa chaise de poste et James, sans m'en demander l'autorisation, s'est empressé de préciser qu'elle venait de *L'Ours Blanc*. J'ai sévèrement réprimandé James de son indiscretion...

— *L'Ours Blanc* !

Le comte ouvrit la lettre de Karina et Newman se retira. Pendant quelques minutes, le comte ne put que regarder fixement, sans comprendre les mots, la feuille de vélin blanc. La lettre était rédigée d'une très belle écriture, sauf le post-scriptum, certainement ajouté à la hâte.

Monsieur,

Après tous les ennuis que je vous ai causés, je pense qu'il est préférable pour moi de quitter Londres et de résider tranquillement à la campagne. Je ne cours aucun danger et vous supplie de ne pas vous inquiéter ni chercher à me trouver. J'espère pouvoir revenir dès que je me sentirai apaisée. Je ne peux que vous présenter mes excuses et vous prier de me pardonner.

Votre humble et repentante épouse,

Karina

P.-S. Je viens de lire dans le journal l'annonce de la mort de lord Sibley. Je comprends tout à fait que vous souhaitiez maintenant refaire votre vie avec la dame dont vous êtes épris. Je désire avant tout votre bonheur, et il me semble préférable que vous annonciez mon décès dans quelque temps. Personne ne saura que c'est faux et je vous promets que vous n'entendrez plus jamais parler de moi.

Le comte lut la lettre d'un trait, puis la relut lentement comme s'il avait du mal à en comprendre le sens. Ensuite il sortit en hâte dans le

vestibule et empoignant les gants et le chapeau que lui tendait un laquais, se précipita hors de la maison et grimpa aussitôt dans son phaéton.

Il alla jusqu'à l'*Ours Blanc*, envoya chercher le chef palefrenier et lui demanda quelle était la destination de la chaise de poste commandée pour la comtesse de Droxford.

— C'est étrange! s'exclama le chef palefrenier. Vous êtes le deuxième à me poser cette question !... Cette dame avait commandé une chaise pour la conduire à Severn.

Jetant à l'homme une demi-guinée, le comte fit sortir ses chevaux de la cour de l'auberge et leur fit descendre Piccadilly à toute allure. Son groom, à qui il avait fréquemment recommandé de ne jamais pousser les chevaux lorsque la circulation était dense, le regarda avec surprise.

Une fois hors de Londres, il lâcha la bride à ses alezans: Guy Merrick conduisait certainement ses fameux chevaux bais et pour le comte le seul espoir de le rattraper résidait dans sa plus grande familiarité avec la route de Severn, puisque ce village était tout près de Droxford Park.

Les sourcils froncés, le regard dur, il paraissait plongé dans ses pensées. En fait, une image hantait son esprit: celle d'un petit visage livide, aux grands yeux verts assombris de terreur.

Il obtint de ses chevaux, moins frais pourtant après le trajet du matin et le retour rapide, une vitesse qui fit serrer les dents à son groom, persuadé que sa dernière heure allait bientôt sonner. En moins de deux heures, ils arrivèrent sans encombre à la lisière du village, sans avoir vu le phaéton de sir Guy. Et juste au niveau des premières chaumières, le comte aperçut une chaise de poste qui arrivait en sens inverse. Il mit ses chevaux en travers de la route, obligeant le cocher à s'arrêter:

— Holà ! cria l'homme, furieux. Z'êtes pas fou ?

Le comte approcha son phaéton du véhicule:

— Je désire savoir où vous avez conduit votre passagère. Je puis le découvrir sans votre aide, mais je gagnerai du temps si vous acceptez de me le dire... ajouta-t-il en sortant un souverain de sa poche de gilet.

Le cocher regarda la pièce avec convoitise et ne se fit pas prier:

— *Lavender Cottage*, M'sieur. A l'aut'bout du village, à main droite, à côté d'un bois de sapins...

Le comte lui lança la pièce d'or et repartit. Sir Guy avait dû arriver un peu avant lui, mais de toute façon, Karina n'était certainement pas ici depuis plus d'une demi-heure. Les chevaux tirant la chaise de poste étaient bons, mais sans aucune comparaison avec ses bêtes et celles de Merrick.

Il n'eut aucun mal à trouver *Lavender Cottage* et vit effectivement le

phaéton de sir Guy arrêté devant la porte. Il ne devait pas être arrivé depuis longtemps, car les chevaux étaient encore tout fumants. Mais il n'y avait pas trace de Sir Guy dans le phaéton.

Le comte jeta les rênes à son groom, sauta en bas du siège, passa une petite barrière blanche et suivit à grands pas une allée bordée de myosotis, jusqu'à la porte d'une humble maison blanche à toit de chaume.

Il frappa et une femme âgée vint ouvrir la porte. Son chignon strict, sa robe grise impeccable et son tablier blanc révélaient la traditionnelle nourrice.

— Je désire parler à la comtesse de Droxford, dit-il doucement.

— Mademoiselle Karina — je veux dire madame la comtesse —, est dans le bois, dit la vieille femme d'un air soucieux. Il y a déjà un monsieur qui l'a demandée...

— Je suis son mari, précisa le comte. Je vais la chercher...

— Suivez le sentier au bout du jardin, monsieur le comte, dit la nourrice de Karina. (Puis au moment où il tournait les talons, elle ajouta avec appréhension:) Monsieur le comte, ne soyez pas trop dur envers elle ! Je sais depuis son arrivée ici que mon bébé est malheureux... Elle ne m'a pas fait de confidences mais j'ai très peur car je sens bien que quelque chose ne va pas.

— Je vous promets d'essayer d'arranger les choses...

En le voyant marcher d'un pas décidé vers le bois de sapins, le visage de la nourrice s'éclaira un peu.

Le comte s'avança sans bruit sur le petit chemin sablonneux. Regardant à droite et à gauche dans l'espoir d'apercevoir Karina, il suivit le sentier qui s'enfonçait en zigzag à travers les arbres. Enfin, il entendit un bruit de voix : dans une clairière, à deux pas de lui, Karina était assise sur un arbre abattu. Sir Guy était à côté d'elle. Ils tournaient le dos au comte qui s'arrêta derrière le tronc d'un énorme chêne. De là, il entendait parfaitement leur conversation.

— Mais vous ne pouvez quand même pas partir seule !

— Ce n'est pas mon intention... J'emmènerai avec moi ma vieille nourrice.

— Et comment savez-vous que vos lointains cousins d'Irlande, que vous n'avez jamais vus, seront prêts à vous accueillir ?

— S'ils ne le sont pas, j'achèterai une petite chaumière dans un endroit retiré, où Nounou et moi nous installerons et où personne ne nous trouvera jamais.

— Et vous croyez vraiment que je vais vous laisser faire ? Allons c'est absurde ! Si vous désirez vous cacher quelque part, cachons-nous ensemble... ! Avec moi, vous pouvez aller n'importe où ...

— Vous m'avez déjà suggéré cette solution...

— Et vous avez déjà refusé, je sais ! Je n'ai pas insisté parce

qu'alors je vous croyais heureuse avec Alton, mais maintenant que vous l'avez quitté, vous avez supprimé la seule entrave qui me retenait : le fait que vous ne m'aimiez pas et ne pouviez m'offrir que votre affection !

— Mes sentiments n'ont pas changé ! Je ressens, comme je vous l'ai dit, une profonde affection pour vous. Je l'éprouverai toujours, mais ce n'est pas de l'amour et je ne partagerai pas votre vie.

— Et vous croyez que je vais vous laisser partir pour l'Irlande en la seule compagnie d'une vieille nourrice ? Ma bien-aimée, soyez raisonnable... Comment pouvez-vous refuser de voir que vous seriez sans cesse importunée par des hommes ? Vous êtes bien trop belle et bien trop vulnérable pour voyager ainsi sans aucune protection...

— C'est néanmoins ce que j'ai l'intention de faire, rétorqua fermement Karina.

— Et c'est ce que moi, je ne vous laisserai certainement pas faire ! répliqua sir Guy. Vous allez venir avec moi, Karina, et tout de suite ! Vous avez le choix : de votre plein gré, ou bien pieds et poings liés, droguée, évanouie, peu importe, jusqu'à mon yacht qui est ancré à Douvres. Nous traverserons la Manche et une fois sur le continent, nous pourrions commencer à faire des projets d'avenir. Votre avenir et le mien, Karina ! Je vous aime, vous le savez bien ! Il y a longtemps que je brûle de passion pour vous... et je vous jure qu'avec le temps vous apprendrez à m'aimer !

— Non Guy, je regrette. Je regrette beaucoup de devoir vous rendre malheureux... Mais je ne peux pas partir avec vous...

— Alors je vous emmènerai sans votre permission ! dit brutalement sir Guy en la tirant par la main pour l'obliger à se lever.

Il la prit dans ses bras et elle tenta de se dégager.

C'est alors que le comte s'avança dans la clairière :

— Il me semble, Guy, que j'ai mon mot à dire dans vos projets !

— Alton ! s'exclama sir Guy.

Karina eut un petit sursaut et posa les deux mains sur son cœur comme pour en comprimer les battements désordonnés.

Le comte et sir Guy s'affrontaient du regard. Ils étaient à peu près de la même taille et il y avait entre eux une étrange ressemblance, comme si leur enfance, leur éducation communes, leur pratique des mêmes sports les eussent marqués du même sceau. Ils auraient pu être deux frères, deux frères qui se toisaient avec une expression d'incommensurable haine.

— J'ai été trop patient avec toi, Guy dit le comte d'un ton menaçant. Maintenant, je vais me battre et te donner la leçon que tu aurais dû recevoir il y a longtemps.

— Et c'est Karina l'enjeu du combat ? demanda ironiquement sir Guy.

— Pas du tout, Karina est mon épouse !

— Une épouse dont tu te soucies tellement ! Qui est si heureuse auprès de toi qu'elle t'a quitté pour se cacher au fin fond de l'Irlande, là où, pense-t-elle, tu ne la retrouveras jamais !

— Je n'ai pas l'intention de discuter avec toi, répliqua le comte. Karina, retournez m'attendre chez votre nourrice !

Il posa ses gants et son chapeau sur le tronc d'arbre et commença à retirer sa veste. Karina, que la soudaine apparition du comte avait transformée en statue de sel, sembla se réveiller. Elle s'approcha de son mari et lui posa la main sur le bras :

— S'il vous plaît... je vous en supplie ! Ne vous battez pas !

— Vous m'avez entendu, Karina, répondit-il sans la regarder. Retournez à la chaumière de votre nourrice.

Les yeux assombris par l'anxiété, elle lui serra plus fort le bras :

— Je ne veux pas... qu'il vous fasse de mal... chuchota-t-elle.

Il la regarda dans les yeux et le temps sembla s'arrêter, l'espace de quelques secondes.

— Il ne me fera pas de mal... Allons, partez, Karina !

Il n'y avait rien à ajouter et elle prit la direction du sentier, le cœur lourd. Elle n'avait pas eu un regard pour sir Guy, elle n'avait eu d'yeux que pour le comte. Celui-ci, grand et musclé dans sa chemise blanche, commençait à défaire son nœud de cravate.

Elle fit lentement quelques pas puis se mit soudain à courir. Sachant qu'elle ne pourrait supporter d'entendre le son des poings de l'un frappant le corps de l'autre, craignant d'entendre un cri de douleur ou le bruit d'un corps s'effondrant sur le sol, elle prit la fuite.

En atteignant la chaumière, elle se jeta dans les bras de sa nourrice.

— Oh Nounou ! sanglota-t-elle, ils sont en train de se battre... Qu'est-ce que je vais faire ?

— Allons— Ne vous mettez pas dans cet état, mon trésor. Venez vous asseoir, je vais vous apporter une bonne tasse de lait chaud...

Karina entra dans le petit salon et s'assit sur le dur sofa de crin, bouleversée.

— Priez pour que le meilleur gagne, mon petit, recommanda la nourrice en se dirigeant vers la cuisine.

— Le meilleur... répéta Karina.

Elle qui aimait le comte d'un amour sans espoir... Tout ce qui arrivait était de sa faute !

S'il vous plaît, mon Dieu, faites qu'il gagne ! Ne laissez pas Guy lui faire du mal... Karina essayait de prier mais tant de pensées tourbillonnaient dans sa tête qu'elle n'arrivait pas à formuler une prière. Elle n'avait qu'une certitude: elle l'aimait, de tout son corps, de tout son cœur, de toute son âme.

Lorsqu'elle l'avait vu surgir dans la clairière, elle n'avait eu qu'une envie: se jeter dans ses bras. Elle avait réussi à se maîtriser, mais ne se sentait pas le courage de le revoir sans lui laisser deviner ses sentiments. La fuite lui avait semblé la seule solution, et si cette décision lui avait déchiré le cœur, elle savait maintenant que continuer à vivre dans ces conditions aux côtés du comte eût été infiniment plus douloureux.

L'attente fut interminable. Les minutes s'égrenaient, et chacune d'elles était un supplice sans cesse renouvelé. Il était en danger, par sa faute. Il allait mourir, peut-être...

Soudain, un bruit de pas dans l'entrée... Elle se leva, blanche comme un linge, le souffle court. Qui l'avait emporté, le comte ou sir Guy ? Et elle le vit.

Elle avait craint le pire. Elle l'avait imaginé meurtri, blessé, ensanglanté. Mais à part un nœud de cravate légèrement moins impeccable que lors de son arrivée, il ne semblait en aucune façon différent de ce qu'il était habituellement.

Il jeta sur elle un regard glacial :

— Venez, Karina!

Sans même s'en rendre compte, elle coiffa le chapeau que lui tendait sa nourrice et passa docilement les bras dans les manches du manteau de soie verte qu'elle avait choisi pour le voyage.

— Ton mari est un gentilhomme, lui chuchota la nourrice en l'embrassant. Agis comme il le souhaite, mon poussin, ce sera mieux pour toi...

Mais Karina se sentait plutôt comme une élève récalcitrante ramenée de force après avoir fait l'école buissonnière.

Elle monta dans le phaéton qui partit aussitôt. Le groom pouvait entendre leur conversation et elle n'osa pas demander au comte ce qui s'était passé. Pour quelle raison était-il retourné à Droxford House

alors qu'il était déjà sur le chemin d'Ascot ? Cette question, comme beaucoup d'autres, ne pouvait être posée devant témoins ; elle devrait attendre d'être seule avec son mari, quoique la seule perspective d'un tête-à-tête lui donnât envie de s'enfuir à toutes jambes.

Elle ne reconnaissait pas la route qu'ils suivaient et comprit au bout d'un moment qu'ils se dirigeaient non pas vers Londres mais vers Droxford Park. L'immense domaine n'était qu'à quelques milles du village de Severn et en passant les grilles de fer forgé qui fermaient le parc, elle aperçut le château de conte de fées brillant comme une perle au milieu des bois sombres qui l'encadraient. Les cygnes noirs se miraient dans le lac, les fenêtres scintillaient au soleil et les tourelles, clochetons, statues et toits aux pignons pointus se détachaient sur le bleu du ciel.

Le comte s'arrêta en bas du grand escalier que des valets de pied dévalèrent promptement afin d'aider Karina à descendre de voiture.

— Vous êtes certainement lasse, madame, dit-il en entrant dans le vestibule. Pourquoi ne pas monter vous reposer dans votre chambre ? Nous parlerons plus tard,.. Nous pourrions nous revoir une heure avant le dîner...

Son ton était aussi cérémonieux que le petit salut dont il accompagna ces mots. Se sentant toute petite et fort insignifiante, Karina monta derrière le majordome. En haut des marches l'attendait la gouvernante, vêtue de soie noire crissante, le trousseau de clefs cliquetant à la ceinture.

— Bonjour, madame la comtesse ! Nous sommes très honorés d'accueillir madame la comtesse.

— Merci... répondit timidement Karina.

Sa chambre était somptueuse, mais elle était trop troublée pour prêter attention aux miroirs ornés d'amours joufflus, aux tapis chatoyants ou au vaste lit à colonnes sculptées et courtines blanches brodées de cœurs et de tourterelles. En tout autre moment, elle eût posé des questions sur cette pièce, mais comprenant vaguement qu'on la traitait en jeune mariée et qu'elle était dans la chambre nuptiale, c'est avec l'impression de commettre une imposture qu'elle se glissa entre les draps bordés de dentelle.

La gouvernante lui apporta son dîner sur un plateau, mais c'est à peine si elle put avaler quelques cuillerées de potage. Elle n'avait qu'une envie: qu'on la laissât seule.

Enfin, la gouvernante tira les rideaux et ferma la porte derrière elle. Karina poussa un soupir: elle n'avait plus besoin de sauver la face, elle pouvait donner libre cours à son chagrin... Mais, contre toute attente, les larmes ne vinrent pas. Elle était si épuisée que ses yeux se fermèrent malgré elle. Elle sombra dans le sommeil comme on sombre dans le néant...

Soudain, on tira les rideaux et elle s'aperçut, stupéfaite, qu'elle avait dormi plus de quatre heures. Un bain était préparé à son intention devant le feu, allumé malgré la saison.

— Ces grandes pièces inhabitées sont toujours glaciales, même en plein été, expliqua la gouvernante.

L'eau était parfumée de sels, les serviettes fleuraient bon la lavande. Et sortant du bain, elle se sentit un peu plus calme et passa en revue le contenu de sa malle. Sur ses instructions, Martha n'avait placé dans ses bagages que ses robes les plus simples. Karina n'avait donc pas le choix: seule une robe blanche en organdi lui paraissait digne de la splendeur de Droxford Park. Certes, elle mettait en valeur la finesse de sa taille mais n'avait rien de comparable avec les toilettes élaborées qu'Yvette avait créées pour sa cliente préférée.

En arrivant dans le vestibule, elle vit que le majordome l'attendait au pied de l'escalier. Il la précéda le long de plusieurs couloirs dallés de marbre et lui ouvrit enfin la porte d'une très belle pièce donnant sur le jardin. Le soleil dû soir entraînait à flots à travers les hautes fenêtres, éclairant meubles et bibelots précieux, et se reflétant dans les larges miroirs sculptés de Chippendale.

Karina s'arrêta sur le seuil. Dans sa robe blanche, avec ses grands yeux anxieux et l'auréole d'or de ses cheveux, elle paraissait très jeune, et si vulnérable...

Son cœur fit un bond : le comte, qu'elle n'avait pas vu tout d'abord car il écrivait à son bureau, venait de se lever. Il portait avec élégance une longue veste en velours à queue-de-pie, de coupe cintrée, un gilet brodé, une chemise à jabot plissé et une cravate ornée d'une grosse perle noire entourée de diamants.

— Allons, Karina, approchez-vous...

En arrivant près de la table elle vit avec consternation la lettre qu'elle lui avait écrite à Londres.

— J'aimerais que vous m'expliquiez une chose, continua-t-il. Dans votre post-scriptum, vous dites : *Je désire avant tout votre bonheur...* Pourquoi cela, Karina ?

Karina regarda la lettre qui tremblait devant ses yeux. Elle avait la bouche sèche et ne put articuler un son. La proximité du comte la faisait frémir, et aussi la tendresse inattendue qu'elle avait perçue dans sa voix.

— Allons, ajouta-t-il devant son silence, vous ne pouvez pas m'expliquer ? Alors peut-être me direz-vous pourquoi vous vous êtes enfuie ?

Une fois encore, le silence fut la seule réponse et après quelques instants, il insista :

— Je voudrais savoir, Karina...

— Je pensais que cela valait mieux, murmura-t-elle d'une voix à

peine perceptible.

— Cela valait mieux pour qui ? Pour vous ou pour moi ?

De nouveau le silence. Karina baissait la tête et son mari ne pouvait voir son visage. Enfin il dit :

— Je veux la vérité. Vous avez promis que nous serions toujours sincères l'un envers l'autre et que nous ne nous jouerions jamais la comédie. Cela faisait partie de notre marché, n'est-ce pas ? Alors je vous pose cette simple question : Pourquoi vous êtes-vous enfuie ?

Karina, sentant ses mains trembler, les serra sur ses genoux et baissa les yeux.

— Regardez-moi, Karina, ordonna le comte, et répondez-moi ! (Elle ne bougea pas). Faites ce que je vous dis, insista-t-il.

Sa résistance finalement vaincue, elle s'entendit prononcer les mots qu'elle aurait voulu taire :

— Vous voulez la vérité ! Eh bien, je vais vous la dire ! Quand vous m'avez épousée... nous avons fait un marché : j'ai promis d'être une épouse accommodante et de tenir mon rang. Mais comme vous le savez, j'ai échoué. Je me suis mise dans des situations impossibles, j'ai donné prise aux racontars... Je n'avais pas l'intention d'agir ainsi... mais c'est ce qui s'est passé ! Et maintenant, je ne peux plus respecter l'autre clause du contrat...

Il y eut un silence plein de non-dits, et comme si Karina avait perdu toute maîtrise d'elle-même, elle s'écria :

— Vous vouliez la vérité, n'est-ce pas ? Maintenant, vous comprenez bien que je n'ai d'autre choix que de partir !

Elle fit un mouvement pour s'enfuir, mais le comte lui saisit le poignet et l'arrêta :

— Expliquez-vous, Karina !

Elle leva sur lui des yeux pleins de larmes :

— Pourquoi me torturez-vous ainsi ? (Sa voix se brisa.) Je ne peux plus supporter d'être une épouse accommodante parce que... Parce que je vous aime. Je ne peux pas m'empêcher... de vous aimer ! Maintenant, laissez-moi partir !

Elle essaya de se dégager mais le comte ne lâcha son poignet que pour la prendre dans ses bras et la serrer contre lui :

— Vous m'aimez ! dit-il d'une voix étranglée. O mon amour, pourquoi ne me l'avez-vous pas dit ?

Ses lèvres se posèrent sur celles de sa jeune femme et le monde bascula. Plus rien n'existait que cet instant magique, hors du temps ; un instant de bonheur infini où leurs deux cœurs battaient à l'unisson et ne faisaient plus qu'un...

— Vous m'aimez ! répéta le comte. Mon incorrigible petite épouse m'aime enfin...

De nouveau, il couvrait ses lèvres de ces baisers lents et passionnés

dont elle avait rêvé. Des baisers qui faisaient naître en elle un émoi inconnu et pourtant vieux comme le monde... Puis, au moment où elle sentait le désir l'embraser, le comte leva la tête et contempla avec adoration ses joues roses d'émotion, ses lèvres entrouvertes, ses yeux radieux.

— Vous êtes si belle, ma Karina ! Si incroyablement belle ! Comment avez-vous pu imaginer un instant que je vous laisserais me quitter ?

— Je croyais que... vous... que vous aimiez... balbutia-t-elle.

— Je n'aime que vous, l'interrompit-il. Il n'y a aucune autre femme dans ma vie, maintenant. Ne pouvez-vous donc comprendre que je vous ai aimée depuis l'instant où vous êtes devenue ma femme ? Depuis cette nuit où je suis venu dans votre chambre revendiquer mes droits de mari. Alors que la vraie raison de ma venue, c'était que je vous désirais. Parce que déjà je vous aimais, même si j'étais trop stupide pour me l'avouer. (Sa voix se fit plus grave.) Quand vous m'avez renvoyé, j'ai cru que je vous déplaisais. Je compris alors la folie de ce mariage hâtif; j'aurais dû d'abord essayer de gagner votre cœur. Ma bien-aimée...

— C'est à moi... que vous dites ces mots ? chuchota Karina. Je ne rêve pas ?

— Non, mon amour, vous ne rêvez pas. Si vous saviez combien j'ai souffert durant toutes ces semaines. Je voulais vous plaire et pourtant mon orgueil me retenait car j'étais persuadé que vous me préfériez Guy... (Il la serra plus étroitement.) Je le haïssais et j'étais si follement jaloux que je me refusais à faire le moindre effort pour conquérir votre amour.

Il respira profondément et continua:

— C'est seulement aujourd'hui, en lisant votre lettre, que j'ai compris que si vous partiez ma vie n'aurait plus aucun sens... Je vous aime Karina, bien plus que j'ai jamais aimé aucune autre femme.

— Vous êtes vraiment sincère ? chuchota Karina. J'ai tant rêvé de vous entendre me dire ces phrases... mais je n'osais pas espérer que cela arriverait un jour...

— Karina, ma chérie, je vous aime...

De nouveau leurs lèvres se joignirent. Plus tard, le comte murmura doucement:

— Mon aimée, ne pourrions-nous pas oublier le passé et tous les malentendus qui ont suivi notre mariage ? Retournons au jour où vous êtes devenue ma femme, mon adorée, et repartons de là... Faisons comme si la cérémonie venait de se terminer... C'est notre lune de miel. Nous sommes seuls ensemble, nous apprenons à nous connaître, nous découvrons l'amour que nous éprouvons l'un pour l'autre et nous comprenons toute sa signification... Dites-moi que vous le voulez aussi

! — Oui ! Oh oui... répondit-elle en levant vers lui un visage transfiguré par le bonheur.

Lâchant sa taille, il lui prit les deux mains qu'il porta à ses lèvres:

— Alors je salue mon épouse ! dit-il avec un sourire irrésistible. Bienvenue en votre demeure, madame la comtesse ! J'espère que Droxford Park vous plaira!

— Je remercie monsieur le comte mais... Oh, comme je regrette de ne pas être plus élégante !

— Ah, l'éternel féminin! s'exclama-t-il avec un petit rire entendu et moqueur. Que reprochez-vous donc à cette robe ? Vous êtes ravissante !

— Elle est si simple... se plaignit Karina avec un sourire timide. Puisque maintenant je suis vraiment votre femme, je voudrais que vous me trouviez... belle.

— Comme s'il était possible que je pense le contraire!

Une fois encore, les lèvres du comte se posèrent sur les siennes et elle sentit un délicieux frisson la parcourir.

— Mais j'ai pour vous un cadeau, reprit-il un peu plus tard.

— Un cadeau ?

Il alla jusqu'à sa table de travail et sortit d'un tiroir plusieurs écrins de velours qu'il ouvrit sous les yeux de Karina. Un diadème de turquoises serties de diamants, un long sautoir, des bracelets et des pendants d'oreilles assortis reposaient sur le satin blanc.

— Qu'ils sont beaux! s'exclama-t-elle.

— Ces bijoux appartenaient à ma mère. Avant de mourir, elle me les donna en me recommandant de les offrir à mon épouse au plus beau jour de ma vie. Mon adorée, je sais que c'est aujourd'hui...

Il posa le diadème sur la chevelure dorée de Karina, attacha tendrement le collier sur sa nuque, les bracelets à ses fins poignets et lui mit les pendants d'oreilles-

En se regardant dans le miroir, elle s'exclama avec ravissement:

— Maintenant, je suis belle... rien que pour vous !

Il l'enlaça de nouveau mais à ce moment, la porte s'ouvrit et le majordome annonça:

— Le dîner est servi, madame la comtesse!

Le comte offrit son bras à Karina. Elle fut surprise en voyant qu'il la menait non pas vers la grande salle de banquet avec ses fresques, ses tables à plateau de marbre et son splendide plafond peint, mais vers l'étage.

En entrant elle poussa une exclamation émerveillée : la pièce, petite et de forme ovale, était décorée de fleurs blanches du sol au plafond. Des guirlandes étaient accrochées aux corniches, des gerbes de lis, d'œillets, de lilas et de roses recouvraient les murs, parfumant

le petit salon et le changeant en une tonnelle fleurie d'une indicible beauté.

Karina regarda le comte:

— C'est pour moi ?

— Pour mon épouse chérie...

La table dressée au milieu était éclairée de bougies parfumées plantées dans des candélabres d'or entourés d'orchidées blanches. Le comte lui avança un siège à haut dossier et coussin de velours et lui tendit une flûte de champagne.

— A nous deux, murmura-t-il assez bas pour éviter que les serveurs n'entendent. Et à notre amour, ma chérie !

Karina ne sut jamais ce qu'elle avait mangé ce soir-là. Tout avait eu goût de nectar et d'ambrosie. Elle ne pouvait songer à autre chose qu'à l'homme assis à ses côtés, dont les yeux ne quittaient pas les siens, dont le magnétisme la faisait frissonner et chercher ses mots.

— J'ai l'intention de vous emmener à Paris, dans quelques jours, il y a dans cette ville tant de beautés que je désire vous montrer !

— Quelle merveilleuse perspective...

— Et nous serons enfin seuls... ajouta-t-il avec un regard si passionné que les joues de Karina s'empourprèrent.

Enfin, le dîner s'acheva et les serveurs se retirèrent. Le Comte tourna son fauteuil et, un verre de cognac à la main, s'appuya contre le dossier, les jambes croisées, parfaitement détendu.

Comme il est élégant et en même temps si fort, si viril... songea-t-elle, troublée.

En sortant au petit salon, le majordome avait provoqué un courant d'air qui avait entrebâillé la porte menant à la chambre nuptiale. Située dans un coin du boudoir décoré de fleurs, elle était à peine visible, mais Karina avait conscience de la proximité de l'autre pièce et du fait qu'elle était maintenant seule avec son mari.

— Ma ravissante petite épouse est-elle heureuse ? demanda celui-ci.

— Oui, parfaitement heureuse... Il y a toutefois une chose que j'aimerais savoir...

— A propos de Guy ?

— Qu'est-il réellement arrivé ?

— Je suppose que Guy vous a raconté sa version de ces événements d'autrefois et j'aimerais que vous entendiez la mienne. Vous savez, j'aimais trop Guy pour le dénoncer...

— Ce n'était pas vous, alors ?

Le comte hocha la tête:

— Aussi loin que remontent mes souvenirs, Guy a fait partie de ma vie. Il fut mon ami, mon confident, mon frère. Nous avions la même tournure d'esprit, les mêmes choses nous faisaient rire et nous

adorions être ensemble...

Le comte s'arrêta et parut passer en revue une partie de son passé.

— Quand il me confia qu'il avait l'intention d'enlever Cleone, continua-t-il, je fus effectivement très inquiet, mais pour Guy, non pour Cleone. Je la connaissais bien, je n'avais aucune illusion sur son compte. Je savais qu'elle était capricieuse, peu équilibrée et surtout... complètement dépourvue de sens moral !

— Que voulez-vous dire ?

— Guy n'était pas le premier homme à succomber à ses charmes. Elle n'avait pas plus de quinze ans lorsqu'éclata un scandale à propos de ses relations avec le précepteur de son frère. Puis, l'année suivante, elle défraya une fois de plus la chronique en séduisant le mandataire de lord Ward, un homme marié et père de trois enfants !

Le comte fit une pause et reprit :

— Naturellement, dans ces cas-là, on dit toujours que c'est de la faute de l'homme ! Mais les airs innocents de Cleone ne m'ont jamais abusé... Je fus très inquiet en m'apercevant qu'elle avait jeté son dévolu sur Guy et était en train de l'enjôler... (Lord Droxford poussa un soupir et précisa:) Cleone était très belle... extrêmement belle même, et Guy n'avait aucune chance d'échapper à ses rets. Mais quand il m'annonça qu'il avait l'intention de l'enlever, je compris qu'il était de mon devoir de l'en empêcher. Sachant qu'il était inutile d'essayer de le dissuader, j'en parlai à mon père. C'était un homme de cœur, droit et équitable, et j'espérais qu'il saurait mieux que moi trouver les arguments propres à convaincre Guy.

— Alors ce fut votre père qui avertit lord Ward ?

Le comte hocha de nouveau la tête.

— Non. Mais tandis que mon père et moi essayions de décider ensemble de la conduite à tenir, nous nous aperçûmes avec consternation que Guy et Cleone étaient déjà partis. Et par une incroyable coïncidence, lord Ward arriva à cet instant: il venait chercher Cleone car le duc avait décidé d'avancer la date du mariage.

— Et vous avez dû lui dire que Cleone n'était plus chez vous ?

— Exactement. Il était impossible de lui cacher la vérité. Lord Ward devint fou furieux et se conduisit à l'égard de Guy avec l'inqualifiable brutalité dont il vous a sans doute parlé. Il rattrapa les fugitifs à Buldock, battit Guy à coups de fouet jusqu'à ce que celui-ci perde connaissance, et annonça à Cleone que de gré ou de force, elle épouserait le duc.

— Mais cette perspective dut l'affoler... remarqua Karina en imaginant quelle aurait été sa réaction si on l'avait obligée à épouser lord Wyman.

— Pas vraiment, Guy ne le sut jamais mais dès que son père l'eut ramenée au bercail, Cleone oublia complètement son jeune amoureux

et se dit que, finalement, devenir duchesse ne serait peut-être pas si désagréable. En fait, j'ai souvent pensé que le seul homme capable de mater sa turbulence aurait effectivement été le duc qui, en dépit d'une vie dissolue, avait beaucoup d'expérience et d'adresse.

— Pourtant, elle... elle s'est suicidée...

— Pas du tout! Ce furent des bruits qui coururent après sa mort. En réalité, Cleone mourut d'une chute de cheval parce que, comme toujours obstinée et désobéissante, elle avait tenu à monter un étalon qu'aucun cavalier ne pouvait tenir — à plus forte raison aucune cavalière.

— Guy m'a dit qu'elle... attendait leur enfant.

— Peut-être était-ce celui de Guy, mais rien n'est moins sûr, répliqua le comte. Cleone n'avait aucun sens moral et à cause d'elle j'ai perdu mon meilleur ami.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas aidé après que lui et Cleone eurent été séparés ?

— J'ai essayé à plusieurs reprises. Mais Guy a toujours refusé de me revoir. Il était persuadé que je les avais dénoncés. Je fus si profondément blessé par cette accusation que je renonçai finalement à me justifier.

Il poussa un soupir exaspéré:

— On est tellement stupide et têtu, quand on est jeune ! Quelques mots auraient suffi pour tirer notre malentendu au clair et colmater la brèche. Au lieu de cela, nous médîmes l'un de l'autre devant des tiers qui répétèrent nos affirmations en les déformant.

— Ainsi se construisit un mur de haine entre vous...

— Un mur que je pensais indestructible... jusqu'à cet après-midi !

— Que s'est-il passé ?

Le comte se tut un instant avant d'expliquer:

— Après votre départ, Guy me dit : « Vous aimez vraiment Karina ?... Je sais très bien que ce qu'elle ressent pour moi n'est pas de l'amour. Si vous me jurez que vous saurez l'aimer comme elle vous aime, j'accepterai de m'éloigner... »

— Et quelle fut... votre réponse ?

— La vérité... Je dis à Guy que je vous aimais plus que tout au monde et en disant ces mots, je compris que même s'il le voulait, je ne pourrais jamais me battre contre lui. Tout notre passé m'en empêchait.

— Et... que va-t-il faire ?

— Partir immédiatement pour la Jamaïque. Il y possède de vastes propriétés léguées par son oncle. Et à son retour, m'a-t-il dit, il sera parrain de... nos enfants !

En disant ces mots, le comte posa son verre de cognac, se leva et prit les mains de Karina dans les siennes.

— Guy avait-il raison, ma chérie? murmura-t-il tout contre son

oreille. Vous m'aimez ?

— Oui, je Vous aime.

— Alors nos enfants seront beaux et intelligents, puisque ce seront les enfants de l'amour. N'est-ce pas ce que vous m'avez dit?

— Oui... chuchota-t-elle, si timidement qu'il l'entendit à peine.

Il la tira par la main jusqu'au grand sofa jonché de coussins, près de la cheminée, et la prit dans ses bras. Sa bouche effleura ses lèvres. Elle frémit à ce contact et il la sentit trembler de bonheur. Alors ses baisers se firent plus possessifs et plus exigeants.

Un peu plus tard, il lui retira doucement le diadème, qu'il posa négligemment sur un guéridon et enleva une à une les épingles retenant ses cheveux, qui tombèrent en cascade sur ses épaules. Il glissa la main dans les mèches soyeuses et y posa les lèvres. Puis, relevant délicatement le visage de la jeune femme il lui ramena les cheveux sur Tes yeux et baisa ses paupières à travers cette voilette couleur de blé mûr. Enfin, il détacha le collier de turquoises qu'il remplaça par un collier de baisers, goûtant tendrement la douceur de sa peau nacrée.

— Il y a si longtemps que j'avais envie de vous voir ainsi, mon amour, ait-il d'une voix rauque. Quand je suis venu dans votre chambre le soir de notre mariage, vous étiez assise dans votre lit, vos merveilleux cheveux cascading sur vos épaules... Je n'avais jamais vu plus parfaite, plus désirable beauté !

Il la serra plus fort.

— J'ai une question à vous poser, mon adorée. Il y a longtemps que je veux vous le demander... Dormez-vous toujours nue?

Karina sentit ses joues devenir brûlantes et baissa les yeux:

— Non... Non, bien sûr. C'était seulement parce que ma chemise de nuit était si vieille et si usée... Et je ne m'attendais pas à votre visite!

— Je m'en suis aperçu ! Mais je dois vous avouer, mon trésor, que depuis lors, la splendeur de votre corps aperçu le temps d'un éclair n'a cessé de me hanter... Je ne puis vous expliquer à quel point j'en rêve...

Avec un murmure inarticulé, Karina cacha son visage dans le creux de l'épaule du comte.

— Je vous aime, reprit-il tendrement, mon Dieu comme je vous aime!

— Vous en êtes certain ?

— J'en ai la certitude absolue. Dites-moi encore que vous m'aimez, vous aussi. J'ai eu si peur de vous perdre !

— Je vous aime, chuchota Karina.

Sa voix s'était brisée, chargée d'émotions nouvelles, bouleversée par toutes les sensations qu'éveillaient en elle les mains et les lèvres de son époux.

— Je vous désire tant, mon amour, ma chérie...

Se levant, il la prit dans ses bras et la serra contre lui :

— Désormais vous êtes mienne, Karina, et pour toujours ! Plus jamais vous ne fuirez, ma chérie, je ne vous laisserai plus jamais me quitter!

De nouveau, il prit ses lèvres. Elle passa les bras autour de son cou, l'attirant encore plus près. Alors, il la souleva dans ses bras et l'emporta vers l'ombre du grand lit blanc...

Fin